

Jeux dangereux

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

40

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

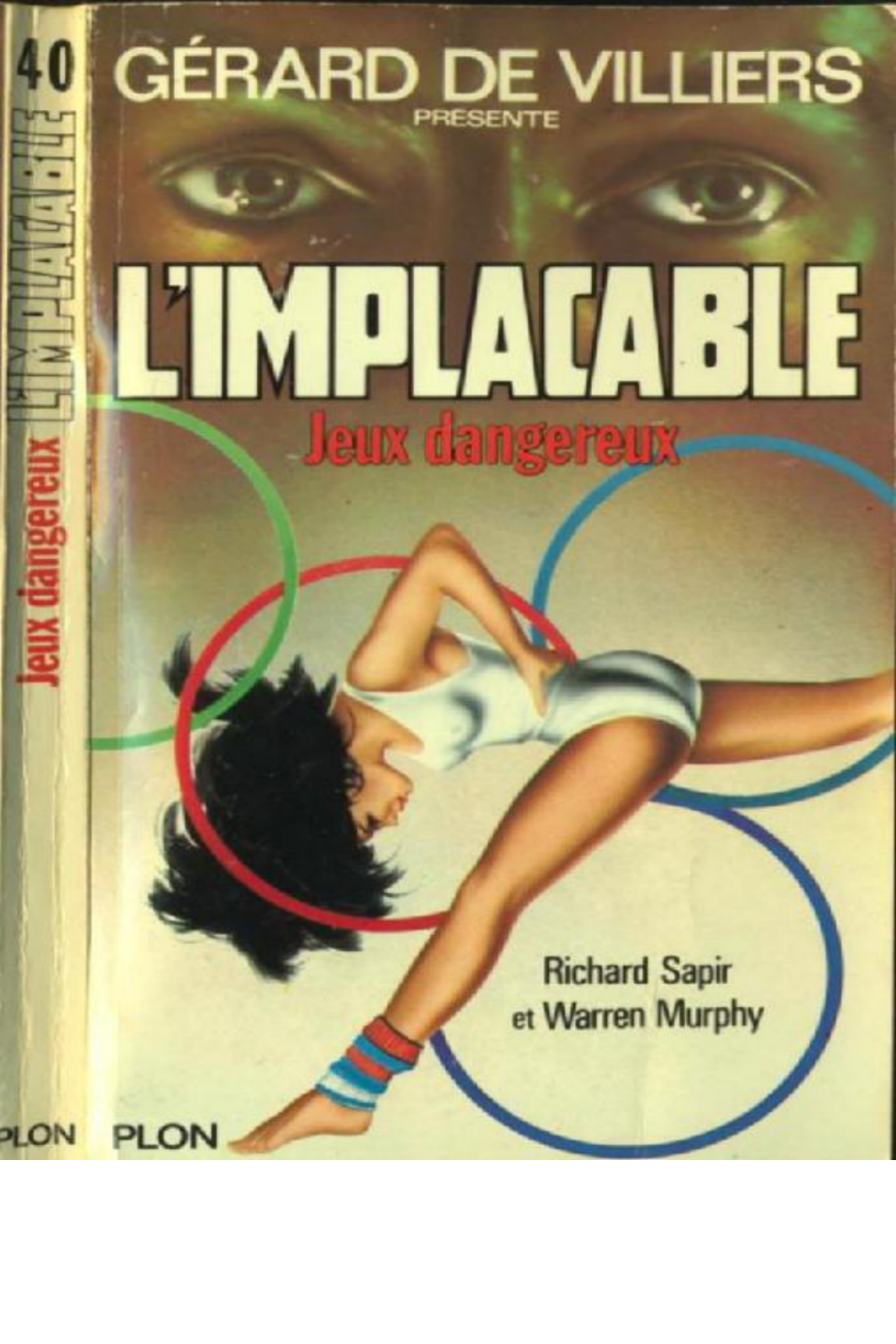
Jeux dangereux

Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON PLON

L'IMPLACABLE

Jeux dangereux



JEUX DANGEREUX

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORN-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

JEUX DANGEREUX

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
DANGEROUS GAMES

Illustration de la couverture : Loris

© 1980 by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie PLON/GECEP 1984
pour la traduction française

ISBN 2-259-01175-6

Édition originale :

ISBN : 0-523-41255-X
PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Dans toute la Grèce, on l'appelait « l'Arbre qui ne tombe pas », mais son vrai nom était Miros. Il avait des bras épais comme des cuisses et des cuisses grosses comme une encolure de cheval. À quarante-quatre ans, il n'avait jamais bu de vin ni connu une femme et les muscles de son estomac ressortaient sous la peau comme des pierres à demi submergées dans un ruisseau.

C'était un héros, non seulement dans son village d'Arestinos, mais dans toute la Grèce. Encore enfant, sa vie avait été consacrée à la gloire de Zeus qui, d'après la légende, avait fondé les Jeux Olympiques au cours d'une bataille contre un dieu moins grand, pour la possession de la Terre ; alors, au lieu de mener l'existence dorée d'un homme possédant des dons monnayables, Miros vivait normalement dans son village. Tous les jours, il descendait dans les cavernes et remontait avec d'énormes seaux de charbon pour les villageois et les prémunir contre les frimas. Il ne s'écartait de cette routine que tous les quatre ans, pour descendre dans une plaine fertile et défendre son titre olympique de champion de lutte.

En ce moment, il tentait de remporter son sixième championnat ; c'était le nombre qu'avait atteint Milon de Crotone un siècle plus tôt et Miros d'Arestinos espérait bien que, dans quatre ans, il serait encore là pour briguer la septième couronne olympique. Jamais aucun homme ne l'avait fait. Ce serait un record qui vivrait longtemps, bien après que le corps de Miros soit retourné en poussière et son âme immortelle emportée sur le mont Olympe auprès de Zeus.

Assis par terre, sous sa tente, Miros secoua la tête pour chasser ces pensées futiles. Avant de fêter son septième championnat, il s'agissait de gagner le sixième. Et ses genoux l'inquiétaient.

Il venait de finir d'entourer son genou droit de fines bandelettes de toile, quand un homme entra dans la tente. Il était grand et mince et il avait une figure pâle, une rareté dans le village peuplé depuis une semaine par des athlètes venus de toute la Grèce, des hommes solides, musclés, tannés par le travail au soleil.

— Tu te fais du souci pour tes genoux, Miros ? demanda le nouveau venu.

Il avait plus de soixante ans et cela se voyait. En l'examinant, Miros se dit que Plinatos était vieux. Il était le chef du conseil des Anciens depuis que Miros était tout petit et il avait vieilli au service du village. Miros se félicita de ne pas avoir à travailler avec sa tête mais avec ses

bras, ses jambes et son dos. Plinatos avait l'air d'avoir un pied dans la tombe.

Miros grogna, sans répondre, puis il comprit que ce n'était pas poli et déclara :

— Je suis au service de Zeus mais quand il a créé les hommes, il aurait dû penser un peu plus à leurs genoux.

Miros parlait lentement, sans cesser d'entourer son genou droit du bandage de toile.

— Un homme a beau grandir, il garde toujours les mêmes genoux qu'un petit homme. Ce n'est pas très logique à mon avis. Mais bien sûr, Zeus ne me confie pas ses desseins.

Plinatos s'assit sur un coussin, en face de Miros qui tournait toujours ses bandelettes. Sept tours de gauche à droite, puis quatre verticalement et encore quatre de droite à gauche. Ensuite, le genou gauche.

— J'ai vu ton adversaire, dit Plinatos. Il paraît très fort.

— Il est très fort. Ottonios est fort. Mais c'est un gamin et je suis un homme.

— Tu n'étais qu'un gamin quand tu as remporté ici ta première victoire. On doit se méfier des jeunes. On appelle celui-là « le Couteau ».

— Dans ces Jeux, je me méfie de tout le monde, assura Miros sans relever la tête. C'est pour ça que je bande mes genoux.

— Peut-être est-ce cette année que le Couteau abattra l'Arbre qui ne tombe pas.

Miros se redressa vivement. Si Plinatos n'avait pas été le chef du conseil des Anciens et le meilleur ami de son père, il l'aurait prié de quitter sa tente. Mais ce serait un manque de respect. Il baissa les yeux et se remit à envelopper son genou gauche.

— Tu n'es peut-être pas prêt, insista Plinatos.

— Pas prêt ? protesta Miros vexé. Pas prêt ? Aujourd'hui, Plinatos, je pourrais affronter le monde et gagner. Pas prêt ? Ha ! s'écria-t-il avec un gros rire.

— C'est dommage.

Miros fut si surpris qu'il laissa tomber ses bandelettes par terre.

— Parce qu'aujourd'hui tu vas perdre, reprit le vieil édile d'une voix calme.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Aujourd'hui, tu vas être battu. Le conseil des Anciens en a décidé.

— Heureusement, bougonna Miros, les idées du conseil ne sont pas les miennes et les décrets n'ont pas grand-chose à voir avec la lutte.

— C'est vrai, reconnut Plinatos. Ce décret n'a rien à voir avec la lutte. Il concerne le gouvernement et la guerre. Tu seras battu.

— Mais pourquoi ? gémit Miros sans comprendre. Bon, je veux bien, Ottonios de Kuristos est fort. Et il est jeune. Mais il est aussi arrogant et bête et il gaspille sa vie avec des femmes et du vin. Jamais il ne me battra.

— Tu n'as pas tort mais, néanmoins, il sera vainqueur.

— Comment ? demanda Miros.

— Parce que tu le laisseras gagner.

Furieux, Miros se leva en grondant. Un autre homme que Plinatos aurait fui la tente en voyant son expression. Mais l'Ancien ne bougea pas.

— Tu peux remercier Zeus d'avoir été l'ami de mon père, gronda Miros, les yeux noirs étincelants, les poings crispés.

— Oui, j'étais l'ami de ton père et je suis le tien. Mais je suis également le chef des Anciens d'Arestinos et cette responsabilité est plus importante que l'amitié.

— Je sais, et notre village se bat contre Kuristos depuis cinq ans et nous avons une trêve pour ces jeux et demain nous reprendrons la guerre contre Kuristos. Comme par le passé. Je combattrai pour notre village et notre honneur.

— Combien avons-nous eu de morts en cinq ans de guerre ?

— Je ne sais pas. Je laisse les comptes aux politiciens.

— Deux cent six, dit Plinatos. Et si je te disais maintenant que tu as le pouvoir d'en sauver deux cents autres ? Ou quatre cents ? Que toi seul peux donner la victoire à notre village ? Que répondrais-tu ?

— Je répondrais que je suis un lutteur.

— Et moi je te dirais que tu es le fils d'un homme qui a donné sa vie pour le village d'Arestinos. Vas-tu nier la valeur de ce qu'il a fait ?

Lentement, Miros se rassit par terre. Il arracha les bandelettes de ses genoux. Aujourd'hui, il n'en aurait pas besoin, il le savait, et cette vérité était aussi noire et lourde que le charbon d'Arestinos qu'il extrayait depuis trente ans.

Dans l'après-midi, Miros d'Arestinos affronta Ottonios de Kuristos pour le championnat olympique de lutte. Le soleil brûlant de Grèce les couvrait tous deux de sueur alors qu'ils se faisaient face dans le carré de douze coudées de côté, tracé dans la terre de la plaine, au confluent du Cladée et de l'Alphée.

Ottonios était aussi grand que Miros mais aussi blond et rose que Miros était brun et tanné. Miros avait vu Ottonios faire toucher les épaules à quatre adversaires et savait que le jeune homme était doué. Mais il se savait aussi plus fort et plus rapide qu'Ottonios et il prenait plus grand soin de son corps. Que racontait Plinatos ? Qu'il n'était pas prêt ? Allons donc ! Il pourrait écraser cent lutteurs comme Ottonios !

Ottonios ricana et Miros se demanda s'il savait ce qu'on lui avait demandé de faire. Puis il le vit baisser les yeux sur ses lourds organes

génitaux et pensa qu'Ottonios ne savait rien du tout, ni sur la demande de Plinatos ni sur les organes génitaux. Si leur poids révélait la valeur d'un lutteur, alors le taureau des champs serait le plus grand lutteur du monde.

Le public se calma quand le juge arbitre donna le signal ; les deux lutteurs nus s'approchèrent l'un de l'autre avec méfiance. Alors qu'ils se tournaient autour, Miros remarqua qu'Ottonios se déplaçait mal sur sa droite.

Normalement, il gardait la position classique, sur la pointe des pieds, mais quand il allait à droite il mettait trop de poids sur ce pied et retombait sur le talon. Ce n'était pas grand-chose mais cela suffisait.

Les lutteurs se saisirent les mains. Miros fit deux pas à droite, forçant Ottonios à le contourner de ce côté pour continuer de lui faire face. Il compta ses pas. Un. Deux. À l'instant où Ottonios fit porter son poids sur son pied droit, Miros se rejeta vers la gauche, tomba sur le dos, planta son pied droit dans le ventre du grand blond et le lança par-dessus sa tête. Ottonios atterrit lourdement, dans une gerbe de poussière et de terre. Avant qu'il ait le temps de se relever, Miros lui sauta dessus et lui fit une clef au cou.

— Ne me ricane jamais au nez, fils d'un chien de Kuristos, gronda-t-il à l'oreille du jeune homme.

Ottonios se débattit farouchement pour se dégager mais ses mouvements ne servaient qu'à renfoncer sa tête et son cou entre les bras géants de Miros.

— T'es lent comme un bœuf, lui dit Miros. C'est pour ça que tu es couché là comme un mouton qu'on va tondre.

Il relâcha un peu son étreinte et le champion de Kuristos essaya de ruer en l'air de manière à ce que le mouvement de torsion et son poids fassent glisser sa tête en sueur des bras de Miros. Mais la manœuvre échoua.

— Et tu luttas comme une femme. Je pourrais te tenir comme ça jusqu'à ce que tu t'endormes. Ou bien je pourrais simplement bouger mes bras et te rompre le dos. Tu me comprends ?

Ottonios se tortillait mais Miros serra plus fort en se tordant de manière que son poids fasse pression sur le cou de l'adversaire. Le blond eut l'impression que sa tête se détachait de son tronc.

— Je te demande si tu comprends ? gronda Miros.

— Oui ! Oui...

— Très bien. Maintenant, espèce de colosse imbécile, je vais te laisser aller sans te tuer mais tâche de bien lutter, qu'on puisse y croire. Donne une autre ruade.

Ottonios lança les deux pieds en l'air. Cette fois, Miros relâcha sa prise et Ottonios se glissa d'entre ses bras. Alors que le jeune homme exécutait un rétablissement Miros plongea vers lui mais en se retenant

de quelques pouces. Il tomba à plat ventre. Ottonios lui bondit sur le dos et le prit à la gorge.

— Pourquoi ? demanda le blond en se penchant à l'oreille de Miros. Pourquoi as-tu fait ça ?

— Je ne sais pas. Je n'étais peut-être pas prêt, aujourd'hui.

Il laissa Ottonios le maintenir assez longtemps avant de lever la main pour indiquer qu'il se rendait. Ottonios se releva, les bras au-dessus de la tête dans le geste de la victoire puis il tendit la main pour aider Miros, qui préféra se relever tout seul.

— Je n'ai pas besoin de ton aide, fichu paon vaniteux, grommela-t-il.

Le public restait silencieux, stupéfait par la rapidité de cette victoire mais l'ovation éclata quelques minutes plus tard quand Ottonios reçut la médaille d'or. Miros se présenta avec lui et vanta sa force et son adresse. Ottonios fit l'éloge de l'art de Miros et l'appela le plus grand champion de tous les temps. Cela fit un peu de bien à Miros, mais pas assez.

De retour sous sa tente, il trouva un petit sac que Plinatos avait laissé. Il contenait six pièces d'or. C'était une fortune, destinée à dédommager le lutteur de sa perte. Miros alla à la rivière et y jeta les pièces.

Ottonios prit la tête de sa délégation d'athlètes quand ils regagnèrent ce soir-là leur village de Kuristos. Il avait déjà oublié les circonstances singulières de sa victoire et fanfaronnait comme Achille défilant autour des murs de Troie. Quand ils approchèrent des remparts de Kuristos, les autres athlètes le soulevèrent sur leurs épaules. C'était le signal qu'attendaient les villageois.

Avec de lourdes massues, ils creusèrent un trou dans la muraille entourant le village parce que la tradition séculaire voulait qu'avec un grand champion chez soi, nul n'avait besoin de fortifications contre des ennemis. C'était une coutume aussi ancienne que les Jeux Olympiques qui, disait-on, étaient venus de la terre des dieux très loin au-delà des mers.

Les athlètes de Kuristos s'arrêtèrent devant le trou. Au sommet d'une colline, à un demi-stade de là, Miros d'Arestinos observait en hochant tristement la tête car il comprenait enfin.

Ottonios se pavanait devant le mur pour examiner le trou. De son observatoire, Miros l'entendit se plaindre :

— J'ai vaincu Miros d'Arestinos ! C'est cette toute petite brèche que je mérite ?

Il parlait encore que les hommes aux massues redoublèrent d'ardeur. Finalement, le trou fut assez large et assez haut pour qu'Ottonios passe sans courber la tête. Les autres athlètes le suivirent. Bientôt la nuit recouvrit la campagne mais dans le village des feux de

joie flambaient, on riait, on festoyait et l'on dansait.

Toute la nuit, Miros guetta du haut de sa colline. Le tumulte cessa deux heures avant l'aube. Alors, comme il s'y attendait, un groupe d'hommes en tenue de combat dévala une autre colline vers le village.

Miros savait que c'était Plinatos et les hommes d'Arestinos. Le détachement franchit sans encombre la muraille percée. Des hurlements ne tardèrent pas à remplacer la musique et les cris de joie. Quand le soleil se leva, Kuristos avait été massacré jusqu'au dernier homme, y compris Ottonios, champion olympique de lutte.

Miros se leva. Il poussa un profond soupir en pensant à tous ces morts au village de Kuristos et écrasa une larme. Les Jeux Olympiques devenaient un instrument de guerre et de politique et ne seraient plus jamais les mêmes.

La leçon qu'il avait apprise – maintenir toute politique à l'écart des Jeux – allait être généralement suivie jusqu'à ce que, vingt-cinq siècles plus tard dans une ville appelée Munich, une horde de barbares décide de marquer un point politique en tuant de jeunes athlètes innocents. L'horreur et la répulsion du monde à l'annonce de cet acte seraient brèves et bientôt les terroristes deviendraient les enfants chéris des gens tournés vers la gauche et d'autres allaient envisager de les imiter, dans une ville appelée Moscou. Dans un pays appelé la Russie, aux Jeux Olympiques de 1980.

*

* *

Jimbobwu Mkombu aimait être appelé « président », « roi », « empereur », et « chef à vie » de ce qui, jurait-il, serait un jour la Nation Africaine Unifiée, ou NAU, succédant sur la carte à l'Afrique du Sud et la Rhodésie. Il n'aimait certainement pas qu'on l'appelle « Jim ».

Par égard pour cette préférence, le capitaine Jack Mullin, ancien de la Royal Air Force de Sa Majesté, ne l'appelait pas Jim. Il l'appelait « Jim Bob », ce que Mkombu n'aimait pas non plus mais qui était certainement préférable au surnom personnel de Mullin, lequel était « porc ».

L'excellent choix de ce surnom fut confirmé quand Mullin entra dans le bureau de Mkombu, dans une petite baraque cachée dans la jungle juste de l'autre côté de la frontière de la Zambie. La table entière était recouverte de plats et les plats de mouches. Cela ne décourageait pas Mkombu qui mangeait à deux mains, enfournant d'énormes morceaux dans sa bouche et avalait tout ce qui ne retombait pas sur son torse nu. Mouches et tout.

Mkombu salua Mullin d'un geste de sa main grasseuse, en profita

pour saisir une bouteille de vin et but longuement au goulot avant d'offrir la bouteille à son visiteur.

— Non, merci, Majesté, dit poliment le Britannique en maîtrisant vaillamment sa figure pour ne pas exprimer son écœurement.

— Eh bien alors, mange quelque chose, Jackie. Tu sais que j'ai horreur de manger seul.

— Vous ne semblez pas trop mal vous en sortir, quand même, observa Mullin.

Mkombu le foudroya du regard et Mullin prit une cuisse de poulet entre le pouce et l'index. Avec un peu de chance, pensait-il, il pourrait la faire durer pendant tout l'entretien et retourner à son bungalow où il avait une ample provision de conserves américaines, son unique alimentation dans la jungle.

Mkombu sourit quand il vit Mullin prendre du poulet mais continua de le regarder fixement jusqu'à ce qu'il grignote une petite bouchée. Mkombu approuva :

— Tu sais, Jackie, si tu continues de tuer mes hommes, il ne m'en restera plus pour livrer ma guerre.

Assis dans un fauteuil rudimentaire, de l'autre côté du bureau, Mullin croisa les jambes. Il n'était pas très imposant, ne mesurait qu'un mètre soixante-treize et pesait à peine soixante-dix kilos mais on ne le sous-estimait jamais deux fois.

— S'ils continuent de défier mon autorité, ils continueront de se faire tuer. Ça maintient les autres au pas.

— Tu ne peux pas simplement leur taper sur la tête ou quelque chose ? Ça les fera écouter. Est-ce que tu dois vraiment les tuer ?

Mkombu essuya ses mains ruisselantes de sauce sur sa gandoura ouverte. Puis, à la réflexion, il récupéra des bouts d'aliments parmi les poils de son torse et les mangea. Mullin se détourna et contempla par la fenêtre la clairière, base principale de l'Armée Populaire de Libération Révolutionnaire de Mkombu.

— Ils ne comprennent pas les coups sur la tête, dit-il. La mort, ils comprennent. Si je ne peux pas faire ça, Jim Bob, un de ces jours ils foutront le camp et t'abandonneront et tu seras sans armée.

— Mais l'homme que tu as tué était meilleur que les autres, il en valait trois.

Mullin soupira en se rappelant avec quelle facilité il avait tué ce sergent de près de deux mètres et de cent trente kilos. Mullin avait ôté son .45, sa casquette de pilote et ses lunettes noires cerclées de métal. Alors qu'il se baissait pour poser ses lunettes par terre avec précaution, les yeux du colosse l'avaient suivi ; alors Mullin avait rué du pied gauche et enfoncé le talon dans la pomme d'Adam. Le combat s'était terminé avant de commencer. Pour plus de sûreté, alors que le géant noir s'écroulait, il lui avait écrasé la tempe avec la pointe

renforcée d'acier de sa botte d'aviateur réglementaire.

— S'il valait trois hommes, nous sommes dans un sacré cirage, Jim Bob. Il était lent et stupide. Un homme ne peut pas être un soldat s'il n'est pas intelligent. Ce n'est pas l'importance d'une armée qui gagne une guerre. C'est la discipline et assez de cervelle pour obéir aux ordres.

Mkombu hocha la tête. Il avait terminé le ménage de son torse et s'essuyait de nouveau les mains sur sa chemise.

— Tu as raison, bien sûr, c'est pourquoi je te paie généreusement pour que tu sois mon chef d'état-major.

Il sourit et Mullin lui rendit son sourire. Le Britannique s'estimait sous-payé mais il savait que son heure viendrait. La patience était toujours récompensée. Mkombu se leva derrière son bureau.

— Bon, alors arrête de tuer des gens pendant un moment ! ordonna-t-il puis, comme pour couper court à toute discussion, il ajouta précipitamment : réglons les affaires courantes.

— Qui sont ?

— Les Jeux Olympiques, déclara Mkombu en s'inclinant légèrement.

— Dans quelle discipline vous engagez-vous ? Vous voulez battre le record international des mangeurs de pâté ?

Mkombu se redressa de toute sa taille. Il n'avait que trois ou quatre centimètres de plus que Mullin mais lui rendait plus de cinquante kilos. Sa gandoura était couverte de taches de sauce et un paquet de graisse figée luisait dans sa barbe noire grisonnante. Il sourit et Mullin vit briller de l'or et de l'argent dans la caverne de sa bouche.

— Si je ne te connaissais pas, Jackie, je croirais que tu ne m'aimes pas.

C'était un défi discret et Mullin fit marche arrière, certain que le jour viendrait où il passerait à l'action, mais pas tout de suite.

— Simple plaisanterie, Jim Bob.

— Bon. Plaisante tant que tu veux. Qu'est-ce que tu attends pour manger ce bout de poulet que tu tiens ?

Il observa Mullin qui portait la cuisse à sa bouche et y mordait à contrecœur.

— C'est bien. Maintenant, les Jeux Olympiques.

— Et alors ?

— Il paraît que les athlètes d'Afrique du Sud et de Rhodésie n'auront pas le droit de se présenter.

— Et alors ? répéta Mullin avec indifférence.

— Il paraît que ces deux pays sont furieux.

— C'est exact, mais en quoi est-ce que ça nous concerne ?

— À côté de ce que nous allons faire, les événements de 1972 à Munich auront l'air d'un pique-nique.

Mkombu s'interrompt et Mullin hocha la tête. L'Anglais connaissait bien ce petit jeu. Mkombu proférait de brèves déclarations et son interlocuteur devait l'aiguillonner de pourquoi et de comment pour arriver à connaître le fin mot de l'histoire. Ça flattait l'orgueil du Noir qu'un Blanc soit obligé de demander des éclaircissements.

— Comment ? demanda Mullin.

— Nous allons tuer les athlètes d'un des pays en compétition en faisant porter la responsabilité sur un groupe terroriste blanc d'Afrique du Sud.

Mullin ôta ses lunettes et les examina à la lumière. Lui aussi savait jouer le jeu. Lentement, il les remit sur son nez et demanda :

— Pour quoi faire ?

— Une fois l'attentat revendiqué par les Quelqu'uns d'Afrique du Sud pour Quelque chose, le monde tombera à bras raccourcis sur l'Afrique du Sud et la Rhodésie. Ça nous ouvrira la porte.

— Ça n'a pas marché comme ça avec les Palestiniens, si j'ai bonne mémoire. Tout le monde a l'air d'oublier qu'ils ont tué des gosses à Munich. Pourquoi est-ce que le monde ferait des histoires à la Rhodésie et à l'Afrique du Sud ?

— Parce que l'Afrique du Sud et la Rhodésie sont anticomunistes, répliqua Mkombu. Ça garantit que l'opinion mondiale tournée contre eux sera virulente et impitoyable. Les Palestiniens n'avaient pas ce handicap.

— Hum. Ouais. Ça pourrait marcher. Combien d'athlètes tuerions-nous ?

— De ce pays-là, tous sans exception. Toute la bande, répondit Mkombu avec un plaisir évident.

— Et comment allons-nous accomplir ça ?

— Ça, mon cher Jack, c'est la raison pour laquelle je te paie généreusement. Trouve le moyen. Naturellement, nous publierons des menaces à l'avance, pour que nous puissions commencer tout de suite à tourner l'opinion publique contre les régimes blancs. Le massacre collectif ne sera que la touche finale.

— Une force minimum, bien entendu ?

— Évidemment. Moins de gens seront au courant, mieux cela vaudra.

Mkombu se rassit. Presque à son insu, sa main s'avança vers un rôti de bœuf. Une mouche s'en envola juste à temps.

— Un problème, dit Mullin. Vos amis russes. Comment vont-ils prendre ça, si vous foutez en l'air leurs Jeux ?

— Si nous faisons bien notre travail, ils ne sauront jamais que c'est nous.

— Bon.

Mullin se leva et rejeta sur le bureau la cuisse de poulet à peine

grignotée. Il était sûr que Mkombu la finirait plus tard. Pas de gaspillage.

— Tu oublies quelque chose, lança Mkombu alors qu'il allait ouvrir la porte.

— Oui ?

— Tu ne veux pas savoir quel est le pays dont nous allons tuer les athlètes ?

— Ça n'a pas grande importance, Jim Bob, mais je vous écoute. Quel pays ?

— Une grande puissance.

— Parfait, dit Mullin en s'interdisant de demander laquelle.

— La plus grande puissance du monde, même.

— À vous de choisir, Majesté.

— Les États-Unis d'Amérique, Jack. Les États-Unis.

Mullin resta impassible.

— Je veux que tous leurs athlètes meurent, dit Mkombu.

— Tout ce que vous voudrez, Jim Bob.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et ne jouait jamais à de petits jeux. Alors au lieu de grimper le long de la façade du Hefferling Building, à Chicago, comme il l'aurait fait si la discrétion l'avait exigé, il entra comme tout le monde par la porte de Michigan Street, à un clin d'œil de l'immeuble de *Playboy*. Il passa devant le gardien et alla sonner l'ascenseur.

En l'attendant, Remo se demanda combien il consommait d'énergie pour transporter les gens jusqu'aux étages supérieurs. Il se dit que ces gens-là iraient mieux s'ils montaient à pied et que ça aiderait à résoudre la crise de l'énergie. Il envisagea même de monter en courant jusqu'au quatorzième étage où se trouvaient les bureaux de Hubert Hefferling, président du groupe pétrolier Hefferling, pour apporter sa petite solution personnelle à la crise.

Puis il se rappela pourquoi il était là et jugea qu'il faisait déjà un effort suffisant dans ce sens. Alors, quand l'ascenseur arriva et ouvrit sa porte, il y entra.

Remo se fichait éperdument de la pénurie de pétrole et d'essence parce qu'il ne possédait ni maison ni voiture. Mais il y avait des gens qui en souffraient, et c'était pour eux que Remo Williams allait tuer un homme qu'il n'avait jamais vu.

Au quatorzième, il passa devant la réceptionniste et alla se présenter à la jolie petite secrétaire de Hefferling.

— Je viens décimer M. Hefferling. Il est là ? demanda-t-il.

La secrétaire s'appelait Marsha. Elle avait à sa disposition tout un choix de reparties pour les personnes qui voulaient embêter M. Hefferling à propos de la pénurie d'essence ou de fuel – plus particulièrement d'essence – mais quand elle leva les yeux, les reparties restèrent bloquées dans sa gorge.

Remo n'était pas exceptionnellement beau mais il avait des cheveux bruns, des pommettes saillantes et des yeux noirs qui semblaient la clouer sur sa chaise. Il mesurait environ un mètre quatre-vingt et il était très mince, à part ses poignets épais comme des boîtes de velouté de tomates.

Marsha ouvrit la bouche pour parler, la referma, la rouvrit et la referma. Elle éprouvait au creux de l'estomac la même sensation que lorsqu'elle voyait Clint Eastwood au cinéma.

— Monsieur ? parvint-elle à bredouiller.

— Hefferling. Je viens le décimer. Où est-il ?

— Ah oui, bien sûr, Monsieur. Je vais vous annoncer. Puis-je avoir votre nom, s'il vous plaît ? demanda-t-elle en espérant qu'il lui donnerait aussi son adresse et son numéro de téléphone et en se demandant pourquoi ce mince homme brun lui faisait un effet si... si... eh bien, si furieusement sexy.

— Dites-lui que Toulemonde est là pour le voir, répondit Remo.

— Certainement, monsieur... Toulemonde.

Il se pencha vers elle et murmura :

— Mais vous pouvez m'appeler Toutou.

— Toutou. Oui, Monsieur. Bien sûr. Toutou. Quand puis-je vous appeler Toutou ?

— N'importe quand.

— Ce soir ? Tout de suite ?

— D'abord, Hefferling.

— D'accord.

Elle abaissa la manette de l'interphone, sans quitter des yeux ceux de Remo. Il sourit et elle rougit.

— Qu'est-ce que c'est, Marsha ? crépita une voix dans l'amplificateur.

— Euh... monsieur Hefferling. Il y a là M. Toulemonde qui veut vous voir, Monsieur.

— Toulemonde ? Qu'est-ce que... ? Il a rendez-vous ?

Remo sourit et hocha la tête. Comme si celle de Marsha était reliée à la sienne par un fil, elle hocha aussi la tête et mentit à son patron :

— Oui, Monsieur. Il a rendez-vous. Une question de décimales, je crois.

— De décimales ? Qu'est-ce... ? Ah, merde, faites-le entrer.

— Bien, Monsieur, murmura-t-elle en relevant la manette. Vous pouvez entrer, Monsieur.

— Merci. Vous vous appelez Marsha ?

— Oui. Et je vis seule, dit-elle précipitamment.

— J'aimerais vous parler quand je sortirai du bureau de Hefferling. Vous serez là ?

— Absolument. Je serai là. J'attendrai. Je ne bougerai pas. Je vous le promets. Je serai ici même.

— Parfait. Attendez-moi.

— Oh, oui. Je le promets.

Avant d'entrer dans le bureau de Hubert Hefferling, il lui sourit encore et lui fit un petit signe de la main. Puis il referma la porte et regarda l'homme assis au bureau.

— C'est vous Hefferling ?

L'homme fronçait les sourcils en regardant son agenda.

— Je le savais ! s'exclama-t-il. Vous n'avez pas rendez-vous, monsieur Je-ne-sais-qui. Combien avez-vous payé cette garce pour

qu'elle vous laisse entrer ? Nichons ou pas, je m'en vais la virer à coups de pied dans le cul !

Remo s'avança et Hubert Hefferling se leva. Il avait la quarantaine bien sonnée et il se maintenait en excellente forme. Un mètre quatre-vingt-sept et cent kilos de muscles ; il avait même pris des leçons de karaté, depuis la crise de l'essence, parce que les gens qui le reconnaissaient dans la rue cédaient parfois à leur envie de lui arracher la tête, tant la pénurie d'essence les exaspérait. Apparemment, en se mettant debout, il entendait intimider Remo qui était plus petit. Il lui braqua un index dessus.

— Vous ! Ouste, dehors comme vous êtes entré et emmenez cette salope avec vous !

Remo saisit nonchalamment l'index entre deux doigts.

— C'est pas beau de montrer du doigt. Ce n'est pas poli.

Hubert n'avait aucune envie de se rasseoir mais il le fit néanmoins. Il regarda son doigt. Ça ne faisait pas mal et pourtant il avait l'impression que c'était à cause de ça qu'il était assis.

— Qui diable êtes-vous ? gronda-t-il.

— Je l'ai dit à votre secrétaire, répondit Remo en s'asseyant sur le coin du bureau. Je suis Toulemonde. Je parle au nom de tout le monde. Si j'ouvrais ma chemise vous verriez un grand T tatoué sur ma poitrine, signifiant Toulemonde.

— Vous êtes fou, marmonna Hefferling.

Brusquement, il eut peur. Son visiteur était manifestement un aliéné, peut-être un de ceux dont le cerveau n'avait pas résisté aux longues heures de queue en plein soleil devant une station-service. Il jugea préférable de ne pas le contrarier et radoucit sa voix.

— Bon, alors que voulez-vous, Toulemonde ? Une affaire de décimales, il paraît ?

— Non. Elle a mal compris. J'ai dit que je voulais vous décimer. Mais expliquez-moi d'abord pourquoi vous aggravez la pénurie d'essence. Ensuite, je verrai si je dois vous tuer ou non.

Hefferling resta bouche bée. Un vague son, une sorte de « gla, gla » sortit de sa gorge. Il s'y reprit et put articuler :

— Me tuer ? Me tuer ?

— Une seule fois. Oui. Vous tuer.

— Vous êtes cinglé ! Dingue en plein ! Fou furieux.

— Furieux ? Nous le sommes tous. Nous sommes furieux parce que nous devons faire la queue pour de l'essence, parce que des gens s'entretuent dans les queues et parce que la seule que vous voyez est celle de la banque quand vous déposez votre argent. Furieux ? Et comment ! Nous en avons ras le bol et nous n'avalons plus rien.

Remo sourit. Il avait entendu cette réplique au cinéma et toujours rêvé de la replacer.

— Mais vous vous trompez ! Vous vous trompez du tout au tout, protesta Hefferling. Je n’y suis pour rien. Il y a une pénurie, oui, mais c’est la faute des Arabes, pas la mienne. Je vous assure, monsieur Toulemonde.

— Vous pouvez m’appeler Toutou, dit Remo.

Hefferling transpirait. Il ferma les yeux comme s’il faisait un effort pour ne pas pleurer.

— Écoutez, Toutou, vous ne comprenez pas.

— Expliquez-moi ça.

— Vous allez me laisser parler ? glapit Hefferling en se levant d’un bond et Remo se demanda si le bureau était insonorisé.

— Rasseyez-vous, conseilla-t-il.

Hefferling cligna rapidement des yeux et se persuada qu’il n’avait pas à s’asseoir si cela ne lui plaisait pas. C’était son bureau, après tout, et pour qui se prenait ce Toulemonde ?

Remo lui toucha la poitrine et il s’assit.

— Bien, maintenant allez-y. Je vous écoute.

Hefferling referma les yeux comme si ce qu’il devait dire était écrit sous ses paupières. Mais que dire à ce fou ?

— Écoutez, c’est vrai. Des gens aggravent cette crise.

« Très bien, se dit-il. C’était la vérité. » Il avait lu quelque part qu’on ne doit pas mentir aux fous. Peut-être, s’il racontait à celui-là la vérité qu’il voulait entendre, le dingue croirait tout.

Remo se remercia de cette hypothèse d’un sourire.

— Ces gens-là achètent du pétrole et puis ils le gardent et attendent que les prix montent avant de le revendre à ce pays. Ils m’ont demandé de me joindre à eux mais quand j’ai appris ça, je me suis défilé. Je ne veux rien avoir à faire là-dedans. J’ai dit que leur projet était antiaméricain.

— Bravo. Et vous n’avez rien eu à voir avec ça.

— Exactement.

— Parce que c’était antiaméricain.

— C’est ça. Précisément. Oui.

— Et vous êtes un Américain loyal.

— Parfaitement.

— Et ça vous est complètement égal de gagner quelques millions de dollars de plus.

— Vous l’avez dit. Parfaitement égal.

— Allons, allons, Hefferling, dit Remo sur un ton de reproche.

— C’est la vérité !

— C’est votre système de défense ? C’est ça qui doit m’empêcher de vous tuer ?

Hefferling regarda fixement Remo. Lentement, il se détendit et sourit :

— J'y suis. C'est une blague, n'est-ce pas ? Vous avez été payé pour faire ça, hein ? Un peu comme une tarte à la crème. Payé pour ça, hein ?

— À vrai dire, oui. Mais, voyez-vous, c'est mon travail.

— Quoi ? Les tartes à la crème ? Les menaces ?

— Non, dit Remo et, comme ça n'avait plus d'importance, il révéla la vérité à Hefferling.

Il raconta qu'un jeune policier de Newark appelé Remo Williams avait été condamné pour un meurtre qu'il n'avait pas commis, envoyé à une chaise électrique qui ne marchait pas et ranimé pour être recruté par une organisation secrète de lutte contre le crime nommée CURE. Et il lui expliqua aussi que Remo Williams avait appris les secrets de Sinanju, une maison millénaire d'assassins de Corée et, en les apprenant, il était devenu plus qu'un simple mortel. Quelque chose de spécial.

Quand Remo eut fini il examina Hefferling et ne vit que de la mystification. Personne ne comprenait jamais.

— Enfin bref, Hefferling, En-Haut me dit de quoi il retourne ici. Je n'utilise même pas d'essence. Mais on me dit que vous avez cinq pétroliers géants en attente à Porto Rico ou je ne sais où et que vous attendez que les prix montent pour vendre le pétrole à l'Amérique. Pendant ce temps, des gens font la queue. C'est ce qu'En-Haut m'a dit, et c'est ce que je dois arranger.

— En faisant quoi ?

— En vous tuant.

— Non, non, attendez ! supplia Hefferling affolé. Je ne vous ai pas tout dit. Il y a plus. Bien plus. Attendez...

— Racontez-le aux anges, Hubert.

Remo se pencha, frappa légèrement de l'index replié et Hefferling s'adossa confortablement. Remo lui souleva la main droite qui retomba sur le bureau. Inerte. Morte.

— C'est le business du brut, trésor, dit-il au cadavre.

Contournant le bureau, il arracha un feuillet du bloc-notes, trouva un marqueur noir dans une timbale et écrivit quelques mots. Avec du scotch, il colla le feuillet sur le front de Hefferling après avoir épongé la sueur avec un bout de buvard du mort.

Il replia les mains de Hefferling sur ses genoux. Sur le seuil, il se retourna pour examiner son œuvre. Le corps de Hefferling était sagement assis. Sur le papier collé sur son front on pouvait lire :

Ne me marchez pas sur les pieds.

Telle est la vengeance de

Toulemonde.

Quand il sortit, Marsha tourna anxieusement la tête vers la porte. En le voyant, elle sourit. Ça recommençait, la drôle de sensation au creux de l'estomac.

— Salut, Marsha, dit-il.

— Rebonjour. Vous... vous voulez me parler ?

— À vrai dire non, Marsha. Je veux vous embrasser.

Elle eut un vertige quand il se pencha sur elle et plaça une main entre son épaule et son cou. Elle attendit avidement ses lèvres sur sa bouche. Elle crut sentir son haleine sur son front et puis une très légère pression sur la gorge, puis plus rien.

Avec précaution, Remo lui posa la tête sur le bureau, sur les bras repliés. En se réveillant, elle serait un peu groggy et aurait du mal à se rappeler ce qui s'était passé au cours de la dernière demi-heure. Plus tard, elle dirait à la police qu'elle s'était endormie, la tête sur son bureau, et avait rêvé d'un homme mais serait incapable de le décrire, sinon pour dire qu'il lui faisait un drôle d'effet au creux de l'estomac.

— Je crois que c'est votre tête qui est drôle, grommelerait un des flics mais il écrirait dans son rapport : « Pas de témoins au meurtre de Hefferling. »

Remo retourna à pied à son hôtel, en passant devant le *Club Playboy* où il fit amicalement signe aux gens assis derrière les fenêtres, en leur criant qu'ils devraient jouer au squash au lieu de boire si tôt dans la journée.

Arrivé dans sa chambre, il s'adressa à un très vieil Oriental assis par terre, dans la position du lotus.

— Je suis Toulemonde. Craignez ma vengeance, annonça-t-il en montrant théâtralement le plafond.

L'Oriental se releva d'un mouvement souple, comme de la fumée s'échappant d'un brûle-parfum. Il mesurait à peine un mètre soixante et n'avait jamais pesé plus de cinquante kilos. De chaque côté de sa tête de légères touffes de cheveux blancs sortaient de la peau jaune parcheminée.

— Viens, mon fils, et assieds-toi, dit-il à Remo en guidant le jeune homme vers le canapé.

Remo n'avait pas envie de s'asseoir. Le vieillard lui effleura la poitrine et il s'assit.

— Je m'attendais à cela, dit-il tristement.

— À quoi donc, Chiun ? demanda Remo.

— Le mal que tu te donnes pour apprendre les techniques de Sinanju a fini par te faire perdre la raison. C'est ma faute. J'aurais dû savoir qu'un Blanc ne peut pas supporter éternellement la tension, même avec mon génie pour le guider. C'est comme si on voulait verser l'océan dans une tasse. Finalement, la tasse doit se casser. Mais souviens-toi de ceci, Remo, avant qu'ils viennent t'emmener : c'est

beau que tu aies tenu si longtemps.

— Allez, Chiun ! C'était une plaisanterie.

Chiun avait repris la position du lotus et semblait prier pour la mémoire de Remo, les mains jointes sur ses genoux recouverts du kimono violet.

— Chiun, assez ! Je ne suis pas fou. Je plaisantais.

— Tu plaisantais ?

— Mais oui, c'était une blague.

Chiun secoua la tête.

— Pire que ce que je craignais. Voilà qu'il plaisante avec les enseignements du Maître de Sinanju.

— Voyons, Chiun, cessez de vous moquer de moi !

— J'ai le cœur brisé.

— Chiun...

— Mon moral est au plus bas.

— Chiun, allez-vous...

— Mon estomac gronde.

L'ampoule électrique des bandes dessinées s'alluma au-dessus de la tête de Remo.

— Ah merde, j'ai oublié vos marrons !

— Ne me demande pas pardon, je t'en prie. Ce n'est rien, vraiment. Je ne m'attendais pas à ce que tu te souviennes du désir d'un pauvre vieillard malade, alors que tu avais l'occasion de t'amuser avec ces lapins.

— Quels lapins ?

— Dans ce palais du mal.

Remo plissa le front, se creusa la tête et chercha à comprendre de quoi parlait Chiun.

— Ah ! Les petits lapins !

— Je vais prier pour ton salut.

— Chiun, je vous promets, je ne suis même pas passé devant cet endroit.

Chiun renifla avec mépris.

— La promesse d'un Blanc qui avait promis de me rapporter des marrons.

— La promesse d'un élève du Maître de Sinanju, du plus grand Maître de Sinanju !

— Je te crois, au nom de tout ce que nous avons été l'un pour l'autre.

Remo se leva et s'inclina très bas :

— Je vous remercie, petit père.

Chiun fit un geste magnanime.

— Tu es pardonné, mon fils. Maintenant, va acheter mes marrons.

CHAPITRE III

Quand la lettre de menaces contre l'équipe olympique des États-Unis arriva au bureau du comité olympique, elle fut immédiatement apportée à R Watson Dotty, président de ce comité.

Cependant, il était trop occupé. Il avait entendu dire qu'un nageur du Sierra Leone avait accepté un short de bain gratuit offert par un fabricant de maillots de bain et Dotty essayait de confirmer cette rumeur de manière à exiger que cet athlète soit banni des prochains Jeux de Moscou. Dotty était fermement convaincu que personne d'autre au monde que lui ne savait faire la différence entre le sport amateur et professionnel et il était bien décidé à maintenir cette différence vivace. Alors il repoussa la note que son assistant posait sur son bureau.

— Vous feriez mieux de la lire, Commodore, insista le jeune homme.

Dotty leva les yeux, agacé par le ton autoritaire de l'assistant mais il prit la note. Elle était écrite à la main en caractères d'imprimerie :

En guise de protestation contre l'ostracisme dont sont victimes les athlètes d'Afrique du Sud et de Rhodésie, dans le monde entier, l'équipe olympique américaine sera détruite. Ce n'est pas une vaine menace.

C'était signé SAEA avec, dessous, « Les Sud-africains pour l'Égalité Athlétique. »

— Devons-nous prendre cela au sérieux ? demanda l'assistant.

— Comment voulez-vous que je le sache ? grogna Dotty. Qu'on ne m'ennuie pas avec ces sottises. Il y a un nageur du Sierra Leone qui vole de l'argent commercial, je le sais. Nous devons protéger de lui nos amateurs.

Le jeune homme eut envie de faire observer qu'à son avis, la cupidité du nageur de Sierra Leone ne risquait pas de polluer les piscines olympiques, mais il se contenta de dire que, peut-être, les athlètes américains devraient être protégés contre cette menace des SAEA.

— Vous avez déjà entendu parler de ce groupe ? demanda Dotty.

— Non, Commodore.

— Moi non plus. La barbe ! Pourquoi les gens font-ils des choses comme ça ?

L'assistant ne répondit pas et finalement Dotty bougonna :

— Faites suivre au FBI par coursier spécial.

— Au Président aussi ?

— Bien sûr, à la Maison-Blanche aussi. Laissez-les s'inquiéter de ça. J'ai des choses plus importantes en tête. Allez, allez. Renvoyez-les.

Quand l'assistant eut quitté la pièce, le commodore R Watson Dotty, qui tenait son titre militaire d'un club de yachting de Plainfield, dans l'intérieur des terres du New Jersey, abattit son poing sur son bureau.

Encore une histoire de fou.

*

* *

— Ce serait bien si c'était un fou, dit le directeur du FBI.

— Nous ne pouvons pas courir ce risque, quand même, Monsieur ? demanda son directeur des Opérations spéciales.

— Certainement pas. Et je pense que nous devons avertir la Maison-Blanche.

— Elle est déjà au courant, Chef. Une copie a été envoyée là-bas comme à nous.

Le chef du FBI secoua la tête.

— Il en a envoyé à d'autres gens ? À l'ONU ou à la CIA ou au *Washington Post* ? Nom de Dieu, est-ce que ce crétin du comité ne sait pas que nous sommes là pour nous occuper de ce genre de choses ? Si nous pensions que le Président devrait être averti, nous le ferions !

— Vous en avez un sur trois, Chef, dit l'homme des Opérations spéciales.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— L'ONU et la CIA n'ont pas reçu de copies mais le *Post*, si. Ainsi que le *New York Times* et les chaînes de télé. On dirait que les SAEA ont tiré assez de copies pour tout le monde.

— Damné chic de leur part, non ? dit le directeur.

Quand il disait des phrases de ce genre, il s'imaginait qu'il s'exprimait comme Sir Laurence Olivier. Il avait toujours regretté de n'avoir pas servi pendant la guerre en Grande-Bretagne, pour pouvoir parler avec un accent anglais affecté.

— Damné chic de leur part, répéta-t-il.

*

* *

« Merveilleux, pensa le Président. Épatant. À l'inflation, au chômage, à la crise du pétrole et à l'effondrement de nos alliances outremer, je peux ajouter le massacre de l'équipe olympique US. La réélection ? J'aurai de la veine si je ne me fais pas lyncher. »

— Monsieur le Président ? murmura un de ses collaborateurs et il leva les yeux de la note, en sursautant.

Il avait oublié leur présence.

— La presse aimerait avoir une déclaration à ce sujet.

— C'est un fou ! Ça ne peut pas être autre chose, déclara le Président en pensant : « Je l'espère bien. Je n'ai vraiment pas besoin de ça. »

— Je ne crois pas que ce soit la bonne attitude à prendre avec la presse, dit son principal collaborateur.

— Bon. Que diriez-vous de ça ? Nous garantissons... nous garantissons absolument que rien n'arrivera à Moscou, à aucun de nos athlètes. Essayez toujours ça. Garantie absolue. Tâchez de vous exprimer comme ce footballeur en collant. Vous voyez qui je veux dire. Ça devrait marcher.

— Bien. Nous pouvons essayer.

— Mais voyez d'abord avec ma femme, dit le Président. Elle aura peut-être d'autres idées.

— Elle en a généralement, marmonna tout bas le chargé de presse en sortant du bureau.

— Est-ce que nous ne devrions pas prendre des précautions de sécurité ? hasarda l'autre collaborateur.

Le Président le gratifia de son plus beau regard excédé, « j'allais y revenir » et l'homme se tut.

— Je veux qu'on avertisse les Russes que nous devons être tenus au courant de leur dispositif de sécurité. Notre équipe est menacée. Ils doivent nous mettre dans le coup.

— Bien, Monsieur le Président.

— Le FBI travaille là-dessus ?

— Oui, Monsieur le Président.

— OK, allez faire ce que je vous ai dit.

Resté seul, le Président réfléchit et songea au téléphone sans cadran, là-haut dans la commode de sa chambre.

C'était une ligne directe avec l'organisation secrète CURE et son directeur, le Dr Harold W. Smith. Le prédécesseur du Président lui avait tout expliqué. Smith avait été recruté, il y avait de nombreuses années, pour diriger CURE. L'idée de base, c'était de travailler en dehors de la Constitution pour écraser les criminels qui s'abritaient derrière la Constitution. Mais, avec le temps, les opérations de CURE s'étaient développées et maintenant l'organisation était prête à faire n'importe quoi, n'importe où. Le Président était certain que tous ceux qui l'avaient précédé à la Maison-Blanche avaient décidé, comme lui au début, de ne jamais faire appel à CURE.

Et, tout comme lui, chacun avait fini par en avoir besoin.

Ce n'était pas facile, d'ailleurs. Le Président ne pouvait pas donner d'ordres. Il pouvait seulement suggérer des missions. Le Dr Smith restait le chef suprême. Il n'y avait qu'un ordre que le Président avait

le droit de donner et qui serait instantanément obéi : la suppression. Jamais aucun Président ne l'avait fait parce que tous s'étaient rendu compte que l'Amérique avait besoin de CURE, du Dr Smith et de son bras séculier : Remo et le vieux petit Oriental qui faisaient des choses extraordinaires.

Le Président des États-Unis monta dans sa chambre, prit le téléphone, décrocha et attendit que Smith réponde.

CHAPITRE IV

Le Dr Harold W. Smith n'aimait pas les rendez-vous dans les lieux publics. C'était son principe. Celui de Remo était que si Smith avait envie de voir Chiun et lui, il devait venir les retrouver là où Remo le lui disait.

Ainsi, parce qu'il savait que Remo était fort capable de disparaître pendant trois mois sans donner de nouvelles, le Dr Smith se trouvait dans un funiculaire très haut au-dessus des sentiers pour piétons du zoo du Bronx, et s'efforçait d'expliquer le problème actuel à ses deux assassins à gages.

— Vraiment, Remo ! Le zoo du Bronx ! se plaignit-il d'abord.

— J'aime bien les zoos, répondit Remo. Ça fait bien longtemps que je ne suis pas allé au zoo.

Chiun se pencha vers Smith et lui chuchota, très fort, à l'oreille :

— Il espère y retrouver de la famille, Empereur.

— J'ai entendu ça ! gronda Remo.

Chiun le regarda de l'air le plus innocent du monde.

— Et cessez de l'appeler : empereur !

Chiun parut surpris. Depuis des millénaires, les Maîtres de Sinanju louaient leurs services aux empereurs, aux tsars et aux rois du monde entier et il jugeait courtois d'appeler Smith empereur. Il lui dit :

— Ne faites pas attention à lui, Empereur. Il est irritable parce que tout le monde lui ressemble, sur le rocher des singes, et il ne sait pas distinguer un cousin d'un autre.

Smith désigna l'unique autre occupant du funiculaire, un homme endormi dans le fond, vautré sur une banquette. Remo et Chiun voyaient bien qu'il était ivre mort parce que, pour eux, les vapeurs d'alcool de son ivresse remplissaient le compartiment comme un épais brouillard.

— Il n'est pas dans le coup, dit Remo. Pas la peine de vous inquiéter. Alors, comme ça, je dois être le baby-sitter de toute l'équipe olympique ?

— Stupide enfant ! intervint aussitôt Chiun. L'empereur ne te demanderait pas d'accomplir un exploit aussi impossible. Cette mission me paraît tout à fait raisonnable.

Remo le regarda avec méfiance. Il savait qu'en général Chiun prenait Smith pour un fou parce qu'il résistait à toutes ses offres d'éliminer le Président des États-Unis pour faire de Smith un empereur à vie.

Et puis Remo comprit :

— Ne vous laissez pas passer de pommade, Smitty. Il veut aller à Moscou pour les Jeux afin de remporter une médaille et de passer à la télévision et de s'enrichir en faisant de la pube pour des marques.

— Chiun ? demanda Smith en considérant le frêle vieillard coréen.

— Pourquoi pas ? dit Remo. Il peut être champion dans n'importe quelle discipline. Dans toutes, d'ailleurs. Et moi aussi.

— La vérité sort de la bouche des enfants. Pour une fois, tu ne dis pas une bêtise, moucheron. Il a raison, Empereur.

— Eh bien, Remo, vous aurez l'occasion de le prouver, déclara Smith. Les gens de Moscou sont exactement ce qu'on peut attendre d'eux. Butés. Ils ne veulent d'aucun personnel de sécurité américain en Russie. Ils s'imaginent que ce sera des agents de la CIA chargés de les espionner.

— Nous pourrions envoyer toute la CIA et elle aurait de la veine de trouver le stade olympique, marmonna Remo.

— Si vous voulez que nous découvriions des secrets..., commença Chiun, mais Smith l'interrompt.

— J'apprécie beaucoup votre proposition, Maître. Très sincèrement. Une autre fois, peut-être. Remo, vous devrez voyager avec l'équipe, comme un athlète. Mais il faudra vous débrouiller pour la compétition.

— Vous plaisantez ! protesta Remo.

— C'est merveilleux ! s'exclama Chiun. Si je ne peux pas gagner l'or moi-même, qui serait mieux placé que mon propre fils ? dit-il et il se pencha de nouveau à l'oreille de Smith : Il n'est pas vraiment mon fils parce qu'il est d'une drôle de couleur, mais je dis ça pour lui faire plaisir... Naturellement, je l'accompagnerai.

— Naturellement. Vous passerez pour son entraîneur.

— Parfait.

— Vous êtes pénibles, grogna Remo.

— Ça marchera très bien, assura Smith. Vous êtes sûrs que cet homme est endormi, là-bas ? demanda-t-il en désignant de nouveau l'ivrogne.

— Pour toute la nuit, dit Remo.

— Dans quels sports devons-nous concourir ? demanda Chiun.

— Cela m'est égal. Choisissez-en un.

— Tu pourrais remporter facilement toutes les épreuves d'athlétisme, dit Chiun.

— Bien sûr. Qu'est-ce qu'il y a ? Le sprint, les haies, le 800 mètres, le 1500, le mile, les deux miles, et puis le marathon et... et puis des tas de trucs, le saut à la perche, en hauteur, en longueur. Aaaaah, des tas...

— Et la gymnastique.

— Aussi. Cheval d'arçon, barres parallèles, anneaux, tout le bazar...

— Surtout, tu devras faire bien attention de ne pas battre de record mondial aux épreuves de qualification. C'est pas de là que viennent les royalties de la publicité. Garde tes records pour les médailles.

— Oui, petit père.

— Vous ne pouvez tout de même pas tenter toutes ces épreuves ! protesta Smith dans l'espoir de reprendre les rênes de la conversation.

— L'empereur est brillant ! Il a raison, Remo, bien sûr. Si tu te présentes dans tous les sports tu remporteras toutes les médailles d'or ; donc il ne serait pas nécessaire d'envoyer une équipe olympique.

— Et alors ? Comme ça je n'aurai pas à faire le baby-sitter.

Smith secoua la tête d'un air incrédule.

— Il ne s'agit pas de faire le baby-sitter ! Allez à Moscou, trouvez d'où émane la menace et éliminez-la.

— Et remporte des médailles d'or, ajouta Chiun.

— Ils en ont peut-être une pour les missions stupides, bougonna Remo et puis il baissa les bras. Bon, ça va, ça va ! Choisissez une discipline. Pas un marathon ni rien de ce genre. Quelque chose qui ne prend pas trop de temps. Je veux simplement faire un saut là-bas et revenir tout de suite.

— Nous allons laisser une personne impartiale choisir quelle médaille tu devras gagner, décida Chiun.

Il se leva et s'approcha de l'ivrogne qu'il toucha légèrement à l'épaule. L'homme ne bougea pas. Chiun lui dit tout bas :

— Réveillez-vous. Réveillez-vous.

Pas de réaction. Chiun prit le bout d'une oreille entre le pouce et l'index et pinça.

— Ouillouillouille ! glapit l'homme, réveillé en sursaut.

Il regarda autour de lui, éberlué et vit Chiun devant lui, resplendissant en kimono de jour en brocart d'or.

— V'là que je rêve, marmonna le clochard.

Il se frotta l'oreille. Mais s'il rêvait, par quel mystère avait-il si mal à l'oreille ?

— Écoutez, lui dit Chiun, nous n'avons que faire de votre stupide oreille. Quel genre de médaille d'or devons-nous gagner aux Jeux Olympiques ?

— Vous ? dit l'ivrogne en toisant Chiun des pieds à la tête. Peut-être le Mile de l'Âge d'Or. Vous marcheriez tous avec des béquilles.

— Pas moi, mon élève, dit Chiun et l'homme se tordit le cou pour voir Remo qu'il lui désignait.

— Il n'a pas l'air tellement jeune non plus. Et il n'a pas l'allure d'un sportif. J'ai soif.

— Choisissez un sport, insista Chiun.

— Quelque chose de pas trop dur. Il peut peut-être courir ? Il a la gueule d'un type qu'aurait couru pour échapper aux flics. Vous savez courir ? Un demi-mile. Il pourrait peut-être courir le demi-mile ?

L'ivrogne finit par se dire qu'il était réveillé et il se demanda qui étaient ces gens et ce qu'ils faisaient dans son zoo. Et puis il pensa que pendant son sommeil, on l'avait transporté du zoo dans un asile.

— Ouais, je peux courir un demi-mile, dit Remo.

— OK, alors faites ça. Ou mètres. Je crois qu'ils font ça en mètres, à présent. Ils vendent même l'alcool au litre. Et y a des mètres et des millimètres et des trucs comme ça.

Il se frappa la poitrine avec une fierté patriotique.

— Taisez-vous, dit Chiun. Merci.

Il se tourna vers Remo.

— Donne cinq centimes à cet homme pour sa peine.

Remo s'approcha de l'ivrogne et lui glissa dans la main un billet de cinquante dollars, en tournant le dos pour que Smith, qui payait tous les frais, ne puisse le voir.

— Tenez, allez vous payer une gueule de bois impériale.

— Je n'y crois pas, murmurait Smith.

— Il gagnera, affirma Chiun. Vous verrez.

— J'ai hâte de voir ça, souffla Smith.

Le funiculaire heurta la plate-forme supérieure et s'arrêta. L'ivrogne en descendit précipitamment et courut avec sa fortune toute neuve vers le bar le plus proche, en battant par la même occasion son propre record des 983 yards.

Quand Smith, Remo et Chiun descendirent à leur tour ils remarquèrent que, dans le zoo, tout le monde courait aussi.

— Il est arrivé quelque chose, devina Smith.

— Ces gens ont peur, dit Remo.

Un homme en uniforme de gardien se précipita vers eux et Remo l'intercepta.

— Qu'est-ce qui se passe, mon vieux ?

— Brian s'est échappé, répondit l'homme comme si cela expliquait tout.

Il voulut se remettre à courir mais restait cloué sur place. Sur son épaule, la main du maigre inconnu pesait une tonne.

— Tiens donc, dit Remo. Et qui est Brian ?

— Le gorille. Le plus grand gorille du monde. Quelqu'un l'a mis en rogne et il a cassé la porte de sa cage. Il devient fou. Lâchez-moi. Faut que je fasse venir les gars avec les fusils tranquillissants. Lâchez-moi, je vous dis !

— De quel côté, la cage du gorille ? demanda Chiun.

— Droit devant vous. Allez, lâchez-moi !

Remo lâcha le garde qui prit ses jambes à son cou.

— Nous ferions mieux de partir, dit Smith.

— Ridicule, répliqua Chiun. Nous allons voir le gorille. Ça ne montrera pas à quelle vitesse Remo peut vraiment courir mais ça rétablira votre confiance en lui, même s'il est blanc, Dieu aie pitié de lui, personnes présentes exceptées. Venez.

Chiun se dirigea vers la cage. Smith regarda Remo qui haussa les épaules et suivit Chiun. Et comme il ne voyait pas d'endroit plus sûr, Smith leur emboîta le pas.

Quand ils arrivèrent dans le voisinage de la cage, le zoo était pratiquement désert et Brian se calmait. S'il pouvait être maintenu là, loin des principales allées du zoo, des gardiens armés de fusils à flèches tranquilisantes n'auraient pas de mal à le recapturer.

Mais Chiun avait d'autres idées.

— Le voilà, chuchota Smith.

— Vous en faites pas, lui dit Remo. Vous pouvez parler tout haut. Les gorilles ne savent pas qu'on parle d'eux.

— Écoutez-le, Empereur. Il connaît bien les gorilles. Et les singes.

Brian mesurait deux mètres vingt et pesait deux cent cinquante kilos. Il se dressait près de sa cage et regardait autour de lui en se grattant la tête. Quand il vit arriver les trois hommes, il sauta sur place et se tambourina la poitrine en rugissant. Puis il se dirigea vers eux.

— Nous ferions mieux de partir, répéta Smith.

— Pas la peine, assura Chiun. Remo va remettre l'animal dans sa cage.

— Pourquoi moi ? Pourquoi pas vous ?

— Il est vrai que j'ai plus l'expérience des singes, si l'on songe à ce que je supporte depuis plus de dix ans, mais je n'ai pas besoin d'impressionner l'empereur. Tu vas lui montrer ce que tu sais faire.

Remo soupira. On perdait son temps à discuter avec Chiun. Il était plus facile d'aller remettre le foutu gorille à sa place.

— Il se rapproche, dit Smith. J'aimerais bien que vous vous décidiez tous les deux, pour savoir qui va faire quoi, ou alors que nous partions d'ici.

— Du calme, Smitty. Les animaux sentent quand on a peur et ça les rend méchants, dit Remo.

— Je vous crois sur parole. Partons.

— La démonstration va commencer, annonça Chiun avec autorité puis il croisa les bras et prit un air impénétrable.

— Je vais le ramener chez lui, bougonna Remo.

— Et ne lui fais pas de mal, c'est peut-être un parent.

Le gorille était presque sur eux, alors Remo fit un grand pas en avant, passa sous les grands bras tendus de l'animal, plaqua une main sur le torse massif et poussa.

Brian recula de plusieurs pas, en chancelant, avec une mimique de surprise digne d'un dessin animé. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé ni les bruits que lui lançait cette créature.

Smith non plus ne comprenait pas les bruits de Remo.

— Je suis Toulemonde ! annonçait Remo à Brian. Et je t'ordonne de rentrer dans ta cage !

— Mais de quoi parle-t-il ? murmura Smith à Chiun.

— Il parle simplement pour dérouter la bête, répondit le Coréen mais il fronçait les sourcils.

Remo faisait encore des plaisanteries. Ça devenait une habitude qui risquait d'être dangereuse, à la longue. Même un gorille peut être dangereux si l'on n'a pas l'esprit à ce qu'on fait.

— Recule, ordonna Remo, mais Brian se porta en avant.

Encore une fois, Remo passa sous les bras tendus. Il crispa une main derrière la cuisse gauche du gorille, trouva le muscle qu'il voulait et serra. Brian tomba sur un genou, sa jambe gauche refusant de soutenir son poids.

En se servant du bras gauche pour remplacer la jambe, Brian sautilla vers Remo et tenta de le saisir de la main droite. Remo leva la sienne. Le gorille et lui joignirent leurs mains en formant un seul poing. La main de Remo disparaissait complètement dans celle de Brian mais, sous les yeux stupéfaits de Smith, Remo se mit à exercer une pression qui força le singe à arquer le dos et, finalement, à tomber sur les deux genoux.

— Je ne le crois pas, dit Smith.

Il regarda anxieusement de tous côtés, pour voir si on les observait. Il n'y avait personne. Il avait peur que, d'un moment à l'autre, des photographes de presse surgissent, qu'il y ait des équipes de télévision, des questions, des interviews et ce serait la fin de CURE, parce que ce serait la fin du secret.

— Vous devez croire ce que vous voyez, lui dit Chiun.

Mais Smith ne l'entendit pas. Ahuri, il regardait Remo ramasser les deux cent cinquante kilos de singe, les jeter sur son épaule et les porter dans la cage. Avec beaucoup de gentillesse, Remo allongea Brian par terre, lui donna une petite caresse sur la tête, comme à un yorkshire, et s'en alla en laissant la porte ouverte. Mais ça n'avait pas d'importance. Brian n'avait plus du tout envie de jouer.

— Satisfait ? demanda Remo.

— Éminemment, répondit Smith. Partons.

— Je ne le suis pas, déclara Chiun. Tu as mis trop longtemps. Tu n'avais pas besoin d'humilier cette pauvre bête. Je vous fais toutes mes excuses, ô Empereur, pour la maladresse de cette démonstration. Il fera des progrès.

— C'était très bien, bredouilla Smith.

— Vous en êtes sûr ? demanda Remo. Parce que nous pourrions lâcher un tigre ou quelque chose et recommencer.

— Partons, simplement, implora Smith.

— Bon. Notre voiture est là-bas dans ce parking.

— Pas de voiture pour toi, mangeur de viande ! ordonna Chiun. Tu es à l'entraînement. Tu courras derrière le véhicule.

Alors qu'ils s'éloignaient, quatre gardiens armés de fusils à flèches tranquillisantes arrivèrent au galop et s'arrêtèrent pile. L'un d'eux était celui que Remo avait intercepté.

— Et alors, où est Brian ? demanda un autre.

— Il était ici, répliqua le gardien. Je le jure ! Hé ! Vous, là, pépère. Vous avez vu le gorille ?

— Ouais, dit Remo. Il est dans sa cage. Mais vous devriez réparer cette porte. Il risque de s'échapper.

CHAPITRE V

Les sept coureurs, sur la luxueuse piste de plusieurs millions de dollars, à l'Emerson Collège de Boston, portaient à eux tous pour huit cent quarante dollars de chaussures de course en plastique spécial ultraléger et respirateur, avec des crampons Tigres toutes-surfaces et tous-temps pour une meilleure traction, et pour sept cents dollars de tenue, comprenant un short ultra-moulant et un tee-shirt aérodynamiquement conçu pour réduire la résistance au vent d'une quantité qui, garantissaient les fabricants, améliorerait la performance d'un dixième d'un pour cent au moins. Dans un mile de 230 secondes, cela signifierait une vitesse accrue de 23 centièmes de secondes qui pourrait faire toute la différence entre un « bof » et une médaille d'or.

Et puis il y avait Remo Black, le nouveau. Personne n'avait beaucoup entendu parler de lui ; on savait simplement qu'il avait gagné des courses préolympiques d'élimination à Seattle, Portland et Denver. Il arriva le dernier sur la piste, en jean noir et mocassins souples, cousus main en Italie. Il portait un tee-shirt noir imprimé sur le devant. Je suis vierge proclamait l'inscription et, dessous, en petits caractères : « ce tee-shirt est très vieux ».

Il avait son portefeuille dans sa poche arrière.

— Il a son portefeuille dans poche arrière ! s'exclama Vincent Josephs. Vous avez vu ça ? Il a son portefeuille dans sa poche arrière ! Et le con est en jean. Et des mocassins. Ce foutu connard a des mocassins aux pieds ! C'est pour voir ça que vous m'avez fait monter ici ?

Il se tourna sur son siège à la tribune et regarda à travers ses lunettes Gucci semi-teintée à la monture enveloppante superlégère sur l'oreille, l'homme assis à côté de lui. Wally Mills était un entraîneur d'athlétisme qui avait eu trois athlètes en compétition dans les essais préliminaires préolympiques du 800 mètres. Il avait dit à sa femme « Ils ne pourraient pas me battre » et ils étaient tombés très vite au bord du chemin. Mais il avait vu courir Remo Black deux fois, alors il avait fait venir Vincent Josephs.

— Ça fait partie de son charme, répliqua Mills. Je vous dis que ce mec est à ne pas croire. La semaine dernière, à Portland, il s'est échappé sur la piste en laissant les autres sur place. Un nouveau record du monde, il aurait pu battre. Il courait comme dans un rêve et puis, je vous jure, il a ralenti et il s'est laissé rattraper. Et puis il a simplement trotté et il a fini deuxième.

— Et alors ? Il est tombé en panne sèche, grogna Josephs.

Mills secoua la tête.

— Comme aux courses de chevaux, Josephs, il avait encore une course à la fin. J'avais les jumelles sur lui et il s'est laissé rattraper exprès. Comme si brusquement il s'était rendu compte qu'il allait battre un record et ne le voulait pas.

— Bon, bon, il est rapide. Ça en fait un connard rapide. Regardez-moi ce tee-shirt. Autant porter une voile. Et le mec est vieux. Qu'est-ce qu'il fout là avec ces gosses ? Il va nous faire un foutu infarctus. Je suis bien content de ne pas l'avoir sous contrat.

— Je vous jure, Josephs, ce type n'est même pas essoufflé à la fin d'une course. Il ne tourne même pas en rond pour reprendre haleine. Ces gosses de vingt ans ils sont tous là à souffler, à haleter, à s'étrangler et lui il va tranquillement s'asseoir et il a l'air de se réveiller d'un somme. C'est pour ça que je vous ai appelé. J'ai pensé que puisque vous représentez de grands athlètes et tout, ce Remo Black serait un sacré outsider pour vous.

Josephs n'était pas convaincu.

— Je le regarderai. Qui est le Chinetoque ?

— Un Coréen, je crois, dit Mills.

— C'est ce que je dis, un Chinetoque. Qui c'est ?

— L'entraîneur de Remo ou quelque chose. Il est toujours là.

— Un Chinetoque, grogna Josephs exaspéré. Mills, pourquoi est-ce que vous me faites perdre mon temps avec ces gens ?

— Regardez-le courir, insista Mills.

— Probable que j'ai pas le choix, maugréa Josephs en croisant les bras. Mais j'aimerais vous faire savoir que j'ai sept contrats de basket à négocier et que je travaille sur une grosse affaire pour cette chouette petite gymnaste qui fait baver tout le monde.

— Mais vous n'avez pas de champion du monde. Ce type pourrait en être un.

— Ouais, ouais, bien sûr, grommela Joseph mais il décida de faire attention parce que Mills était un très bon entraîneur d'athlétisme et parce que, à dire vrai, les sept basketteurs qu'il représentait, en travaillant ensemble pendant huit jours, ne seraient pas fichus de mettre un ballon dans une bouche d'égout grande ouverte et l'affaire pour la petite gymnaste exigeait qu'il trouve un moyen de faire recommander à une gosse de douze ans impubère une marque de serviettes hygiéniques ultra-protectrices, et la même était tellement conne qu'elle mettrait encore douze ans à comprendre à quoi servait une serviette hygiénique.

Mills avait raison. Il avait besoin d'un champion du monde. Un Mark Spitz. Un Bruce Jenner. Un type de valeur, qu'il pourrait vendre tout emballé dans ces grands lendemains dorés des flocons

d'avoine, de la cire à moustache, de la confection pour hommes et tout ce qu'on veut, le tout à un misérable dix pour cent, signez-là, même, vous le regretterez jamais.

Il avait besoin d'un champion du monde et on ne lui proposait rien de mieux qu'un mec d'un certain âge en jean avec un tee-shirt : *Je suis vierge*.

Il se promet d'observer. Il existait des viandes de toutes les qualités et ce morceau-là pouvait peut-être vraiment courir. S'il finissait dans les trois premiers et faisait l'équipe olympique, alors, peut-être, l'Amérique était prête pour un phénomène. Comment s'appelait déjà ce type qui faisait du saut en hauteur en tee-shirt Donald Duck ? Il avait l'air de plaire à tout le monde. Ce serait peut-être le même genre de découverte ? Naturellement, faudrait trouver un moyen d'écarter Wally Mills et le Chinetoque, mais s'il brandissait assez de promesses sous le nez de ce Remo, il n'aurait pas de mal à le convaincre.

Et puis merde. Le truc, pour le moment, c'était de suivre la course et de voir ce qui se passerait.

Sur le terrain, Chiun donnait ses conseils habituels à Remo.

— Souviens-toi, ne cours pas trop vite.

— Je sais, Chiun.

— Oui, je sais que tu sais, mais ça ne fait pas de mal de te le rappeler. La semaine dernière, tu as failli battre un record du monde. C'était dangereux. Si je ne t'avais pas lancé ce caillou pour te réveiller, qui sait quelles bêtises tu aurais commises ? Alors cours juste assez bien pour être sélectionné dans l'équipe olympique. C'est aux Jeux que les records tomberont devant nous comme de l'herbe sous la faux affûtée.

— Oui, petit père, dit Remo.

En réalité, mais il ne voulait pas le dire à Chiun, ça commençait à l'amuser de courir vite. C'était pour ça qu'il s'était laissé emporter la semaine précédente et avait failli courir à toute allure. Il avait fallu le caillou jeté par Chiun, qui l'avait atteint derrière l'oreille, pour le secouer. Mais il ne tenait pas à avouer à Chiun que la compétition l'amusait parce que le Maître de Sinanju se méfiait de tout ce que son élève aimait faire. Mieux valait le laisser croire qu'il n'obéissait que par devoir.

— Hé, le vieux !

Remo ne se retourna pas. Il baissa les yeux sur ses mocassins pour s'assurer qu'ils n'étaient pas percés parce qu'il avait beau payer ses cousus-main italiens les yeux de la tête, ils n'étaient pas faits pour la course à pied. Il se dit que peut-être, s'il allait aux Jeux, il s'achèterait des baskets. Avant d'aller à Moscou, peut-être. Il avait entendu dire que là-bas, les fabriques de chaussures mettaient un an à fabriquer des tailles huit et l'année suivante des tailles neuf et ainsi de suite. Ce

serait peut-être l'année où ils fabriqueraient une taille autre que celle de Remo et alors il ne trouverait pas de baskets. Oui, il devait les acheter avant d'aller à Moscou.

— Hé, le vieux, répéta la voix. Toi, avec les mocassins.

Remo se retourna et vit un grand garçon de vingt ans, blond, les jambes musclées et le sourire moqueur.

— Tu t'es déguisé pour quoi, pépé ? Un bal masqué ?

— C'est à moi que vous parlez ? demanda Remo.

— Oui veux-tu que ce soit ?

— Je pensais que vous vous adressiez à lui, dit Remo en désignant Chiun de la tête.

— Il a dit « le vieux », protesta Chiun. Quel rapport avec moi ?

— Laissez donc, murmura Remo et il regarda de nouveau le blond.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'aimerais savoir ce que tu fous, à courir avec nous. T'as l'air bon pour l'infarctus. Et qui c'est ce mec ? demanda-t-il en regardant Chiun. Hé, Fu Manchou, qu'est-ce que tu fous ?

Sur ce, il s'étrangla de rire. Il trottnait sur place, pour s'échauffer les muscles. Chiun s'approcha de lui et plaça un de ses pieds chaussé d'une sandale de feutre sur le pied droit du jeune homme qui s'immobilisa. Il avait l'impression que son pied avait été instantanément et définitivement cloué au sol.

— Hé ! cria-t-il. Ça suffit !

— Jeune basset, dit Chiun, ton esprit va être brisé. Souviens-toi de ceci. Quelle que soit la vitesse à laquelle tu courras, Remo sera toujours à un pas devant toi. Un pas. Jamais tu ne pourras le dépasser, quel que soit le mal que tu te donnes, quelle que soit ta vitesse. C'est une promesse que te fait le Maître de Sinanju, pour ton insolence.

Chiun lâcha le pied et le grand blond le regarda bouche bée, en se demandant comment quelqu'un d'aussi petit pouvait peser autant quand il marchait sur les pieds des gens.

— Vous en faites pas, ricana-t-il. Votre gars va bouffer ma poussière.

— Toujours un pas derrière, bouche bruyante, lui rappela Chiun en levant un index surmonté d'un ongle très long.

Quand il revint, Remo lui demanda :

— Pourquoi ne lui avez-vous pas simplement envoyé votre main sur la bouche, Chiun ?

— Je l'aurais bien fait mais je ne connais pas le règlement stupide de cette course stupide. Peut-être, si ce lourdaud ne court pas, s'il n'y a pas assez de monde ou quelque chose, il faudra recommencer. J'ai pensé qu'il valait mieux faire ce que j'ai fait.

— Ma foi, ça m'est égal que vous fassiez des promesses que je dois tenir, Chiun, mais je vous conseille d'espérer une chose.

— Laquelle ?

— Que cette espèce de tas blond fera au moins quatrième. Parce que si vous voulez que je reste toujours à un pas devant lui et s'il est en queue de peloton, je ne serai pas sélectionné. Et adieu vos royalties, sans parler de la colère de Smitty.

Chiun fit un geste indifférent.

— Assure-toi simplement qu'il arrive au moins quatrième. Ça te donnera quelque chose à faire. Maintenant va te mettre là-bas avec les autres parce que je ne pense pas qu'ils te laisseront prendre le départ assis sur ce banc.

Les sept autres coureurs prenaient place aux starting-blocks. Remo attendit simplement dans le couloir cinq, les mains dans les poches. Le blond était au troisième et Remo se dit que dès le coup de pistolet du starter, il devrait s'accrocher à ce type et rester à un pas devant lui jusqu'au bout. Il s'inquiéterait de la fin de la course quand il y arriverait.

Le coup de feu claqua dans l'air froid de Boston et les coureurs partirent au sprint. Remo bifurqua vers le blond puis se plaça à un pas devant lui. Ils étaient cinquième et sixième, et un des coureurs fonçait au maximum pour la première place. La course faisait deux tours de piste et un bout de plus et, à la moitié du premier tour, le blond gromma à Remo :

— On va voir ce que tu vaux, pépé.

Il força l'allure dans l'intention de doubler Remo comme une fleur, mais Remo resta à un pas devant lui, sans se fatiguer. Il sentait le sable de la piste cingler son jean et la brise était fraîche et plaisante sur son front. Oui, il aimait bien courir.

À la fin du premier tour, le coureur de tête commença à flancher. Remo et le blond passèrent à la troisième et à la quatrième place. Ils maintinrent cette position jusqu'à la moitié du dernier tour. Le blond grommela :

— C'est le moment d'y aller. À plus tard, pépé !

Il se donna à fond, allongea sa foulée et accéléra. Remo réagit en retirant finalement les mains de ses poches et le grand blond put voir Remo devant lui, toujours à un pas. Il fit un nouvel effort mais ne put regagner ce pas. Deux coureurs les dépassèrent. Remo entendit le blond haleter derrière lui.

Il se demanda ce qu'il ferait si cet imbécile s'affalait. Ils négociaient le dernier tournant et amorçaient la ligne droite de l'arrivée. Remo ralentit un peu, attrapa de la main droite le bras gauche du blond et se mit à courir plus vite en le traînant derrière lui. Ils étaient retombés aux cinquième et sixième rangs et Remo, remorquant le jeune blond, força sa vitesse. Alors qu'ils s'approchaient de la ligne d'arrivée, il donna tous les gaz, passa à la troisième place en traînant le blond

épuisé à la quatrième. Une fois la ligne franchie, Remo le lâcha et le garçon qui ne contrôlait plus ses mouvements depuis les derniers cent mètres s'écroula sur le ventre, glissa, roula sur lui-même et s'immobilisa. Il resta étendu, incapable de bouger, le souffle coupé, les jambes en plomb, les poumons en feu.

Il vit Remo penché sur lui, impassible, pas même essoufflé, qui ne transpirait même pas. Il ferma les yeux pour ne plus voir ça mais il entendit Remo lui dire :

— Belle course, petit. Probable que je vaux un petit peu mieux que toi.

Tranquillement, Remo retourna au banc où Chiun l'attendait, la mine renfrognée.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? J'ai fait ce que vous m'avez dit, non ?

— Oui, mais tu n'as pas gagné.

— J'avais à m'occuper d'autre chose. Et d'abord, il suffisait que j'arrive troisième pour aller à Moscou. Vous avez dit de garder les records pour les Jeux.

— Mais je ne t'ai pas dit de me faire honte.

Remo voulut répliquer et se ravisa. Quoi qu'il arrive, Chiun aurait le dernier mot.

— Il faudra que tu me compenses ça à Moscou, déclara Chiun. Là-bas, tu pourras me révéler comme le plus grand des entraîneurs. Je serai interrogé pour révéler mes grands secrets, pour expliquer comment j'ai fait un coureur d'un tas de viande comme toi. On me demandera de passer à la télévision et je gagnerai beaucoup d'argent pour mon village. J'aurai peut-être ma propre émission.

— Et voiciiiiiiiii... Chiun ! dit Remo.

Chiun ne sourit pas.

— Tout cela se passera à Moscou quand tu te rachèteras de m'avoir humilié aujourd'hui.

Remo s'inclina gravement.

— Qu'il en soit fait selon votre volonté, petit père.

Là-haut dans les tribunes, Vincent Josephs n'était pas content.

— C'est ça votre super coureur ? grogna-t-il à Mills. Il n'a jamais été dans la course.

Wally Mills réfléchit un moment avant de répondre. Devait-il dire à Josephs ce qu'il pensait avoir vu ? Que ce Remo traînait cet autre coureur pour lui faire franchir la ligne d'arrivée ? Non. Il ne pouvait pas lui dire ça. Alors il répliqua poliment :

— Vous vous trompez, Josephs. À chaque pas, il était là où il voulait être. Il n'essayait pas de gagner, je ne sais pas pourquoi, mais il a fait en sorte de se qualifier. Vous l'avez vu terminer ?

Josephs reconnut que Mills n'avait pas tort. Le type avait vraiment

terminé vite pour avoir la troisième place. Bien sûr, le blond avait terminé vite, lui aussi, mais c'était un perdant, pas intéressant. Alors, pourquoi pas ? Ça ne pouvait pas faire de mal de descendre dire deux mots à ce Remo, de le convaincre de signer à l'avance, au cas où il remporterait une médaille à Moscou.

— Je vais peut-être aller lui parler, histoire de ne pas avoir perdu mon temps.

— Je vous accompagne, dit Mills.

Ils descendirent sur le terrain en espérant attraper Remo avant qu'il s'en aille.

— Hé, vous, cria Josephs. Vous, là, avec le tee-shirt.

Remo se retourna, aperçut Josephs et n'aima pas ce qu'il voyait ; un gros cigare, deux grosses bagues vulgaires, des lunettes teintées, un costume trois-pièces bien coupé qui ne dissimulait pas un corps gras et mou, une grande gueule.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous ne courez pas mal, mon vieux. Je m'appelle Vincent Josephs. Vous avez entendu parler de moi ?

— Non.

Josephs fronça les sourcils. Ce n'était pas trop grave. Mais un de ces jours, le monde entier entendrait parler de lui.

— Écoutez, mon gars, vous et moi on va gagner du fric. Tous les deux, pas ? Des royalties et tout ça. Enfin quoi, même en treillis, vous ne courez pas trop mal et...

— En jean. Je ne porte pas de treillis.

— Ouais, en jean. Et en mocassins. Vous iriez peut-être plus vite en short et en chaussures de course.

— Peux pas, lui dit Remo et il lui tourna le dos pour partir avec Chiun mais l'importun le suivit.

— Pourquoi vous ne pouvez pas ? demanda Josephs.

— C'est contre mes principes de me dénuder.

— Hein ?

— Rien. Laissez tomber. Je n'ai pas besoin de promoteur ni d'argent, merci.

— Excusez-moi, comment vous vous appelez, Remo, mais vous avez tort. Vous avez besoin de moi pour gagner un paquet.

Chiun s'arrêta et se retourna. Remo aussi. Chiun secoua la tête.

— Il n'a besoin que de moi, déclara-t-il.

— Vous ? s'esclaffa Josephs et il s'adressa de nouveau à Remo. Vous et moi, petit, ensemble on peut y arriver. Je vous vendrai et...

— Si vous ne foutez pas le camp d'ici, je m'en vais vous expédier franco de port.

— Calmez-vous, petit. Si vous voulez garder le vieux, d'accord. Il fera votre lessive ou quelque chose.

— Vous parlez trop, vous savez ? dit Remo et il demanda à Chiun : Vous ne trouvez pas qu'il parle trop ?

— Plus maintenant.

Ni Josephs ni Mills ne virent bouger la main de Chiun. Seuls les yeux de Remo étaient capables de suivre le mouvement. Mais, soudain, Josephs sentit une grande pression sur sa gorge. Il ouvrit la bouche pour crier mais aucun son ne sortit. Ses yeux s'exorbitèrent alors qu'il faisait des efforts désespérés, sans réussir à émettre quoi que ce soit.

— Que... qu'est-ce qui se passe ? bredouilla Mills.

— J'ai paralysé ses cordes vocales. Son bavardage commençait à m'offenser, expliqua Chiun.

Josephs porta les deux mains à sa gorge, pour tenter encore de parler, de dire n'importe quoi, mais en vain.

— Il va rester comme ça ? demanda Mills.

Chiun répondit tranquillement :

— Ça dépend des dégâts que j'ai causés. Je voulais que ce ne soit qu'un silence temporaire, mais son bruit constant a pu troubler ma concentration.

Remo secoua la tête en regardant Mills. Rien ne pouvait troubler la concentration de Chiun.

— Temporaire, dit-il. Simplement temporaire. En un rien de temps, il recommencera à dire n'importe quoi. Emmenez-le et conseillez-lui de se détendre. Il retrouvera sa grande gueule.

— Certainement, Black. C'est ce que je vais faire.

Mills prit Josephs par le bras et l'emmena. Josephs se tenait toujours la gorge.

— Je pense que nous devrions rentrer à l'hôtel et faire savoir à l'empereur que tu as à moitié réussi aujourd'hui, même si tu m'as fait honte, dit Chiun.

— Allez le lui dire si vous voulez, répliqua Remo. Je vais rester un peu et regarder les autres athlètes.

— Très bien. Mais n'oublie pas le couvre-feu.

— Sûrement pas, petit entraîneur, dit Remo.

CHAPITRE VI

Dans une arène bondée de gymnastes du sexe féminin, n'importe quelle fille avec des seins se serait fait remarquer mais celle que Remo observait aurait été remarquable en n'importe quelle compagnie. Elle n'avait guère plus de vingt ans, mesurait un mètre soixante-quatorze et pesait soixante kilos. Elle était donc plus grande et plus lourde que toutes les autres concurrentes. Et c'était la plus belle. Ses cheveux noirs seraient tombés jusqu'au creux de ses reins s'ils n'avaient été tirés en chignon, elle avait un menton carré et des pommettes saillantes. Ses lèvres étaient charnues, ses dents blanches et régulières, sa peau cuivrée, ses yeux d'un beau marron foncé très doux. Elle avait les jambes parfaites d'une gymnaste sans les vilains nœuds de muscles.

Remo la vit quand elle entra dans le gymnase et resta là pour l'observer, ce qui, à la réflexion, était de sa part un comportement insolite. Entre autres leçons, faisant partie de la sagesse de Sinanju, Chiun lui avait appris les vingt-six méthodes de l'amour, les vingt-six moyens de provoquer chez une femme une indescriptible extase. Remo en avait rarement trouvé une capable de dépasser le treizième et, en général, cela lui était égal. Quand le risque d'échouer en amour n'existait plus, la joie non plus. Et le désir, apparemment, disparaissait aussi. Jusqu'à cette jeune femme. Remo voulait la connaître. Elle avait quelque chose...

Il fut également impressionné quand il la vit sur la poutre d'équilibre, la longue pièce de bois large de dix centimètres sur laquelle les gymnastes exécutaient des figures de ballet et des acrobaties. Sa taille était un handicap qu'elle aurait à surmonter mais elle était bonne et Remo vit qu'elle avait de quoi être encore meilleure. Elle pouvait être entraînée.

Elle termina sa prestation, par un saut périlleux, saisit une serviette et courut dans un coin de la salle où elle guetta anxieusement la table des juges. Remo s'approcha d'elle.

— Vous êtes bonne, dit-il.

Elle se retourna, surprise, puis elle sourit poliment et regarda de nouveau la table.

— Vraiment bonne, insista-t-il.

— J'espère que ce sera l'avis des juges.

— Combien vous faut-il pour vous qualifier ?

— Au moins : neuf-trois, dit-elle.

Ils attendirent l'affichage des points. Les juges lui accordaient neuf-

quatre. Elle poussa un cri de joie et sauta sur place. Comme Remo était la seule personne à côté d'elle, elle se jeta à son cou. Il sentit ses seins fermes se presser contre lui et il respira le frais parfum de foin coupé de ses cheveux.

— Oh, fit-elle en reculant, soudain intimidée, les deux mains plaquées sur la bouche. Excusez-moi.

— Il n'y a pas de quoi. Félicitations.

— Merci. Vous êtes dans la compétition ?

— Oui, pour le 800 mètres. Moi aussi, je me suis qualifié.

— À moi de vous féliciter. Comment vous appelez-vous ?

— Remo Black. Et vous ?

— Josie Petite-Plume, répondit-elle en guettant une réaction.

— C'est joli, dit-il simplement.

— Merci. Et merci de ne pas faire de réflexion idiote.

— Il n'y a pas de raison. Écoutez, comme nous avons tous les deux quelque chose à fêter, si nous le fêtons ensemble ? Je vous paie un verre.

— Un café et je suis d'accord.

Elle alla vers un banc et fut embrassée par six ou sept autres gymnastes, toutes plus petites et plus jeunes qu'elle. Elle agrafa autour de sa taille une jupe portefeuille, glissa ses pieds dans des sandales et fut prête à partir. Elle avait plus l'air d'une jeune fille toute simple que d'une championne olympique, pensa Remo, mais lui-même, avec ses mocassins et son jean, ressemblait plutôt à un mécano en rupture de hors-bord.

En sortant du gymnase, Josie noua un foulard de soie autour de son cou.

— J'aurais bien besoin d'une douche, dit-elle.

— Moi aussi, mais le café d'abord. J'ai un couvre-feu.

— Comme tout le monde !

Elle avait voulu du café mais à chaque pas qui les éloignait du vaste gymnase d'Emerson, sa faim devenait de plus en plus dévorante.

— Manger, dit-elle. Je veux manger. Des masses et des masses de bonnes choses !

— Le manque d'hydrates de carbone, dit Remo.

— Oui. Tous ceux que je connais, après une épreuve, c'est « faites marcher la pasta » ! Enfin, vous savez ce que c'est.

— Bien sûr, prétendit Remo qui avait entendu parler du manque d'hydrates de carbone mais qui ne le connaissait pas puisque son régime se réduisait à du riz, du poisson et, de temps en temps, des légumes verts et des fruits, l'alimentation coréenne habituelle de Chiun et le tout si désespérément fade que Remo ne se souciait vraiment pas de manger ou de jeûner.

Ils trouvèrent un restaurant de Szetchouan non loin de l'université

et Josie Petite-Plume eut envie de cuisine chinoise. À l'intérieur, les odeurs fortes assaillirent les narines de Remo et il se souvint avec un brin de nostalgie qu'il ne mangerait plus jamais de nouilles à la sauce froide au sésame ni de poulet épicé du général Tchien, ni de langoustines géantes à l'ail et à la tomate. Il prit cependant soin d'en commander pour Josie et but de l'eau claire en la regardant dévorer avec la même joie qu'elle manifestait sur la poutre. Et il s'aperçut qu'il y avait très peu de joie dans sa vie depuis qu'il avait appris les secrets de Sinanju. Faire l'amour n'était plus une joie, manger non plus et tuer n'avait jamais plus rien de joyeux parce que c'était à la fois un art et une science et sa pureté était sa propre récompense. En faisant de lui plus qu'un homme, Sinanju l'avait privé d'humanité. Et il se demanda si cela en valait la peine.

Josie commença par manger avec des baguettes, qu'elle maniait bien, mais étant incapable d'enfourner ainsi de quoi satisfaire son appétit, elle eut recours à une cuiller à soupe.

— Nous allons nous raconter notre vie, Remo Black, dit-elle, mais comme je vais avoir la bouche pleine, racontez-moi d'abord la vôtre.

Remo obéit. Il inventa tout. Il s'imagina une famille, une ville natale, un passé et avoua qu'il avait toujours voulu se présenter aux Jeux Olympiques mais c'était seulement quand il avait gagné dix mille dollars à une loterie qu'il avait pu quitter son emploi chez un ferrailleur et commencer à s'entraîner.

— Bien sûr, je suis plus vieux que les autres coureurs, mais je ne crois pas que ça m'empêchera de faire une bonne prestation.

— Je vous admire, dit-elle. Vous savez ce que vous voulez et vous ne laissez personne vous arrêter.

Remo savait que c'était faux car ce qu'il voulait, c'était saisir le plat de nouilles au sésame et l'avalier d'un trait et c'était seulement le souvenir de l'entraînement de Chiun qui le retenait. Il se contenta de demander :

— Et vous ? Vous savez ce que vous voulez ?

— Oui. Je suis indienne. Je veux donner à mon peuple une raison d'être fier.

— Quelle tribu ?

— Blackhand. Une réserve de l'Arizona... Vous savez ce que c'est. Les gens sont... eh bien, mous. Même les enfants. Jadis des guerriers. Maintenant, ils gagnent leur vie en vendant de la camelote aux touristes et en exécutant des danses de la pluie bidons. Je ne peux pas changer ça, mais je peux leur donner quelque chose pour sauver leur fierté, expliqua-t-elle avec une intensité quasi électrisante. Je veux cette médaille d'or. Pour mon peuple.

Remo eut presque honte. Voilà une femme – pas une gamine comme la plupart des concurrentes mais une vraie femme – qui avait

passé Dieu savait combien d'années à essayer de se présenter aux Jeux et, pour lui, ça avait été du gâteau. Pour lui, remporter une médaille d'or ne serait pas plus difficile que de traverser une rue déserte.

À ce moment, il prit la résolution d'aider Josie Petite-Plume à remporter sa médaille d'or pour son peuple. Et pour elle-même.

— Et vous, Remo, pourquoi voulez-vous une médaille d'or ?

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas important, Josie. Loin d'être aussi important, et aussi noble, que votre raison.

Elle éclata de rire, la figure radieuse, les yeux pétillants.

— C'est ça que je suis ? Noble ?

— Noble et belle et je vais vous aider à gagner, promet Remo.

Il lui prit les mains et les serra. Il ne reconnaissait pas ces émotions. Depuis des années, il n'avait pas été ainsi, bien trop longtemps sans doute, et il ne voulait pas penser aux autres femmes qui l'avaient ému de cette façon parce qu'elles étaient toutes mortes. Elles étaient des monuments, dans la vie et le travail de Remo. Et elles étaient mortes.

— Est-ce que vous vous présentez dans d'autres épreuves ?

— Oui. L'ensemble. Mais c'est à la poutre que je suis meilleure. Vous avez déjà été sur une poutre d'équilibre, Remo ?

— Vous plaisantez ! Je suis né là-dessus. Et quand j'en aurai fini avec vous, le monde pourra bien se tenir. Rien que des dix.

Elle lui pressa les mains à son tour.

— Dure promesse, visage pâle !

— Si je mens, vous pourrez m'accrocher à votre ceinture. Écoutez, le gymnase doit être désert, maintenant. Après tout, voilà au moins six heures que vous mangez sans vous arrêter.

Retournons là-bas et voyons un peu votre poutre.

— Après vous être fait mousser comme ça, je vous conseille de ne pas me décevoir en tombant de la poutre !

Si Josie Petite-Plume avait été un juge observant les exploits de Remo sur la poutre, sa seule raison de se plaindre aurait été de ne pouvoir lui accorder une note supérieure à dix.

Il avait ôté ses mocassins italiens, sauté sur la poutre dans la salle vide et exécuté des figures qu'elle n'avait jamais vues, même dans ses rêves. Il fit des sauts périlleux en avant et en arrière, des doubles sauts en avant et en arrière. Il courut si vite et si légèrement que par moments on croyait voir danser plusieurs Remo. Il termina en retombant à terre comme personne ne l'avait jamais fait, par un double saut périlleux et demi. Et, en partant d'un équilibre sur une seule main, il atterrit les pieds joints et leva les bras à onze heures cinq, comme il avait vu les gymnastes le faire à la télévision. Puis il se tourna vers elle et elle applaudit.

— Dix ? Jamais ! Treize. Vingt. Vous êtes un vingt parfait, mon vieux !

Elle accourut et le prit dans ses bras mais ce ne fut pas comme le premier baiser donné par mégarde. Cette fois, il l'enlaça et la serra contre lui. Puis il l'embrassa et, pendant un instant, elle se laissa aller, la bouche consentante. Mais soudain elle se raidit et le repoussa. Sans la lâcher, il la tint à bout de bras.

— Excusez-moi, bafouilla-t-elle. J'ai peur de ne pas être très expérimentée.

— C'est ma faute, dit-il en laissant retomber ses mains. Je n'aurais pas dû faire ça.

Il n'aimait pas ce qu'il éprouvait. Il se faisait l'effet d'un lycéen à son premier béguin. Pour dissimuler sa confusion, il se retourna vers la poutre.

— Vous ne voulez pas faire des exercices, rien que pour moi ?

— Après ce que vous venez de faire ? Je me sentirais grotesque.

— Leçon numéro un. Ne pensez à rien excepté à ce que vous faites, *vous*. À quoi pensiez-vous quand vous avez passé la dernière épreuve, aujourd'hui ?

Elle eut l'air un peu penaud.

— Je pensais que j'avais besoin d'un neuf-trois pour me qualifier.

— Oui. Et c'est pour ça que vous l'avez presque manqué. Désormais, vous pensez à l'instant présent. Vous ne pensez même pas aux deux secondes suivant ce que vous êtes en train d'exécuter sur la poutre.

Alors même qu'il parlait, Remo savait qu'il mentait et donnait un mauvais conseil. Il essayait de lui inculquer l'art de Sinanju qui exigeait une si profonde absorption de la technique qu'on ne pensait même plus, consciemment, à une technique. On ne pensait pas du tout. Les actes physiques étaient les meilleurs quand ils venaient instinctivement du corps, sans qu'on y pense. C'était ça, Sinanju, ce que Chiun lui avait donné ; mais il avait fallu pour cela plus de dix années laborieuses. Remo pouvait faire de Josie Petite-Plume la meilleure artiste du monde à la poutre, mais il était incapable de lui donner Sinanju, du moins pas à temps pour les Jeux. Néanmoins, il se jura d'essayer.

Alors qu'elle se dirigeait vers la poutre, une voix résonna dans le gymnase et se répercuta contre les murs et sous le plafond en coupole.

— Eh bien, eh bien !

Remo se tourna vers la porte. C'était le coureur blond, celui qui avait promis de lui faire bouffer sa poussière et avait terminé à plat ventre sur la ligne d'arrivée. Il paraissait avoir récupéré à la fois son souffle et son ricanement.

— Qu'est-ce qui se passe, pépé ? On se lance dans les activités pour

filles, à présent ? Ou simplement sur les filles ?

— Je ne connais même pas votre nom, dit Remo.

— Mon nom ? Chuck Masters. Le gars que t'as baisé et le gars qui va te reconduire d'où tu viens à coups de pied dans le cul.

— Ça vous servira à quoi ?

— Je te casserai un peu la gueule et tu devras te retirer des Jeux. Comme suivant dans la course, je prendrai ta place et j'irai à Moscou. On peut faire ça à ma façon ou bien tu peux simplement jeter l'éponge et filer. Qu'est-ce que t'en dis ?

Il dévisageait Remo, les poings sur les hanches, un méchant sourire aux lèvres.

— Allez vous planter un javelot dans l'oreille, marmonna Remo et il allait revenir vers Josie quand Masters cria :

— Ne me tourne pas le dos ! Et toi, Petite-Plume, qu'est-ce que tu fous avec ce type ?

— Ça ne te regarde pas, répliqua-t-elle.

Remo se demanda comment ils se connaissaient et à quel point. Il aimait de moins en moins Chuck Masters. Il tourna la tête juste à temps pour voir le blond soulever vers sa poitrine une barre d'haltérophile avec cent cinquante livres de poids.

— Costaud mais pas de cervelle, dit-il à Josie qui pouffa.

Masters lança la barre à Remo. Le petit cri étouffé de Josie résonna dans le gymnase vide. Remo fléchit légèrement et, d'une petite torsion du poignet, aida les poids à passer par-dessus sa tête. L'haltère tomba sur le sol à grand bruit.

— Mauvais lancement, grande gueule, dit Remo.

Masters rougit. Il souleva un autre haltère, avec des disques de cent kilos au total. Il le hissa sur sa poitrine et marcha vers Remo.

— Chuck, arrête ! cria Josie. Assez !

— Tiens. Essaie voir celui-là, dit Masters.

Remo cligna de l'œil à Josie.

— Pas de cervelle. Il parle comme une bande dessinée.

Il se retourna alors que les cent kilos quittaient les mains de Masters et volaient vers lui. Avec un léger sourire, il leva la main droite et cueillit l'haltère au vol, puis il le tint devant lui, à bout de bras, d'une seule main. Les yeux de Masters lui sortaient de la tête.

— Qu'est-ce que...

— Mon tour, grande gueule. Je lance, tu attrapes.

— Non, écoute un peu...

Mais il était trop tard. Masters eut l'impression que Remo ouvrait simplement la main mais l'haltère revenait vers lui. Drôlement vite. Il leva les bras devant lui pour se protéger et le reçut maladroitement, à deux mains, mais la force du lancer de Remo le rejeta en arrière et quand il s'affala sur le dos, l'haltère lui échappa et roula de sa poitrine

en travers de son cou en appuyant sur sa pomme d'Adam.

— Enlevez-moi ça, gargouilla-t-il.

Mais Remo monta sur la barre, un pied de chaque côté de la figure de Masters. La légère pression de son poids fit fléchir le centre de la barre qui écrasa encore plus la gorge de Masters. Le blond hurla.

— Un bon conseil, dit froidement Remo. Ne vous approchez plus jamais de nous.

Il tremblait presque, de colère, et il sauta vivement de la barre pour retourner auprès de Josie.

— Couvre-feu. Nous devons partir.

— Et lui ?

Elle regardait Remo d'un air peureux, comme si elle le voyait pour la première fois.

— Laissez. Il s'en débarrassera quand il ne sera plus vaincu par la panique. Ne vous en faites pas pour lui.

Il la conduisit à la porte. Avant de sortir, elle se retourna vers Masters mais Remo la tira dehors. Ils marchèrent en silence jusqu'à l'hôtel de Josie à Copley Square. Remo savait ce qui n'allait pas. Il avait changé, durant ces quelques instants avec Chuck Masters, et Josie avait surpris un Remo différent ; elle était troublée, peut-être un peu effrayée. Il ne tenta pas de lui parler. Il ne savait pas comment lui expliquer que seule sa présence avait permis à Masters de rester en vie pour enquiquiner quelqu'un d'autre un autre jour. Alors, il laissa simplement l'Indienne à la porte en lui disant de continuer de s'entraîner à la poutre, et qu'ils se reverraient à Moscou.

Chiun l'attendait quand il remonta dans sa chambre. Il marchait de long en large.

— Où étais-tu ? demanda-t-il.

— J'ai cassé l'entraînement, avoua Remo.

— Tiens donc. C'est ainsi que ça commence. Cinq minutes de retard aujourd'hui, dix minutes demain. Bientôt tu resteras dehors toute la nuit, jusqu'à point d'heure, et tu reviendras avec l'air de quelque chose où le chat fait son po-po et adieu ma médaille d'or.

— *Votre* médaille d'or ?

— Oui, répondit Chiun sans relever le sarcasme. Ma médaille d'or. Mes royalties. Ma gloire. La sécurité de mes vieux jours.

— Ne vous en prenez pas à moi, protesta Remo. Ce crétin de la course, ce blond, il est venu m'asticoter.

— Et qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai juste joué un peu avec lui.

— Tu as bien fait. Je ne sais pas si j'aurais été si indulgent avec lui. Il y avait un temps où tu ne l'étais pas non plus.

Remo comprit que rien n'échappait à Chiun.

— Y a-t-il quelque chose que tu veuilles me dire ?

— Non, petit père. Je veux simplement dormir.

— Comme tu veux. L'empereur Smith est content. Des dispositions sont prises pour Moscou. Va dormir. Les athlètes, même ceux qui ont la chance d'avoir des entraîneurs de génie, ont besoin de se reposer.

— Bonne nuit, dit Remo.

Il alla se coucher en pensant qu'à Moscou il parlerait à Chiun de Josie Petite-Plume, qui avait soudain rendu sa mission très importante et très personnelle.

CHAPITRE VII

Du feu crépitait dans de grands trous creusés dans le sable de la plage. De petites flammes voltigeaient dans la nuit quand la graisse des cochons tournant sur les broches tombait en grésillant dans les fosses, s'embrasait et jaillissait.

Des tambours et des flûtes de bambous remplissaient la nuit de mélodies sensuelles et une dizaine de filles en paréo serré dansaient sur le sable blanc en décrivant de grands cercles autour des trois hommes assis sur des nattes.

Le plus grand des trois était Sammy Wanenko qui, avec les deux autres athlètes, devait représenter son île du Pacifique Sud, Baruba, aux Jeux Olympiques de Moscou.

Il était près de minuit et bientôt le roi de Baruba sélectionnerait les trois gagnantes du concours de danse. Ces trois filles passeraient la nuit avec les trois futurs champions olympiques.

La coutume de l'île voulait que toutes les femmes nubiles, mariées ou non, prennent part au concours de danse et les centaines avaient été réduites à ces douze finalistes. La coutume venait tout juste d'être inventée parce que c'était les premiers Jeux Olympiques de Baruba, qui venait à peine d'être accepté aux Nations-Unies.

Baruba avait été nommé membre après une semaine de débats. Les pays non-alignés exigeaient que Baruba change de nom et devienne la République démocratique populaire de Baruba ; ce que le roi avait fini par accepter quand on lui eut bien expliqué que ce nom n'avait rien à voir avec la démocratie et que c'était simplement le moyen qu'avaient les dictatures communistes de se reconnaître entre elles.

La seconde exigence était que le roi de Baruba fasse une déclaration solennelle, qui serait écrite pour lui, attaquant les États-Unis à cause de leur politique colonialiste, impérialiste et guerrière à rencontre du peuple barubain. Cela ne gênait pas du tout le roi, car il n'avait jamais vu un Américain de sa vie, n'avait qu'une très vague idée de ce qu'était l'Amérique et parce qu'on l'avait averti que s'il ne faisait pas cette déclaration les États-Unis pourraient se glisser dans son pays par une nuit sans lune et voler tous ses ananas.

La troisième exigence, pour faire partie de l'ONU, c'était que le délégué aux Nations-Unies ne se présente pas aux séances de cet organisme international avec un os dans le nez. Le ministre des Affaires étrangères tiqua là-dessus, parce qu'il se sentait tout nu sans os dans le nez, mais il s'amadoua quand le roi lui promit qu'il pourrait

porter le plus gros collier de coquillages que l'on n'avait jamais porté à Baruba, encore plus gros que celui du roi.

Il y avait une quatrième exigence mais un veto y fut opposé en assemblée générale car elle était jugée raciste, impérialiste, sioniste et d'extrême droite. C'était l'aigre suggestion du délégué britannique que les Barubains cessent de se manger entre eux.

Ainsi, par un mardi de beau temps, la République démocratique populaire de Baruba fut admise aux Nations Unies. Le mercredi, son représentant prononça un discours, écrit pour lui par les Russes, attaquant les États-Unis racistes. Le jeudi, Baruba présenta une requête – écrite par les Russes – à Washington, réclamant des réparations pour les dommages causés aux Barubains à la suite de la guerre impérialiste du Viêt Nam. Et le vendredi soir, on organisait un concours de danse pour voir quelles seraient les trois filles qui coucheraient avec les trois athlètes olympiques.

Lesdits athlètes aimaient voir les danseuses et Sammy Wanenko éprouvait un plaisir particulier en contemplant une jeune personne nommée Lonie qui était la femme d'un vieux, incapable de briguer l'honneur d'aller aux Jeux à cause de son âge. Le roi de Baruba avait décidé que le pays n'enverrait que ses tout meilleurs athlètes et il avait fixé la limite d'âge à vingt et un ans qui était, disait-il, la fine fleur de l'âge. Le roi avait vingt et un ans.

Depuis six mois, Lonie faisait les yeux doux à Sammy, chaque fois qu'ils se rencontraient dans la petite île. Elle avait dix-sept ans, elle était mûre, mais Sammy la respectait parce qu'elle était mariée. Mais à présent, il savait que si elle gagnait le concours, elle serait à lui.

Une heure plus tard, le roi l'amena à Sammy pour la nuit. Les yeux timidement baissés, elle allait s'éloigner avec l'athlète quand une voix forte s'éleva dans les rangs de la foule souriante.

— Non !

Des centaines de têtes se tournèrent, les sourires se figèrent. Un homme costaud, aux épaules musclées tombantes, aux grands bras épais et aux courtes jambes puissantes surgit de l'obscurité au bord de la foule, là où la lueur des feux n'arrivait pas.

— C'est Polo, souffla quelqu'un.

— Le mari de Lonie, dit un autre. Il va y avoir du vilain.

Polo se fraya brutalement un passage parmi les spectateurs et s'approcha du trône du roi. Polo avait vingt-sept ans.

— Je ne le permettrai pas ! cria-t-il. Si cet enfant de Wanenko veut coucher avec ma Lonie, il devra me vaincre ! Je vous montrerai qu'il n'est pas le plus grand athlète de Baruba. Cet honneur m'appartient !

Il se tourna et regarda fixement Sammy, à côté du roi en cape de plumes. Lonie s'écarta peureusement des deux hommes et Polo ricana à Sammy :

— Que ce jeune chien m'affronte ! On verra alors qui est le plus grand !

Sammy regarda Polo puis le roi. Il s'aperçut que le roi le dévisageait ironiquement. De l'autre côté, Lonie l'observait. Il vit ses beaux yeux vifs, ses jeunes seins lourds, sa bouche charnue et il la désira presque autant qu'il désirait aller aux Jeux Olympiques.

— D'accord, répliqua-t-il à Polo.

Le roi se tourna vers Polo.

— À quel sport...

Mais avant qu'il achève sa phrase, Polo balança un poing énorme qui cueillit Sammy en haut de la joue. Avec un gros rire, Polo rugit :

— Mon sport, c'est la bagarre !

Le coup avait déséquilibré Sammy et il était tombé. Polo se rua sur lui en tapant au hasard, pour tenter d'achever le jeune homme très vite. Mais Sammy se baissa et les coups passèrent par-dessus sa tête. Il s'accroupit puis se redressa brusquement en expédiant un direct dans le ventre de Polo. Le coup lui fit perdre le souffle malgré la ceinture de muscles.

Les deux hommes retrouvèrent leur équilibre et se firent face de nouveau, en dansant, en feignant, en essayant de deviner les mouvements de l'adversaire. Sammy attendit que son aîné passe à l'action.

Comme il l'avait deviné, Polo avait du muscle mais pas de rapidité. Quand il frappa du droit, Sammy écarta la tête et frappa Polo d'un gauche en plein nez. Et un gauche. Et un gauche encore. Le nez de Polo devint rouge et se mit à saigner.

Le sang coulant sur son menton l'enragea et il fonça sur Sammy tête baissée ; il le prit à bras-le-corps dans une étreinte d'ours, en lui clouant les bras aux côtés. Sammy se sentit partir à la renverse, il eut l'impression que sa colonne vertébrale allait se briser. Polo serra de plus belle et Sammy, retrouvant ses esprits, cessa brusquement de lutter contre la force de ces bras et leva un genou. Polo poussa un hurlement de douleur et Sammy se dégagea. Le jeune champion frappa alors avec force, martela la figure de Polo du poing gauche en lui rejetant la tête en arrière et, au quatrième coup, Polo s'écroula et ne bougea plus.

La foule acclama le jeune champion. Lonie aussi, qui avait hâte d'être dans ses bras. Le roi fit signe à Sammy et Lonie de partir. La fête était finie.

On laissa Polo couché sur le sable pendant que les trois athlètes rentraient dans leurs cases avec leurs trois danseuses. Quand Sammy se coucha avec Lonie, elle lui demanda en riant :

— Pourquoi est-ce que tu ne t'es pas servi de ta main droite ? Tu as vaincu Polo d'une seule main.

Sammy rit aussi.

— Je ne voulais pas m'abîmer la droite. J'en aurai besoin pour remporter ma médaille d'or. À la boxe.

Lonie fit semblant de boudier.

— Pour une simple médaille d'or tu te serviras de tes deux mains. Mais la pauvre Lonie, elle n'a droit qu'à une seule...

— Non ! Deux mains et deux bras et deux jambes, et ça, et ça, et ça...

*

* *

Le capitaine Jack Mullin guettait le ciel et attendait un avion. « Il devrait arriver bientôt », pensait-il. Il se retourna vers les quatre hommes qui l'accompagnaient. Ils commençaient à s'énerver, impatients de passer à l'action, et Mullin en fut content. Il les avait durement entraînés, longtemps, et ils étaient ses quatre meilleurs. Tout devrait marcher à la perfection.

Les quatre Noirs à la peau claire examinaient aussi le ciel, en jetant de temps en temps un coup d'œil au mercenaire britannique pour voir si, lui aussi, était nerveux.

Mullin sourit à part lui en se disant que la vie était bien bizarre, qui l'amenait là. Toujours, il avait eu trois amours et une haine. Il haïssait les Noirs et cette pensée le faisait presque rire parce qu'il était là, payé par Jimbobwu Mkombu, dont la noirceur de la peau n'était égalée que par la noirceur de son âme. Mais l'argent de Mkombu sentait très bon et c'était un des trois amours de Mullin. L'argent, le whisky et les femmes. En ce moment, il avait de l'argent dans sa poche et un excellent whisky irlandais dans sa cantine, alors il songea à la dernière femme qu'il avait eue. Les Africaines du village de Mkombu étaient pleines d'enthousiasme mais sans technique, elles acceptaient tout ce que voulait Mullin mais elles ne valaient pas une jeune Irlandaise. Ni même une Anglaise, d'ailleurs.

La femme qu'il se rappelait était rousse, avec des yeux verts et les plus gros...

Le voilà !

Il entendit le bruit avant de voir l'avion, se leva et cria :

— Préparez-vous, les gars !

Les quatre Noirs se relevèrent et retinrent leur respiration pour entendre l'avion. Ils l'aperçurent bientôt, un minuscule point au loin qui s'approchait, tout doré et brillant dans le soleil matinal.

Le premier pas, en vue du massacre de l'équipe olympique américaine, allait être fait.

Sammy Wanenko était assis à bord de l'avion de location et il souriait. Jamais encore il n'avait passé une nuit pareille et maintenant il était prêt pour les Jeux Olympiques. Il était prêt à affronter n'importe quel boxeur russe, américain et cubain. Il était prêt à tout et à n'importe quoi.

L'avion avait été loué parce que Baruba n'avait pas d'armée aérienne, ni même un seul appareil, préférant, jusqu'à cette semaine, considérer les avions comme des manifestations du grand dieu de l'île, Lotto. Cela avait changé quand un avion avait atterri dans l'île pour emmener l'ambassadeur de Baruba aux Nations-Unies à New York. L'ambassadeur, encore vexé d'avoir dû ôter l'os de son nez, n'avait pas du tout envie d'y monter. Il suppliait le roi de le laisser aller à New York à la nage. Finalement, le roi dut le mettre à bord de force, l'avion s'envola et l'ère aérienne atteignit enfin la République démocratique populaire du Baruba.

Pour leurs athlètes, les Barubains avaient loué l'avion et les services d'un pilote australien, Johnny Winters. Winters avait trente-cinq ans, il était célibataire et depuis dix ans il gagnait péniblement sa vie en transportant des marchandises ou des gens, légalement ou illégalement, à quiconque payait le prix.

Sa mission était de transporter l'équipe barubaine à Melbourne, en Australie, où ils prendraient l'avion de ligne qui les amènerait à Moscou. Ce matin-là, son décollage avait été retardé parce qu'il attendait son jeune copilote, Sands. Sands avait vingt-deux ans, une femme et un deuxième enfant en route. Il avait essayé de gagner avec les chevaux de quoi payer les frais de maternité, et en conséquence il était débiteur à la fois des bookmakers et des usuriers.

Il y avait un an environ que Sands était avec Winters et il n'avait rien appris du tout. Il avait réussi à se dégager de ses dettes une fois, grâce à un gros outsider, mais il n'écoutait pas Winters qui lui répétait que la foudre tombe rarement, encore plus rarement deux fois et qu'il devrait arrêter de jouer.

Sands dédaignait le conseil. Quand il arriva enfin, Winters grogna :

— Je croyais que j'allais devoir partir sans toi. Qu'est-ce qu'il y a ? Fallait que tu ailles miser sur un canasson imbattable ?

— Quelque chose comme ça, répondit Sands. Allez, emmenons ce taxi là-haut.

Le jeune homme avait une expression qui inquiétait Winters. Quelque chose n'allait pas, mais il ne voyait pas quoi.

Sands espérait que Winters n'avait rien remarqué de bizarre. Il espérait aussi que Winters ne remarquerait pas la bosse que faisait le

45 sous son blouson.

« Bientôt, se dit-il. Bientôt tous mes problèmes d'argent seront résolus et j'arrangerai ça avec lui. Il comprendra que c'était le seul moyen. »

Le DC 3 se posa sur la plage de Baruba et Sammy Wanenko monta à bord, avec les deux autres athlètes, deux frères appelés Tonny et Tomas, et leur entraîneur, Willem. Ils agitèrent la main au hublot jusqu'à ce qu'ils soient en l'air.

« Enfin, pensa Sammy, me voilà en route pour gagner ma médaille d'or. »

Ils volaient depuis une demi-heure quand Bart Sands jugea que c'était le moment.

« Pense à ta femme enceinte, se dit-il. Pense à ce qu'ils ont dit qu'ils feraient à Janie si tu ne paies pas. Et aux gosses. C'est de l'argent facile.

De l'argent rapide. C'est tout et personne n'en souffrira. »

Il ôta le 45 de sous son blouson et le pointa sur son ami Johnny Winters.

Winters n'en crut pas ses yeux et puis il devina pourquoi son copain avait eu cette drôle d'expression en montant à bord.

— Mais...

— Non, Johnny, je t'en prie, ne dis rien, interrompit Sands. Je te promets. Personne n'aura de mal. C'est le seul moyen. Et je te promets, on partagera moitié-moitié.

Sands parlait trop vite. Winters ne l'avait jamais vu aussi nerveux. Sa main tremblait. Winters espérait qu'il pourrait empêcher ce gosse de tuer accidentellement quelqu'un.

Willem, l'entraîneur barubain, choisit ce moment pour entrer dans le poste de pilotage. Il vit le pistolet et demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas, s'il vous plaît ?

Sands se leva, repoussa Willem dans la cabine et brandit le 45 devant les quatre Barubains.

— Qu'aucun de vous ne bouge si vous tenez à la vie ! ordonna-t-il.

Sammy Wanenko regarda au fond du canon du pistolet. Il trouva que l'homme avait l'air très nerveux. Avant qu'il achève sa pensée, Willem bondissait de son siège sur Sands.

Sammy vit l'arme dans la main du Blanc tressauter, il vit Willem tomber, les mains crispées sur son estomac.

Sands resta un moment muet de stupeur. Il était aussi surpris que les autres que l'arme qu'il tenait ait pu tirer une balle. Était-ce donc si facile de tuer un homme ?

Finalement, il retrouva sa voix et déclara aux trois Barubains :

— La même chose pour vous si vous bougez.

Puis il retourna dans le poste de pilotage et dit à Winters :

— Maintenant, fais ce que je te dis si tu tiens à la vie.

Winters se rendit compte que le jeune homme était soudain plus confiant. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit avec terreur que la main de Barts Sands ne tremblait plus.

Sands récita de tête une suite de coordonnées qui les détourneraient légèrement de leur vol actuel et Winters fut perplexe. Il connaissait par cœur la carte de cette région du Pacifique.

— Mais... il n'y a rien, là. Qu'est-ce que nous faisons ?

— Obéis-moi, Johnny, simplement, dit Sands.

Il sentait la sueur ruisseler sous ses bras mais il s'étonnait autant que Winters de constater que l'arme ne tremblait plus dans sa main.

Winters changea de cap. Il ne connaissait pas d'île correspondant à la position indiquée par Sands.

Jack Mullin en connaissait une.

Il avait choisi cette île exprès parce qu'elle ne figurait sur aucune carte de vols commerciaux.

Et plutôt que de se fier à la chance pour trouver un complice comme Bart Sands il avait, par un intermédiaire, avancé de l'argent et encore de l'argent au pilote pour qu'il le perde et puis il lui avait fait une proposition : il paierait toutes ses dettes et lui donnerait un pécule par-dessus le marché.

Winters aperçut l'îlot en même temps que Bart Sands.

— Pose-toi là, dit Sands. Sur ce bout de plage.

La plage avait été nivelée et ressemblait presque à une piste. Winters devina que quelqu'un était passé par là et qu'on les attendait. Mais qui ?

Il perdit de l'altitude et, même si les roues s'enfonçaient un peu plus qu'il ne l'aurait cru dans le sable mouillé, ce fut un bel atterrissage.

— Va-t'en à l'arrière avec eux ! ordonna Sands en gesticulant avec le pistolet.

Quand Winters fut assis avec les Barubains, Sands les avertit de ne pas bouger. Puis il ouvrit la porte, entre la cabine et le poste de pilotage, et sauta dehors.

Il n'y eut qu'un seul coup de feu.

Sammy Wanenko se leva d'un bond et Winters, en baissant les yeux sur le cadavre de Willem toujours étendu dans la travée, lui dit :

— Du calme petit. Nous ne savons pas ce qu'il y a là dehors.

— Ça ne fait rien, répondit Sammy. Je n'ai pas peur.

— Nous devrions tous avoir peur, peut-être.

Wanenko le toisa avec mépris mais il se rassit. Winters savait que Bart Sands était mort. Il ne pouvait en douter. Le paiement n'avait pas

été ce qu'il attendait, ni même ce qu'il méritait probablement.

Et maintenant ?

Le coup avait été parfait. La balle était entrée dans la nuque et elle était ressortie en emportant la moitié de la figure de Sands.

« Pour solde de tous comptes », pensa le capitaine Jack Mullin en rengainant son 45.

Il s'approcha du corps qui gisait à plat ventre sur le sable, lui adressa un coup de chapeau en guise de remerciement et se dirigea ensuite vers l'avion. Ses quatre hommes le suivirent, déployés en éventail.

Avec la crosse de son pistolet, Mullin frappa contre le fuselage.

— Vous pouvez descendre, maintenant, cria-t-il.

Ne recevant pas de réponse, il prit un risque et passa sa tête à la porte. Il vit trois Barubains vivants, un mort et un homme blanc.

— Tout le monde dehors ! ordonna-t-il.

— Qui êtes-vous ? demanda Winters.

— Chaque chose en son temps, Winters. Savez-vous si un de ces messieurs parle anglais ?

Sammy redressa la tête très haut.

— Je parle beaucoup l'anglais. Le meilleur dans mon pays excepté Willem.

— Qui diable est Willem ?

Sammy désigna le mort.

— C'est lui.

— C'était lui, tu veux dire, répliqua Mullin en riant et il brandit son pistolet sur les quatre survivants. Allez, ça suffit, dehors.

Il recula et laissa les quatre hommes sauter à terre, un par un. Quand Winters vit le cadavre de Sands, il ferma les yeux et secoua la tête.

« Pauvre Bart. Et sa femme et ses enfants. Et pauvre moi », se dit-il. Il releva la tête et regarda Mullin :

— Écoutez, mon vieux, qu'est-ce que c'est que cette histoire, si je puis me permettre ?

— Je vous en prie. Nous préparons un coup.

— Un coup ? Un coup d'État ? Contre Baruba ?

Mullin se mit à rire. Il tenait le 45 mollement, mais ses quatre Noirs avaient leurs armes braquées sur Winters et sur les Barubains.

— Ce serait quelque chose, ça ! S'emparer du pouvoir à Baruba ! Qu'est-ce qu'on foutrait de ce foutu bled ? On en ferait des latrines ?

— Eh bien alors, pourquoi sommes-nous si importants ?

Mullin cessa de rire et reprit son sérieux. Il examina Winters puis il répondit :

— Maintenant que vous en parlez, vous n'êtes pas si important que

ça.

« Merde », pensa Winters. Il savait ce qui allait venir et il se rua sur Mullin dans l'espoir que les Barubains le suivraient. Mullin rit encore et logea une balle dans le crâne de Winters. Le pilote s'écrouta en travers de son copilote. Les Barubain n'avaient pas bougé.

— Je vous défie, dit soudain Sammy en faisant un pas vers Mullin.

Le capitaine leva une main pour que ses hommes ne tuent pas le Barubain.

— Comment t'appelles-tu, mon bonhomme ?

— Sammy Wanenko.

— C'est toi le grand athlète fameux ?

— Je suis le champion de Baruba.

— Et tu veux me lancer un défi ?

— Oui.

— De quoi s'agit-il ?

— Un combat.

Mullin s'esclaffa.

— D'accord, le plus grand athlète de Baruba, on va se battre, dit-il et il se tourna vers ses hommes. L'exercice me fera du bien. Il y a pas mal de temps que vous vous tenez à carreau et je commence à me rouiller.

Il ôta son chapeau de brousse et fit signe à Sammy d'avancer. Puis il ôta ses lunettes et se baissa pour les poser sur son chapeau. Mais Wanenko resta juste hors de la portée de son pied et Mullin se redressa.

— Vous nous libérerez si je gagne ? demanda Sammy.

Mullin haussa les épaules.

— Bien sûr, voyons. Le butin va au vainqueur.

— Je ne sais pas ce que ça veut dire mais je sais me battre.

Sammy leva les mains devant lui et prit une position de boxeur ; il savait qu'à présent il devait se servir de sa main droite. Il ne pouvait pas la réserver pour les Jeux Olympiques parce qu'elle était tout aussi importante pour lui maintenant. Mullin ouvrit les mains à plat, tournées vers sa figure et prit une position de karaté. Quand Sammy feinta un crochet du gauche et frappa du droit, Mullin recula et lui expédia un coup de pied au ventre. Le coup aurait dû faire tomber Sammy mais sa force juvénile pompa de l'adrénaline dans son corps et, après avoir simplement fléchi, il repartit à l'assaut, enlaça Mullin et laissa son poids écraser le Britannique au sol.

Il ramena son bras droit en arrière pour frapper à la figure alors que Mullin s'arquait et dégainait son 45. Au moment où Sammy tapait, Mullin lui tira une balle sous le menton qui alla exploser dans le cerveau. La dernière pensée de Sammy fut qu'il ne remporterait pas de médaille d'or pour Baruba.

Mullin repoussa le cadavre et secoua la tête, furieux contre lui-même. Ses quatre Africains iraient raconter que le jeune Barubain l'avait défié et qu'il aurait gagné si le capitaine n'avait pas eu le pistolet. Et puis on défierait de plus en plus son autorité. Ça n'irait pas du tout. Alors, sur-le-champ, Mullin décida que les Africains ne devraient plus jamais retourner au camp de Jimbobwu Mkombu. Ils seraient abandonnés à Moscou.

Il regarda les deux derniers Barubains et leur dit :

— D'ailleurs, vous ne vouliez pas participer aux Jeux Olympiques.

Sur quoi il recula, hors de la ligne de feu, et fit signe à ses hommes. Tonny et Tomas furent criblés de balles en pleine tête, sans même savoir ce qui leur arrivait. Il n'y aurait pas de pensées de dernière minute ni de rêve d'or olympique pour eux. Leur esprit était paralysé par la peur depuis longtemps. Alors, ils moururent tout simplement.

— Très bien, les gars, déshabillons-les avant qu'ils ne saignent sur « vos » habits.

Quand ses hommes eurent changé de vêtements avec les Barubains, Mullin leur fit cacher les corps dans les fourrés bordant la plage tropicale.

Puis il les surveilla quand ils chargèrent avec de grandes précautions des sacs de matériel dans le DC 3. Il maniait ces charges explosives, moulées pour prendre la force d'un équipement sportif, comme des enfants nouveau-nés ; ce qui était précisément ce que souhaitait Mullin.

« Ces nouveau-nés seront nos billets doux aux Américains, pensait-il. Des billets doux de Jim Bob Mkombu, distribués par votre serviteur, le capitaine-pilote Jack Mullin. »

« Un facteur ? Un livreur ? C'est ça que je suis devenu ? » se demanda-t-il mais il chassa aussitôt cette pensée. Son heure viendrait, il le savait. Et elle approchait.

*

* *

Le message chiffré parvint entre les mains de Jimbobwu Mkombu alors qu'il venait de partager son dîner entre sa bouche et le devant de sa chemise. Il rit tout seul en le lisant. Mullin lui annonçait : « La bataille de Waterloo a été gagnée sur les terrains de jeux d'Eton. »

Une réussite. Le premier stade de la mission avait été un succès. Ses assassins étaient en route pour Moscou.

Mkombu alla à la fenêtre et contempla la clairière où sommeillaient quelques-uns de ses soldats.

Comme il l'avait prévu, la presse du monde entier avait sauté sur cette histoire de menace contre les athlètes américains et avait

complètement avalé la revendication bidon d'un groupe de Blancs mécontents d'Afrique du Sud et de Rhodésie. Le premier jalon était en place. Le deuxième était l'introduction en fraude de ses assassins à Moscou, déguisés en athlètes barubains. Le troisième et dernier jalon serait le massacre des Américains.

Rien de ce que pourraient faire après ça les Sud-Africains ou les Rhodésiens n'empêcherait la chute de leur régime. Et alors Jimbobwu Mkombu serait roi.

Et Mullin ?

Mkombu se dit que l'utilité du capitaine-pilote Jack Mullin prendrait fin. Il savait que le Britannique croyait l'utiliser, lui, Mkombu, à ses propres fins. Dans sa case vide, Mkombu se parla tout haut :

— Bientôt, il apprendra qui se sert de qui.

CHAPITRE VIII

Le domaine de Folcroft à Rye, dans l'État de New York, avait été construit derrière des murailles épaisses par un millionnaire qui ne souhaitait pas partager avec le grand public sa passion pour les jeunes femmes. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il avait servi au gouvernement américain de camp d'entraînement pour des espions et puis il était devenu une espèce de vague centre administratif médical, jusqu'à ce qu'un vendredi tout le personnel reçoive l'ordre de vider les lieux avant dimanche dix-huit heures. Toutes leurs affaires leur seraient expédiées chez eux, ainsi que leurs nouvelles affectations.

Le dimanche à 18 h 01, le Dr Harold W Smith, ayant été chargé par le Président des États-Unis d'une mission dont il ne voulait pas, mit le pied sur la vieille jetée derrière le bâtiment principal de Folcroft. CURE était né.

Au fil des années, le domaine fut transformé par Smith en Sanatorium de Folcroft, une maison de santé pour riches malades imaginaires et fatigués du cerveau, et il était absolument ravi de pouvoir présenter en fin d'année un bilan bénéficiaire. Ce qui n'était pas du tout nécessaire puisque le sanatorium ne servait que de façade à l'extraordinaire réseau d'ordinateurs utilisés par CURE dans sa guerre contre le crime.

Le bureau de Smith était situé au premier étage du bâtiment principal et donnait sur les eaux du détroit de Long Island, sinistre, gris et froid douze mois sur douze.

Smith était dans son bureau et il expliquait patiemment ce que CURE avait fait à propos de la menace contre les athlètes américains. Remo était assis sur une chaise en face de lui mais Chiun allait et venait de long en large en ne s'arrêtant que pour pianoter impatiemment sur le bureau de Smith.

— J'ai tout vérifié, dit Smith, et nous ne pouvons établir aucun lien entre la menace terroriste et l'Afrique du Sud ou la Rhodésie.

— Ni avec personne d'autre, je suppose ? demanda Remo et Smith acquiesça. Et c'est pour ça que les contribuables dépensent combien de millions de dollars par an ?

— Pas à cause de moi, dit vivement Chiun en s'arrêtant de pianoter. Tout le monde sait combien le Maître de Sinanju est mal récompensé de ses efforts en faveur de ce riche pays. C'est une des hontes de ma vie. Est-ce que nous pouvons aller en Russie, maintenant ?

— Un instant, Maître, murmura Smith en se demandant pourquoi Chiun était si pressé de partir.

Son enthousiasme pour cette mission moscovite commençait à éveiller les soupçons du directeur de CURE.

— L'oiseau matinal attrape le ver, pontifia Chiun puis il rectifia en désignant Remo de la tête. Ou plutôt, dans ce cas, le ver matinal attrapera la médaille d'or. Nous reviendrons glorieux et triomphants.

Smith s'éclaircit la gorge.

— Oui. Enfin... Ce que je disais, Remo, c'est que nous ne savons pas qui est dans le coup.

— Comme d'habitude. Venez, Chiun, on s'en va.

Il se leva et Smith conseilla précipitamment :

— Je crois que le plus sage serait de garder un profil bas, à Moscou.

— Ce sera difficile, avec ce grand nez blanc, dit Chiun.

— Il me dit de ne rien gagner, petit père, expliqua Remo.

Chiun regarda Smith avec une expression révélant qu'à son avis Smith devrait être instantanément interné chez les fous.

— Quoi ! s'exclama-t-il. Perdre ?

Smith fit un geste vague.

— À quoi cela ressemblerait si Remo gagnait en mondiovision ?

— Ce serait glorieux ! À moins qu'il fasse un travail salopé mais je vais l'entraîner pour m'assurer que cela ne se produira pas.

— Glorieux peut-être, mais terriblement dangereux, déclara Smith. Notre secret serait menacé. La vie de Remo serait en danger. Vous le comprenez, n'est-ce pas ?

— Naturellement, je suis capable de comprendre ça ! Je ne suis pas un enfant.

— Bien, dit Smith et il s'adressa à Remo. Dites-vous bien que nous n'avons écarté personne. Pas plus les Sud-Africains et les Rhodésiens que n'importe qui. Nous poursuivons notre enquête. Et... Chiun ?

— Oui ?

— Merci de comprendre.

— On ne remercie pas quelqu'un d'être intelligent, Empereur. C'est parce que je suis si intelligent que je comprends ces choses et puis compatir à votre malheur.

Quand les deux hommes eurent quitté le bureau, Smith recommença à s'inquiéter. Chiun avait cédé trop facilement et Smith se promit de suivre les Jeux Olympiques à la télévision, un appareil qu'en général il dédaignait.

Dans le couloir, Chiun dit à Remo :

— Cet homme devient plus fou de jour en jour. Imagine ça ! Perdre !

*

* *

Dans la voiture roulant vers l'aéroport Kennedy, Remo demanda :

— Qu'est-ce qui vous fait ricaner finement, Chiun ?

— Le Maître de Sinanju ne ricane pas finement. Il sourit béatement de son propre génie.

— Et qu'est-ce que votre génie vous a encore soufflé ?

— J'ai un plan qui fera de moi une star sans que ce fou de Smith puisse nous le reprocher.

— Je ferme les yeux sur la star et je vous demande simplement ce que vous voulez que je fasse.

Chiun frotta avec délectation ses mains parcheminées aux ongles démesurés.

— Nous estropierons physiquement tous les autres athlètes américains. Pas gravement. Je sais que tu répugnes à ce genre de choses. Juste assez pour qu'ils ne puissent pas concourir. Alors tu te présenteras à toutes les épreuves et tu gagneras toutes les médailles d'or et tu diras au monde que tu me dois tout, à moi ton entraîneur, et alors je recommanderai des marques à la télévision et je ferai fortune.

— Brillant, dit Remo.

— Naturellement.

— À part un petit détail.

— Lequel, je te prie ?

— Je ne le ferai pas.

— Pardon ? s'écria Chiun de sa voix la plus outragée.

— Smitty ne croira jamais que tous nos athlètes tombent malades ou ont un accident. Pas tous en même temps.

Chiun fronça les sourcils.

— Hum... La moitié, alors.

— Aucun, décréta Remo. Ce serait trop suspect. Smith pigerait tout de suite et si jamais il soupçonnait un instant que vous avez une responsabilité quelconque avec quoi que ce soit qui fiche en l'air notre équipe olympique, vous pourriez dire adieu à ce ravissant sous-marin d'or qui arrive à Sinanju chaque année en novembre.

— Il y a de rares occasions, objet blanc, où tu dis des choses presque raisonnables. Nous trouverons autre chose.

Chiun se carra dans son coin et se tut. Son idée suivante ne fut pas longue à venir et elle était encore meilleure, mais il préféra ne pas en faire part à Remo, qui avait cette mentalité de perdant et de chien battu typiquement américaine.

Sa nouvelle idée, était d'estropier non seulement les Américains mais tous les athlètes du monde. Remo serait vainqueur par défaut.

Ce projet séduisait encore plus Chiun.

CHAPITRE IX

C'était la nouvelle Russie. Les purges sanglantes aux millions de morts d'un Staline et les caprices cruels d'un Khrouchtchev se perdaient dans les brouillards de l'histoire. Les effusions de sang de la population avaient cessé, dans l'ensemble. Mais les successeurs de Staline et de Khrouchtchev demeuraient des xénophobes paranoïaques et une convocation au Kremlin suscitait encore la moiteur des mains de la majorité des Russes.

Car une chose ne changeait jamais, nouvelle ou ancienne Russie. Certaines des personnes convoquées au Kremlin n'en revenaient jamais.

Mais quand la convocation arriva pour Dimitri Sorkofsky, un colonel du KGB, la police secrète russe, il se demanda simplement pourquoi ils avaient mis si longtemps à l'appeler.

Sorkofsky était un homme fier, fier de ses états de service comme il était fier de ses deux petites filles, Nina, onze ans, et Marta, sept ans. Il avait été également fier de leur mère, sa belle Natacha, morte cinq ans plus tôt à trente-deux ans.

En marchant dans les rues de Moscou pour aller à son rendez-vous, Sorkofsky savait qu'on devait lui confier la plus grande mission de sa carrière et son seul regret était que Natacha ne soit pas là pour en profiter avec lui.

Natacha avait eu quinze ans de moins que lui et elle débordait tellement de vie qu'elle l'avait gardé jeune. Il n'avait jamais compris comment elle avait pu tomber amoureuse d'un vilain vieil ours comme lui mais il en était bien heureux. Heureux et fier. Il se rappelait son orgueil, comment il bombait le torse quand il allait quelque part avec Natacha à son bras, chaque fois qu'il voyait les hommes la suivre des yeux. Et puis on lui annonça qu'elle était atteinte d'un cancer des os incurable.

Pourtant, durant ces derniers six mois, elle avait été la plus forte des deux et, après sa mort, il se sentit coupable parce qu'elle avait fait de ces six mois les plus heureux de sa vie alors qu'ils auraient dû être les plus tristes. Mais elle ne voulait pas entendre parler de tristesse. Elle n'avait aucune raison d'être triste, répétait-elle à Dimitri. Elle avait élevé deux filles adorables et elle avait un mari adorable.

Il s'arrêta sur le trottoir et passa une main sur les bosses qui semblaient s'être accumulées pour former sa figure. Comment avait-elle pu penser cela de lui ? Il toucha ses yeux, les trouva humides et

les essuya vivement.

On appelait Dimitri Sorkofsky « le Rhinocéros ». Il mesurait un mètre quatre-vingt-huit et pesait cent vingt-cinq kilos. Son front d'homme des cavernes démentait sa grande intelligence. Il avait des mains comme d'énormes pattes et cependant Natacha les avait souvent appelées les mains les plus douces du monde. Son amour pour lui avait découvert de la beauté là où personne d'autre n'en voyait.

Il avait été très fier d'elle, tout comme il était fier de ses propres talents, et quand il se présenta au Kremlin à ses supérieurs et apprit qu'il serait chargé de la sécurité des Jeux Olympiques, il n'en fut curieusement pas exalté ; d'abord parce qu'il estimait qu'il était simplement le plus qualifié et, ensuite, parce que Natacha n'était pas là pour s'en réjouir avec lui.

Son supérieur, un homme aux énormes sourcils noirs, lui dit qu'une décision avait été prise au plus haut niveau, concernant la requête des Américains d'envoyer leur propre service de sécurité pour protéger leurs athlètes menacés.

— Et cette décision est... ? demanda Sorkofsky.

— Cette décision est non. Les impérialistes américains profiteraient de l'occasion pour inonder notre pays d'agents de la CIA.

Sorkofsky hocha poliment la tête en se demandant si vraiment son supérieur croyait à ces imbécillités, et en sachant que ça n'avait aucune importance. Les Américains enverraient quand même des agents. Il le savait parce que c'était ce qu'il aurait fait dans les mêmes circonstances.

On lui souhaita bonne chance pour sa mission. Il venait de se constituer une équipe quand il fut de nouveau informé, par son supérieur, que les Américains avaient protesté auprès du Numéro Un soviétique et qu'on avait abouti à un compromis. Un homme allait être ajouté à son service de sécurité, un capitaine de police d'Allemagne de l'Ouest appelé Wilhelm Bechenbauer.

— Ça ne me gêne pas, dit Sorkofsky. Je peux travailler avec lui.

— Vous connaissez cet homme ? demanda son supérieur, soudain soupçonneux.

— Non. Mais je peux travailler avec n'importe qui.

*

* *

Le capitaine Wilhelm Bechenbauer n'aimait pas être envoyé en Russie. Il n'aimait pas avoir à quitter sa famille pendant si longtemps.

Son fils allait au lycée. Son épouse, une brave femme fort capable d'élever Helga, leur fille de douze ans, n'était pas de taille à faire marcher droit un garçon de quinze ans comme Hans. Ce gamin avait

besoin de l'autorité d'un père.

Bechenbauer était un homme élégant et mince ; un mètre soixante-seize et son poids restait invariablement fixé à soixante-dix kilos. Il arborait une moustache admirablement taillée et avait un surnom, lui aussi. On l'appelait « le Furet ».

Le Furet était impatient de faire la connaissance du Rhinocéros et, plus il y songeait, plus il envisageait avec plaisir autre chose, dans sa mission à Moscou : les femmes russes. À quarante-six ans, Bechenbauer n'avait jamais eu de femme russe et il était curieux. Il était aussi coureur qu'à vingt-six ans et, si cela ne lui était pas désagréable, sa femme semblait s'en irriter. Il s'en arrangeait néanmoins.

Il y avait vingt minutes que le capitaine Bechenbauer était dans l'antichambre du colonel Sorkofsky et il savait que ce n'était pas par hasard qu'on le faisait attendre si longtemps. Dès le début, Sorkofsky établissait la nature de leurs relations. Bechenbauer jugeait cela inutile. Il était tout prêt à laisser le Russe prendre le commandement. Il alluma un de ses cigares favoris et se carra dans son fauteuil, heureux de constater que la secrétaire du colonel était jolie. Peut-être serait-ce elle qui le ferait entrer dans le monde des femmes russes.

Sorkofsky pensa qu'une demi-heure suffisait, pour faire attendre l'Allemand de l'Ouest. Il allait sonner sa secrétaire mais se ravisa, jugeant préférable de sortir pour accueillir en personne Bechenbauer. L'Allemand, s'il était aussi intelligent que son dossier l'indiquait, comprendrait très bien.

En ouvrant sa porte, il vit un homme plutôt petit assis sur le coin du bureau de sa secrétaire. Ils riaient tous les deux. Il remarqua l'alliance au doigt de Bechenbauer et l'homme lui inspira un mépris immédiat. Un seul jour loin de chez lui et il cherchait déjà à flirter. Jamais le colonel n'avait trompé sa femme, ni de son vivant ni après sa mort, et il détestait tout homme qui se rendait coupable d'un tel acte.

— Capitaine Bechenbauer, je présume ? dit-il d'une voix forte.

La secrétaire sursauta et prit un air penaud. Bechenbauer regarda Sorkofsky, puis la fille et de nouveau le colonel du KGB. En fronçant les sourcils, il glissa du bureau et s'avança la main tendue.

— Enchanté de vous connaître, Colonel. J'ai entendu dire beaucoup de bien de vous.

Sorkofsky ne prit pas la main tendue.

— Entrez, Capitaine, dit-il en retournant à son bureau.

Il entendit, derrière lui, Bechenbauer chuchoter quelque chose à la secrétaire et cela acheva de l'agacer. Quand l'Allemand fut dans son bureau, il lui ordonna sèchement :

— Asseyez-vous !

Bechenbauer obéit, l'air amusé.

— Nous avons déjà un problème, Colonel, alors que nous venons à peine de faire connaissance ? demanda-t-il dans un russe parfait.

— C'est votre problème, si vous vous jetez sur d'autres femmes dès que vous avez quitté la vôtre !

— Je vous demande pardon si j'ai chassé sur vos terres.

Sur le moment, Sorkofsky ne comprit pas la métaphore et puis il rougit et se leva d'un bond.

— Miss Kamirov est ma secrétaire et rien de plus ! Votre sous-entendu m'offusque, Capitaine.

— Alors je vous demande encore une fois pardon. Cependant, je ne demande pas pardon de ma conduite, qui ne regarde que moi. Nous sommes ici pour remplir une mission. Je ne chercherai pas à changer vos habitudes et je vous serais reconnaissant de ne pas tenter de changer les miennes. Je vous dirai simplement que j'aime ma femme à ma façon. Et je souhaite qu'on n'en parle plus.

Sorkofsky cligna plusieurs fois des yeux, en regardant l'homme assis en face de lui. Cet Allemand le déroutait. Il paraissait sincère, en disant qu'il aimait sa femme, et pourtant il la trompait. Sorkofsky écarta les bras et sourit.

— Moi aussi, Capitaine, je vous fais des excuses. J'ai eu tort de m'emporter. Cela ne m'arrive pas souvent. Et cela ne se reproduira plus.

Bechenbauer fit passer son cigare de sa main droite dans la gauche, se leva et alla de nouveau tendre la main au colonel.

— Dans ce cas, peut-être pourrions-nous prendre un nouveau départ.

Sorkofsky regarda l'Allemand dans les yeux. Ils sourirent tous deux avant de se serrer la main comme de vieux amis.

— Bien, dit le colonel.

— Et je tiens à vous dire que je comprends très bien que vous êtes chargé de cette opération. Je ne viens que pour vous aider de mon mieux.

— Merci. Vous savez pourquoi vous êtes ici ?

Les deux hommes se rassirent.

— Je sais que les Américains ont demandé l'autorisation d'envoyer leurs agents pour protéger leurs athlètes. Je sais que votre pays a refusé. Je sais que des Américains m'ont fait désigner comme conseiller. Et je sais aussi que c'est destiné à endormir tous les Russes, pour qu'ils ne devinent jamais que des agents américains seront envoyés quand même.

Sorkofsky sourit :

— Vous êtes très perspicace.

— Pas de problème. Si les Américains dirigent leur réseau d'espionnage comme leur politique étrangère, il nous suffira de guetter des athlètes en trench-coat avec un automatique sous l'aisselle. Je crois que notre plus gros problème sera de ne pas marcher dessus.

— Exactement ce que je pense, dit le grand Russe. Vous étiez aux Jeux de Munich ?

Bechenbauer perdit le léger sourire amusé qui le quittait rarement.

— Oui, Colonel. J'aimerais pouvoir vous dire ce qu'étaient les horreurs de Munich.

— J'ai fait la guerre, Capitaine. Je sais à quoi ressemblent des cadavres.

— Je n'en doute pas, mais nous ne parlons pas de soldats morts sur le champ de bataille.

Nous parlons de jeunes gens venus à Munich pour participer à des Jeux et qui ont trouvé la mort. Pour des hommes comme vous et moi, la violence fait partie de la vie. Mais c'était des enfants. C'est pourquoi je suis ici. Je me suis porté volontaire parce que je crois avoir quelque chose à me faire pardonner.

— Pourquoi vous ? Vous n'étiez pas chargé de la sécurité à Munich.

— C'est dans mon pays que ces atrocités se sont commises, affirma Bechenbauer.

Sorkofsky fut de nouveau décontenancé par cet homme mais ne put douter de sa sincérité. Il comprenait mal que l'on puisse être si sensible d'un côté et si insensible d'un autre. À moins que l'on accorde de la sensibilité aux chats de gouttière.

— Je comprends, dit-il néanmoins. Peut-être aimeriez-vous vous reposer à votre hôtel et, dans la matinée, nous déciderons d'une ligne de conduite ?

— Vous êtes très aimable, Colonel, dit Bechenbauer et il ajouta avec un sourire : peut-être trouverai-je une jeune dame qui me fera connaître les plaisirs de la vie nocturne de Moscou.

« Cet homme est incorrigible », se dit Sorkofsky, mais avant qu'il puisse faire une réflexion le petit Allemand avait quitté son bureau.

Bechenbauer était intrigué par Sorkofsky, lui aussi, et il interrogea Miss Kamirov ce soir-là, quand ils eurent fait l'amour pour la deuxième fois.

— Ton colonel me déroute, Ilya.

— Ah ? fit-elle en tournant vers lui ses grands yeux noirs.

Ils étaient au lit dans la chambre d'hôtel de Bechenbauer, où ils avaient échoué après avoir fait le tour de plusieurs boîtes de nuit sinistres. Ilya était plus grande que le capitaine, elle avait au moins vingt ans de moins, mais elle ne cachait pas qu'il l'attirait. Il séduisait la plupart des femmes, d'ailleurs, et elle avait été surprise par la violence de son amour. Il était meilleur et plus habile que tous les

jeunes gens qu'elle avait connus, et elle en avait vraiment eu sa part car elle appréciait énormément les jeux de l'amour.

— Pourquoi est-ce qu'il te déroute ? demanda-t-elle.

— Il a l'air tellement rigide, tellement collet monté. Il est toujours comme ça ?

— À ma connaissance, oui. Il paraît qu'il adorait sa femme. Maintenant, il ne vit plus que pour ses deux filles.

— Il ne t'a jamais fait de gringue ?

— Jamais. J'ai essayé de l'aguicher mais il ne l'a même pas remarqué. Alors j'ai renoncé.

Bechenbauer hocha la tête. Ainsi, Sorkofsky était authentique. Sans trop savoir pourquoi, il en était content. Le Russe ne lui plairait peut-être jamais mais il pouvait respecter en lui un homme honnête.

Reprenant Ilya dans ses bras, il commença à penser que le temps qu'il passerait en Russie ne serait peut-être pas si désagréable, après tout.

*

* *

Sorkofsky borda ses filles après leur avoir raconté une histoire et se retira dans son cabinet de travail où il fuma son unique pipe de la journée et but son unique vodka. Il la conservait dans le petit compartiment congélateur de son réfrigérateur, ce qui épaississait l'alcool et en faisait un cordial d'une douceur de velours.

Il songea à Bechenbauer tout en buvant. Au début, il s'était méfié, pensant que cet homme pourrait être un espion américain envoyé en Russie pour coordonner l'action de tous les espions américains. Mais il rejetait cette idée, maintenant. Sa vie passée avec le complexe communiste du complot lui avait au moins appris une chose : l'explication la plus simple est généralement la bonne. Bechenbauer était un agent allemand de la sécurité, ni plus ni moins. Et, d'après son dossier, un très bon agent.

Un coup de sonnette interrompit ses réflexions. Il trouva une estafette à sa porte. L'homme parut surpris de voir le Rhinocéros en pyjama et robe de chambre.

— Pardon de vous déranger, mon Colonel, mais le lieutenant Protchik a pensé que vous deviez voir ceci tout de suite.

Protchik était un des assistants de Sorkofsky, un jeune soldat ambitieux qui faisait tout son possible pour rester dans les bonnes grâces de son colonel. Sorkofsky le détestait.

Il prit l'enveloppe et remercia le caporal. Avant de l'ouvrir, il attendit d'être de retour dans son bureau.

C'était une nouvelle note du SAEA. Protchik avait joint un petit

mot expliquant que le message venait d'être reçu par le Président des États-Unis. Le colonel lut :

Tout est en place. Comme leçon aux lâches impérialistes d'Amérique qui abandonnent leurs amis au premier signe de troubles, sachez que pas un athlète américain ne reviendra vivant de Moscou. Tous mourront.

L'enveloppe de la note portait le cachet de la poste de Salisbury, en Rhodésie. La première, Sorkofsky le savait, avait été envoyée de Pretoria, en Afrique du Sud.

Il relut celle-là plusieurs fois, puis il téléphona à l'hôtel de Bechenbauer. Une femme répondit à la six ou septième sonnerie, dans la chambre du capitaine.

— Je veux parler au capitaine Bechenbauer, dit sèchement Sorkofsky.

La femme parut confuse, bafouilla puis Bechenbauer prit l'appareil.

— Oui, Colonel ?

— Il y a du nouveau. Pouvez-vous être dans mon bureau à six heures du matin ?

— Certainement, Colonel.

Sorkofsky hésita. Il estimait qu'il devrait dire quelque chose à l'Allemand, sur sa déplorable moralité.

— Ce sera tout, Colonel ? demanda Bechenbauer.

— Oui, répliqua rageusement le Russe. Jusqu'à demain. Mais bon Dieu, Capitaine, tâchez de dormir !

Il raccrocha brutalement et monta dans sa chambre. Quelque chose le tracassait. Il n'aurait pas dû être si brusque avec Bechenbauer. Qu'est-ce qu'il y avait ?

Cette femme. Sa voix avait paru familière et elle avait été manifestement troublée en l'entendant. L'aurait-elle reconnu ? Probablement. Comment Bechenbauer aurait-il deviné que c'était lui au téléphone alors qu'il ne s'était pas nommé ?

Serait-ce... ? Non. Pas sa secrétaire ! Il se dit qu'il devait cesser de se faire des idées. Il avait bien assez de problèmes à résoudre comme ça.

CHAPITRE X

Remo en avait vu dans les Caraïbes, il s'attendait à en voir en Amérique du Sud et en Afrique mais jamais il n'aurait pensé en voir, quand Chiun et lui débarquèrent de l'avion de l'Aeroflot à l'aéroport de Moscou. Des mendiants.

— *Choun gum* ? demanda un garçon avec une tête blonde si carrée qu'il avait l'air d'avoir grandi dans une boîte de Kleenex.

Quand Remo secoua la tête, le gamin ne répondit même pas et longea simplement la file d'athlètes américains arrivés par le même avion, en répétant ses quelques mots d'anglais :

— *Choun gum, chocolat* ?

Remo et Chiun suivirent la queue jusque dans l'aérogare. Un jeune homme de la taille de Remo, avec des cheveux blonds mous et la tête d'un figurant dans une scène d'émeute, l'aborda :

— Vous avez Levi's ? Cent dollars américains si vous avez Levi's.

— Je ne porte pas de Levi's, répliqua Remo.

— Qu'est-ce que c'est ça que vous avez ? Jeans ? Cent dollars pour jeans.

— Non. Je les porte moi-même.

— Et un kimono ? Comme le mien ? proposa Chiun au jeune homme en caressant presque respectueusement sa manche de brocart bleu. Peut-être un peu plus mince. Idéal pour vos étés. Cinquante dollars. J'en ai apporté d'autres.

— Porte pas kimono, dit le jeune homme. Besoin jeans, Levi's. Bon acheteur pour jeans, Levi's. Vous avez jeans, Levi's, Monsieur ?

— Disparais, primitif ! ordonna Chiun et il tourna le dos au garçon pour demander à Remo : ces gens-là n'ont donc rien à se mettre ?

— Mais si. S'ils ont envie de porter des pantalons kaki trop larges. Mais ce qu'ils veulent, c'est des vêtements américains.

— Qu'est-ce que c'est que ce pays ?

— Simplement une vision des glorieux lendemains qui chantent, de la fraternité et de la liberté, répliqua Remo en lisant une brochure que des guides touristiques russes fourraient dans les mains de tous les athlètes.

— C'est stupide. Ce n'était pas du tout comme ça sous Ivan le Merveilleux.

— Bienvenue en Russie, dit Remo. Vous avez vu l'avenir et la seule chose qui y fonctionne c'est vous et moi.

Les Russes ayant décidé que les contrôles de sécurité se feraient au

village olympique, et pas à l'aéroport, le contingent sportif fut embarqué dans des cars. Alors qu'ils attendaient le leur, Remo remarqua une longue queue, contre un mur. Chiun la vit aussi.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en s'éloignant des athlètes.

Remo le suivit.

— C'est une queue. Venez, Chiun, nous devons partir.

— Pas encore. S'il y a une queue, ça veut dire qu'il y a quelque chose de bon au bout. Je connais les queues, Remo. J'ai déjà vu ça. Nous allons faire cette queue.

— Voyons, Chiun, venez. Quoi qu'on vende, vous n'en voudrez pas. Partons.

— Ridicule. Tu n'apprends jamais rien, Remo. Je te le dis, il y a quelque chose de bon au bout de cette queue.

Remo soupira.

— Faites la queue. Je vais aller à l'avant voir ce qu'on vend.

— Oui, c'est ça, et reviens me le dire... Et vérifie le prix !

— Oui, Chef.

En tête de la queue, il y avait un petit kiosque avec un écriteau écrit à la main, en russe. Remo ne sut pas le lire mais il vit ce que les gens achetaient : des cigarettes. Des cigarettes anglaises, des Players, dans de petites boîtes en carton. Une par personne.

— Des cigarettes, vint-il annoncer à Chiun.

— Je ne le crois pas, répliqua Chiun en croisant les bras. Pourquoi est-ce qu'on ferait la queue pour des cigarettes ?

— Parce que c'est difficile de trouver des cigarettes étrangères en Russie et les cigarettes russes ont un goût de bouse de vache. Croyez-moi sur parole, Chiun, ils vendent des cigarettes.

— C'est terrible. Quelle tragédie !

— Oui.

— Si nous avions su que les cigarettes avaient tant de succès, nous aurions pu en apporter et les vendre.

— La prochaine fois, peut-être.

Ils retournèrent vers les athlètes américains qui montaient lentement dans les cars. Remo remarqua que tous étaient accostés par de jeunes Russes, qui offraient de bons prix pour leurs jeans, leurs sweat-shirts Mickey Mouse, de l'argent pour des cigarettes, de l'argent pour du chewing-gum, du chocolat ou des montres à quartz à lecture directe.

— La prochaine fois que nous viendrons, rappelle-moi d'apporter des cigarettes, dit Chiun. Et un tas d'autres petites choses de camelote que ces gens ont l'air de vouloir.

— Je n'y manquerai pas, promit Remo.

Il avait lu des articles sur la Russie qui sacrifiait les intérêts des consommateurs au budget de sa défense mais ce n'était que des mots,

avant qu'il constate de ses yeux comment cette politique se traduisait dans la réalité pour l'homme de la rue.

Cette impression fut renforcée quand ils traversèrent Moscou en car. Partout, Remo voyait des queues qui s'allongeaient à la porte des magasins et faisaient parfois le tour du pâté de maisons. Et il voyait des gens qui sortaient avec leurs précieux paquets après avoir réussi à tenir bon dans la queue. Quelques boîtes de cigarettes. Des collants. Une femme brandissait un soutien-gorge d'un air triomphant.

Remo et Chiun furent installés dans la même chambre, dans une grande bâtisse préfabriquée à l'intérieur des kilomètres de clôture entourant le village olympique, juste en dehors de la ville.

En y entrant, ils sentirent immédiatement les vibrations. Remo regarda Chiun qui se dirigeait déjà vers le mur du fond où il y avait une lampe, à côté d'une des petites couchettes. Du tranchant de la main, Chiun frappa la base de l'applique et l'arracha du mur. Il plongea la main parmi les fils enchevêtrés et retira du trou un petit disque argenté.

— Voilà pour le micro caché, dit Remo. Mais...

— Tu as raison. Il y en a d'autres.

Au-dessus d'une grande commode, contre un mur de côté, il y avait une haute glace. Remo sentit, sans comprendre pourquoi, une vibration venant du miroir. Encore une fois, Chiun le devança et tâtonna autour du cadre. Remo trouva bizarre que la glace soit fixée directement au mur et non à la commode.

Les longs doigts fins de Chiun coururent sur le bord droit et quand ils arrivèrent au sommet du cadre de bois il hocha la tête. D'un brusque mouvement du bout des doigts, il cassa le coin droit de la glace. Il l'examina, le jeta à Remo, qui l'attrapa et le retourna. Cette partie du miroir était une glace sans tain. Il leva les yeux vers la partie du mur exposée par le verre cassé. Un petit objectif de caméra y était encastré. Chiun leva un bras, saisit entre deux doigts le bord métallique de l'objectif et serra. Lentement, le métal plia et se referma. Remo entendit l'objectif se briser et s'émietter dans le petit tube de métal.

— Voilà, dit Chiun. Maintenant, nous sommes seuls.

— Bravo. Vous venez ici souvent ?

— Quoi ?

— Rien. C'est un truc que les gens se disent aux États-Unis. Dans les bars pour célibataires, expliqua Remo mais en voyant l'air ahuri de Chiun il haussa les épaules. Laissez tomber. Faudrait y avoir été.

— Tu as quelque chose en tête, qui fait que tu tiens tant à jouer à des jeux, ces temps-ci.

Remo se laissa tomber sur le lit étroit près de la fenêtre. Il avait le choix entre les deux parce que Chiun dormait par terre sur une vieille

natte. Il devait reconnaître que Chiun avait vu juste. Oui, il avait quelque chose en tête. Quelqu'un. Josie Petite-Plume. Il essaya de la chasser de son esprit.

— Maintenant que nous sommes là, dit-il, il s'agit de garder les yeux ouverts pour guetter les terroristes. Je me demande comment ils vont tenter de participer aux Jeux.

Il regarda par la fenêtre le ciel gris de Russie. Ça lui rappela la personnalité de Smith.

— L'histoire est racontée par le Grand Maître Wang, déclara Chiun.

— Je vous en supplie, Chiun, gémit Remo. Pas de fables.

— Comme tu as vite fait de traiter l'Histoire de fable. Est-ce que tu ne viens pas de poser une question ?

— Si. Je me demandais comment les terroristes allaient s'y prendre pour s'engager dans les Jeux. Je n'ai pas demandé ce que le Grand Wang a mangé pour son souper il y a deux mille ans.

— Il y a bien plus longtemps que ça. Et tu sais ce qu'on dit, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce qu'on dit ?

— On dit que ceux qui ne se rappellent pas l'Histoire sont condamnés à l'écouter plus d'une fois. Le Grand Maître Wang était un grand athlète, comme tous les Maîtres de Sinanju. Mais, naturellement, le Grand Maître Wang étant le plus Grand des Maîtres était aussi le plus grand athlète dans toute l'histoire de Sinanju.

La chambre était au troisième étage. Remo savait qu'il pouvait ouvrir la fenêtre, sauter et ne pas en mourir. Mais ça ne changerait rien à son destin. Il ne ferait que retarder l'inévitable. Remo envisagea de changer de nom et de s'enfuir. Il pourrait se cacher parmi les bédouins d'Afrique du Nord pendant dix ans. Et quand il déciderait de retourner aux États-Unis, par une nuit d'hiver à deux heures du matin, Chiun serait là, assis par terre et reprendrait : « Comme je disais, le Plus Grand Maître Wang était le plus grand athlète entre tous les Maîtres de Sinanju. » Et il continuerait sans sauter un mot, comme si rien ne s'était passé.

Remo préféra en finir tout de suite. Il fit semblant d'écouter.

— C'était avant le temps de ces Jeux occidentaux, ces Olympiques comme tu les appelles. Dans ce temps-là, il y avait en Corée une compétition sportive entre de nombreuses villes. Et il se trouva que deux de ces villes étaient constamment en guerre, même si elles observaient une trêve pendant les Jeux, parce que ces Jeux eux-mêmes étaient un temps de grande amitié entre les hommes.

« Alors, une nuit, pendant que le Grand Maître Wang était chez lui et mangeait une soupe de poisson et de riz qui était son plat favori...

« Il faisait cette soupe avec un poivron rouge très épicé qui poussait dans cette partie du pays. Une bonne soupe, particulièrement

reconstituante, sans être lourde. C'était...

— Chiun, s'il vous plaît ! Sautez la soupe et racontez l'histoire.

— Tu te moques de la beauté.

— Je me moque de la soupe.

— Quoi qu'il en soit, le peuple de la première ville vint trouver le maître et ces gens lui dirent qu'ils voulaient qu'il s'insinue dans les bonnes grâces des dirigeants de la seconde ville de manière qu'il puisse représenter cette seconde ville à ces jeux athlétiques. Tu as compris, jusque-là ?

— Oui, la ville À a dit à Wang, va donc représenter la ville B.

— Ces villes ne s'appelaient pas À et B. Elles s'appelaient...

— Continuez, je vous écoute. Sautez les villes comme la soupe.

— Le Maître Wang a donc fait ce qu'on lui demandait et il a représenté la seconde ville et, naturellement, il a été vainqueur de toutes les épreuves. Dans la plupart, le champion qu'il devait affronter venait de la première ville, celle qui l'avait engagé.

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce que la première ville avait engagé Wang ?

— Le Plus Grand Maître Wang, rectifia Chiun.

— Pourquoi est-ce que la première ville a engagé le Plus Grand Maître Wang pour se faire battre ? Ça ne rime à rien.

— Tais-toi et laisse-moi finir.

— Allez-y.

— Quand le Plus Grand Maître Wang eut gagné toutes les épreuves, il fut porté en triomphe comme un héros, dans la seconde ville. Le peuple de cette seconde ville lui demanda ce qu'il désirait comme hommage à son grand talent qui leur apportait tant d'honneur. Il leur répondit qu'il voulait leur respect. Il leur suggéra de percer un trou dans la muraille de leur ville, comme symbole, parce qu'avec un grand maître comme Wang qui était leur champion, qu'avaient-ils besoin de s'abriter derrière un rempart ?

« Donc, les dirigeants de cette ville percèrent un trou dans leurs fortifications. Quand ils lui montrèrent le mur, le Grand Maître protesta. Un si petit trou pour un si grand héros, c'était une insulte. Le trou fut agrandi, énormément agrandi. Ce soir-là, quand tout le monde fut endormi, le Grand Maître Wang quitta la seconde ville et rentra chez lui. Plus tard dans la nuit, les soldats de la première ville passèrent par le trou et massacrèrent tous leurs ennemis dans la seconde ville.

— Ce vieux Wang était un charmant garçon et la morale de cette histoire, dit Remo, c'est qu'on ne doit jamais se fier à un Maître de Sinanju.

— Il y a de nombreuses morales à cette histoire et ce que tu dis n'en est pas une. Premièrement, le Grand Maître Wang a accompli la

mission pour laquelle on l'avait engagé. Abattre les défenses de la seconde ville. Il l'a fait. Et il l'a fait avec un beau style. En fait, je crois que les Grecs ont adopté cette coutume pour leurs Jeux Olympiques. Sans payer. Personne ne paie jamais Sinanju pour tout ce qu'on nous vole.

— D'accord, d'accord. Quel rapport avec les terroristes, tout ça ?

— Parfois je me demande si tu es réellement plus bête qu'un cochon. Le plus Grand Maître Wang savait que le meilleur moyen de s'introduire quelque part c'était d'y être pour commencer.

— Je ne vois toujours pas le rapport avec quoi que ce soit.

— Un cochon, marmonna Chiun. Plus bête qu'un cochon.

CHAPITRE XI

La liste des « Règlements Officiels pour les Athlètes olympiques en visite » fut glissée sous la porte de la chambre de Chiun et Remo dix minutes après leur arrivée.

La liste, imprimée en minuscules caractères appelés « brilliants » et qui ne servaient plus depuis un siècle, aux USA, que pour les nouvelles de la navigation et les records des prix à réclamer, occupait le recto et le verso de six feuilles de papier rose.

— Qu'est-ce qu'ils disent ? demanda Chiun.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas un an pour lire tout ça. Mais écoutez ça, quand même. « N'essayez pas de quitter le village olympique. Ne parlez à personne. Ne prenez pas de photos. Dénoncez ceux qui font ces choses. Et n'envisagez surtout pas de battre les glorieux athlètes des glorieux pays communistes. Si vous voulez passer à l'Est, téléphonez pour prendre rendez-vous. » Ils promettent aussi qu'on passera à la télévision. Et il y aura une excursion en car dans vingt minutes et tout le monde ira.

— Pas moi, déclara Chiun. La Russie est très déprimante. Un pays où l'on fait la queue pour des cigarettes n'a rien à montrer que j'ai envie de voir.

— J'irai probablement, dit Remo en pensant à Josie Petite-Plume qui ferait sûrement l'excursion.

Chiun le regarda d'un air soupçonneux.

— Oui, va. Tu me diras s'il y a quelque chose d'intéressant.

— Ça ne vous fait rien de rester tout seul ? demanda Remo en éprouvant, inexplicablement, un brusque remords.

— Mais non, ça ne me fait rien. Ça m'est complètement égal d'être seul. À dire vrai, je suis seul depuis que j'ai eu le malheur de te rencontrer. Je resterai ici et je me reposerai. Et ensuite, je ferai le tour du village. Les distractions oiseuses de la jeunesse ne sont pas pour moi. Je m'occuperai des affaires de mon empereur. Je...

— À tout à l'heure, Chiun, dit Remo en ouvrant la porte.

Il existe une sorte d'acharnement à inspirer la culpabilité, commun aux mères juives et aux assassins coréens qui, au bout d'un moment, provoque de l'amusement au lieu de remords. Remo ne se sentait plus coupable.

Il se rendit à l'entrée où une longue file de gros cars rouges lourdauds, sans climatisation, attendaient les athlètes. Des agents de la

police secrète essayèrent en vain d'imiter des guides touristiques et de faire monter Remo dans un car, mais il fit semblant de ne pas comprendre. Il guettait Josie Petite-Plume.

Elle arriva une vingtaine de minutes plus tard, avec un groupe de gymnastes américaines, et Remo fut une nouvelle fois frappé par sa taille et sa maturité.

Elle sourit en le voyant et il agita distraitement la main, comme s'il ne l'attendait pas et se trouvait là par hasard.

— Ça fait longtemps que vous attendez ? demanda-t-elle.

— J'arrive à l'instant.

Elle le dévisagea avec un petit sourire au coin des lèvres.

— Vingt minutes, avoua-t-il.

— Bravo ! Ça me donne un sentiment de puissance. Vous n'avez pas oublié que vous me devez des leçons de poutre d'équilibre !

— N'y pensez plus. Vous avez une médaille garantie. Vous faites l'excursion ?

— Ils ne nous laissent guère de choix, dit-elle et elle imita l'accent russe : « Vous vous présenterez 14 heures pour excursion en car de magnifique centre Moscou. Vous ne prendrez pas photos. Vous ne ferez pas sauter ponts par ici, Américains. »

Remo éclata de rire.

— Allons-y, alors. Faudrait pas décevoir nos hôtes russes.

Ils s'assirent ensemble dans le fond d'un car, en s'efforçant sans succès de ne pas écouter le guide russe qui proclamait le bonheur de vivre dans un pays communiste, en parlant dans un mégaphone dont le vacarme aurait fait honte à une discothèque de New York.

— Je ne déteste pas livre comique Karl Marx, dit Remo, mais gros volume assommant.

— Il parle fort pour qu'on ne remarque pas les files de gens devant les magasins et comme ils sont pauvrement habillés.

Remo jeta un coup d'œil dehors et vit que Josie avait raison. Le paysage urbain avait l'air d'une vieille bande d'actualités de l'Amérique de la Dépression. Les gens portaient des vêtements ternes, informes.

— On dirait un film en noir et blanc, dit Remo. Sinistre.

— Il y a des aspects sinistres en Amérique aussi, dit Josie. Mon peuple a cette allure aussi. Beaucoup des peuples opprimés, à qui on dit de rester à leur prétendue place, ont cet air-là, dans le monde entier.

— Ne commençons pas ! répliqua Remo. D'abord, je ne le crois pas. Et même si c'est vrai, ce n'est pas ma faute. Je n'étais pas à la Cheville Blessée ou je ne sais où, à propos de quoi vos gens se plaignent tout le temps.

Josie allait riposter quand le guide leur apprit en vociférant, dans

un anglais sans accent, qu'ils étaient à la Galerie Tretyakov, un des plus grands musées du monde, et qu'ils débarqueraient maintenant pour aller regarder les tableaux pendant vingt minutes.

Comme ils se levaient pour descendre du car, Remo annonça :

— C'est là que nous allons nous tirer.

— Nous allons avoir des ennuis.

— Naaaaah. Nous serons de retour au Village avant eux. On leur dira simplement qu'on s'est perdus, si quelqu'un le demande.

— Si vous croyez qu'on peut...

La foule d'athlètes tourna à gauche en quittant le car, pour suivre le guide, et Remo et Josie tournèrent à droite. Ils traversèrent la rue, vers quelques magasins. Immédiatement, Remo sut qu'ils étaient suivis. Il jugea préférable de ne pas le dire à Josie.

— Nous n'aurions peut-être pas dû, murmura-t-elle.

— Ne vous faites pas de souci.

— Nous n'allons pas nous faire arrêter, ni rien ?

— Pas pour nous promener simplement.

Dans une vitrine, il vit que deux hommes les suivaient. Ils portaient des chemises à fleurs voyantes et des pantalons qui faisaient des poches aux genoux.

Il tira Josie dans un magasin. Ils attendirent derrière un comptoir, en regardant des médaillons de Lénine et d'héroïques conducteurs de tracteurs. Quelques secondes plus tard, les deux hommes entrèrent.

Remo s'accroupit vivement en entraînant Josie. Il entendit les deux hommes passer de l'autre côté du comptoir. Il se releva aussitôt, prit la main de Josie et courut dehors.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-elle.

— Je sème simplement notre filature.

Ils entrèrent dans un autre magasin, un peu plus loin. On vendait des médaillons de Karl Marx et d'héroïques conducteurs de tracteurs. Ils attendirent là deux minutes, jusqu'à ce que les hommes en chemise à fleurs passent dans la rue. Remo s'étonnait qu'en ces deux minutes entières aucun vendeur ne soit venu les harceler sous prétexte de les aider à choisir. Il se dit que le communisme avait peut-être du bon, après tout.

Ils reprirent leur promenade et tournèrent au coin dans la rue Bolshaya Ordynka. Cinquante mètres plus loin, ils découvrirent l'équivalent moscovite d'un café et y entrèrent.

Une serveuse, que sa longue robe noire faisait ressembler à une hôtesse de funérarium, comprit enfin qu'ils voulaient du café, mais tout en le versant, d'une vieille cafetière, elle tournait constamment la tête pour dévisager les deux étrangers.

— Nous sommes observés, murmura Josie.

— Ce n'est pas moi qu'on regarde. C'est de vous qu'ils ne peuvent

détacher leurs yeux.

Elle prit une des mains de Remo, lui dit qu'il était « mignon » et il se demanda si elle le trouverait si mignon que ça, si elle était au courant des dix dernières années, de toutes les morts, de tous les cadavres.

— Pourquoi vous présentez-vous à la course ? demanda-t-elle soudain. Je vous ai vu sur la poutre. Vous pourriez gagner n'importe quoi en gymnastique.

— Je ne sais pas. J'aime bien courir.

— On parle de vous, vous savez.

— De moi ?

— Oui. On vous trouve bizarre. Vous vous habillez bizarrement, vous vous comportez bizarrement, vous...

— Qu'est-ce que vous pensez, vous ?

— Je vous l'ai dit. Je vous trouve mignon. Et bizarre.

— Ma foi, je dois être bizarre. Qu'est-ce qu'ils fabriquent avec ce café ?

Il se tourna vers le comptoir juste au moment où deux soldats entraient. Ils regardèrent de tous côtés et aperçurent finalement Remo et Josie.

— De la compagnie, murmura-t-il et, en la sentant se crispier, il la rassura : ne vous en faites pas. Ce n'est qu'une serveuse communiste qui fait son boulot d'espionne.

Les soldats s'approchèrent.

— Excusez, s'il vous plaît. Vous êtes avec olympiques ?

— Oui, répondit Remo.

— Vous n'êtes pas en droit, dehors du Village olympique tout seuls, leur dit le soldat.

En parlant, il plongeait le regard dans le décolleté de Josie. Son camarade contemplait ses traits délicats. À chacun son goût, pensa Remo.

— Nous nous sommes perdus, dit-il.

— Nous vous ramenons.

— Merci.

Remo aida Josie à se lever puis il se tourna vers la serveuse, sourit, lui fit un signe de la main et lui cria aimablement :

— Va boire du poison, salope !

Ils suivirent les soldats dehors, où on les poussa dans une voiture militaire. Elle les déposa entre les mains des gardes de la sécurité, au portail principal du Village olympique. Les gardes insistèrent pour prendre leur nom. Remo donna celui d'Abraham Lincoln, Josie celui de Sacajawea Schwartz.

Les gardes écrivirent scrupuleusement ces noms, en demandant l'orthographe pour ne pas se tromper. Remo leur dit que leur

orthographe méritait un B-plus. Puis Josie et lui rentrèrent dans le Village.

Il faisait noir et il y avait de la musique partout, des airs des divers pays rivalisant dans la nuit.

— Allons au gymnase, proposa Remo. Nous commencerons dès ce soir à vous préparer.

Elle acquiesça et Remo la conduisit dans un petit gymnase d'entraînement, sur les bords du complexe de compétition principal. La porte était fermée à clef mais Remo l'ouvrit d'une chiquenaude ; le bâtiment était obscur mais Remo trouva le tableau électrique et alluma un seul petit projecteur, juste assez pour éclairer la poutre d'équilibre dans le fond.

Il fit faire tout son numéro à Josie en l'observant avec attention. Elle avait des difficultés avec sa course en avant et en se relevant du grand écart pour se redresser sur les mains.

— Zut, dit-elle en sautant de la poutre. À chaque fois c'est ceux-là que je rate.

— Vous ne les faites jamais bien ?

— Pas souvent.

— Mais une fois de temps en temps ?

— Oui. Pourquoi ?

— Si vous pouvez le faire une fois, vous pouvez le faire à chaque fois. L'exercice ne change pas. C'est vous.

— Comment ça ?

— Écoutez, Josie, toute cette compétition est dans votre tête. La poutre est toujours la même. Elle ne change pas. Votre corps est toujours le même. La seule chose variable est dans votre tête. Remontez sur la poutre.

Elle y sauta et attendit, en souriant à Remo. Elle avait ôté la jupe qu'elle portait sur son justaucorps et, encore une fois, Remo éprouva une curieuse sensation en fixant ce corps fier.

— Regardez la poutre, dit-il. Quelle est sa largeur ?

— Dix centimètres.

— Faux. Cette poutre a soixante centimètres de large. Vous ne pouvez absolument pas en tomber. Maintenant. Au centre de cette poutre de soixante centimètres, il y a une bande rouge de dix centimètres. Vous la voyez ?

— Non. Je vois une poutre de dix centimètres.

— Fermez les yeux.

— Bon.

Elle ferma et crispa les paupières.

— Maintenant voyez-la dans votre tête. Vous la voyez ? Une poutre de soixante centimètres, avec une bande au milieu de dix centimètres ?

Elle rit.

— Oui, je la vois. Je la vois !

— Gardez les yeux fermés. Bien. Maintenant faites votre numéro sur cette poutre de soixante centimètres, mais en essayant de rester sur la bande rouge de dix centimètres.

— Si vous voulez.

Elle marcha jusqu'au bout de la poutre, pour commencer son premier exercice. Mais avant elle se tourna vers Remo et il secoua la tête.

— Gardez les yeux fermés.

— Mais je ne peux pas, Remo !

— Mais si, vous pouvez. Écoutez. Descendez de là un moment.

Elle obéit et, en souplesse, Remo sauta sur la poutre.

La liste de règlements des Russes expliquait que tous les athlètes devaient être traités également mais, comme toujours, certains étaient plus égaux que d'autres.

Comme il venait d'un pays satellite de la Russie, le coureur est-allemand Hans Schlichter n'eut pas de mal à se procurer une clef du gymnase d'entraînement. Il avait dit au personnel russe qu'il voulait faire un peu de gymnastique mais, en réalité, il voulait être tranquille pour examiner le matériel et voir s'il n'y aurait pas un moyen d'assurer sa victoire dans le 800 mètres.

Il entra avec sa clef et, quand il vit de la lumière au fond de la salle, il resta dans l'ombre, plaqué contre le mur.

Il avait immédiatement reconnu l'Américain. Tous les athlètes est-allemands avaient reçu des dossiers et des photos de tous leurs adversaires possibles. C'était ce Remo Black, jugé bizarre même par ses coéquipiers, mais qu'est-ce qu'il faisait sur la poutre ?

Schlichter vit avec stupeur Remo, les yeux fermés, exécuter des exercices sans faute sur la poutre, puis sauter devant la jeune Américaine au type indien, qui se jeta à son cou en lui disant qu'il était merveilleux.

— Vous le serez aussi quand nous en aurons fini, promet Remo.

Schlichter vit la jeune femme serrer Remo dans ses bras et lui offrir ses lèvres. Remo les prit obligeamment et Schlichter, qui aurait bien aimé rester et regarder la suite, recula par la porte au moment où les deux athlètes glissaient par terre sur la natte d'entraînement.

Schlichter devait réfléchir à ce Remo Black. Si ce type arrivait à faire de telles merveilles sur la poutre, qui n'était même pas une épreuve masculine, qu'allait-il faire sur la piste ?

« Il faudrait s'occuper sérieusement de cet Américain », se dit-il.

CHAPITRE XII

Le lendemain matin, le colonel Sorkofsky reçut directement un message des Sud-Africains pour l'Égalité athlétique. Le contenu de cette note lui fit convoquer sur-le-champ le capitaine Bechenbauer.

Depuis quelques semaines qu'ils travaillaient ensemble, ils ne se comprenaient toujours pas mais ils en étaient venus à se respecter mutuellement. Chacun savait que l'autre était un vrai professionnel.

Sorkofsky avait hâte que Bechenbauer arrive, pour discuter de cette note et chercher comment se protéger de cette nouvelle menace.

En dépit de ce que Sorkofsky pensait de sa moralité, Bechenbauer aimait sa femme et elle lui manquait beaucoup. Et même, quand la convocation de Sorkofsky arriva, le Furet lisait justement une lettre de sa femme. Il y avait une ravissante blonde dans le lit avec lui, qui lui embrassait le cou et lisait par-dessus son épaule.

— Tu lui manques vraiment, dit-elle.

L'Allemand sourit :

— Et mes enfants et elle me manquent. Ça ne sera plus bien long.

À ce moment, on frappa à la porte. Bechenbauer enfila sa robe de chambre et ouvrit à l'estafette qui apportait le message du colonel.

— Le colonel aimerait que vous veniez immédiatement à son bureau, Capitaine. Il dit que c'est très urgent.

— Merci, soldat.

Le soldat resta là une seconde de trop, les yeux sur la blonde qui étirait ses bras au-dessus de sa tête, mouvement ayant pour effet de faire glisser le drap et de révéler ses seins.

— Soldat ?

— Capitaine !

— Il ne faudrait pas parler de la présence de cette jeune dame. Son mari risquerait de se fâcher. Vous comprenez ?

Le jeune soldat sourit largement et hocha la tête.

— Certainement, Capitaine. Ne craignez rien.

Quand il fut parti, Bechenbauer sourit. Il savait que d'ici quelques minutes le colonel Sorkofsky saurait qu'il y avait une blonde dans le lit de l'Allemand. Il n'y avait pas de meilleur moyen de faire transmettre un message à un Russe que de lui dire de n'en rien faire. Ils avaient tous peur d'être mêlés à une affaire d'espionnage, s'ils ne rapportaient pas tout ce qu'ils apprenaient. Et cela amusait l'Allemand de taquiner le Rhinocéros. On ne savait jamais. Avant la fin de cette

mission, il aurait peut-être ramené sur terre le grand colonel russe, lui aurait appris à vivre comme un homme.

Il retourna vers le lit, embrassa la blonde et passa son doigt entre les seins nus, ce qui la fit frissonner.

— Tu taquinais ce gamin, gronda-t-il sans méchanceté.

Elle glissa une main sous la robe de chambre.

— Ça lui forgera le caractère.

Il se dégagea et répliqua :

— Le mien n'en a pas besoin. Et le devoir m'appelle.

Elle le regarda s'habiller rapidement et quand il fut prêt à partir il demanda :

— Tu m'attends ici ?

— Bien sûr. Où veux-tu que j'aille ?

Il l'embrassa encore.

— Tu vas me manquer quand je retournerai en Allemagne, *liebchen*.

— Nous nous soucierons de ça une autre fois, répliqua-t-elle sur un ton vaguement menaçant.

Il pensa à elle dans la voiture, en se rendant chez Sorkofsky. Elle avait été une agréable diversion mais il espérait qu'elle ne ferait pas de difficultés quand il serait temps pour lui de partir. Sa femme lui manquait réellement beaucoup.

Sorkofsky l'attendait dans son petit bureau à l'intérieur du village olympique.

— Votre estafette a dit que c'était urgent, dit l'Allemand.

— Regardez-moi ça !

Le Russe lui tendit la note. Bechenbauer s'assit et la lut :

Au nom des Sud-Africains pour l'Égalité athlétique, nous exigeons l'annulation des Jeux Olympiques. S'ils ne sont pas annulés, tous les athlètes américains mourront. Pour vous convaincre, il y aura une démonstration de force le jour où vous recevrez cette note. Vive la Rhodésie libre et l'Afrique du Sud.

— Une démonstration de force, murmura Bechenbauer en rendant la note. Notre sécurité paraît impénétrable.

— Elle n'est peut-être impénétrable que dans notre tête.

— Pourquoi dites-vous cela ?

Sorkofsky se passa les mains sur la figure et la frotta avant de répondre. Il était épuisé. Sa plus jeune fille avait eu de la fièvre la veille et il l'avait veillée toute la nuit. Ce matin, elle allait très bien mais il n'avait pas du tout dormi et ça commençait à se faire sentir.

— Il y a trop de monde, de trop de pays. Nous n'avons aucun moyen d'être sûrs de nous. Des gens se promènent partout.

Il désigna une pile de rapports sur son bureau et, brusquement, il en prit un.

— Tenez. Deux Américains se sont baladés dans Moscou. Ils ont été

trouvés par les soldats dans un restaurant.

— Des espions, sans aucun doute, dit Bechenbauer. Nous nous y attendions. Mais ce ne sont pas nos terroristes. Qui étaient-ils ? demanda-t-il tout de même, sa curiosité éveillée.

— Un coureur américain nommé Remo Black. Voilà sa photo. L'air très mauvais. La fille s'appelle Petite-Plume, un nom tiré d'un film de cow-boys, je suppose. Elle est gymnaste. Ils ont dit qu'ils se sont perdus. Ils ont donné de faux noms, grogna le colonel en remplaçant le rapport sur la pile. Ce n'est pas inhabituel. Ils sont nombreux comme ça. C'est ça qui m'inquiète.

Il agitait la note des SAEA.

— Une démonstration de force, répéta Bechenbauer. Je me demande ce que ça veut dire.

Il avait la mine grave et le Russe devina qu'il pensait aux horreurs de Munich.

— Nous aurons peut-être de la chance et ne le saurons pas, hasarda le Rhinocéros.

*

* *

La démonstration de force était une explosion.

Elle fut déclenchée dans un stand de rafraîchissement à l'intérieur du Village, le matin de bonne heure, alors qu'il n'y avait pas d'athlètes dans les parages.

Jack Mullin, à Moscou comme directeur de l'équipe barubaine, jugeait préférable que personne ne soit blessé par cette explosion-là. Pour créer l'horreur, il convenait de faire ça insidieusement, lentement, pas à pas, et des morts trop tôt compromettraient son plan.

Mullin envoya un de ses faux athlètes barubains prendre une boisson gazeuse au stand et s'en aller en oubliant commodément son sac de sport. Mullin observa de loin et, quand il n'y eut personne près du stand, il déclencha la mise à feu avec une petite télécommande dans sa poche. Puis il s'éloigna tranquillement.

Remo et Chiun entendirent l'explosion. Ils étaient dans les tribunes du stade et regardaient des coureurs s'entraîner, en tentant de se familiariser avec la piste en cendrée artificielle qui entourait le vaste terrain.

— Une explosion, dit Remo.

— Va voir, toi, répondit Chiun. Ça ne m'intéresse pas.

Il boudait depuis que Remo lui avait laborieusement expliqué, avec les précautions d'usage, qu'il ne pouvait pas simplement estropier tous les athlètes du monde pour permettre à son élève de remporter toutes

les médailles d'or.

— Vous feriez mieux de vous y intéresser.

— Je ne m'intéresse qu'à ta médaille d'or et à rien d'autre.

— Exact. Parce que vous voulez que l'honneur vous revienne, et passer à la télévision et faire des pubs, c'est ça ?

— Quelque chose comme ça.

— Eh bien, Chiun, je vais vous dire une bonne chose. Si des athlètes sont tués ici, la seule presse et la seule télévision sera sur le massacre. Je n'aurai même pas mon nom dans le journal. Je ne serai pas interviewé. Je ne serai rien et ça veut dire que vous n'aurez rien. Alors vous feriez bien de vous y intéresser.

— Tu ne pouvais pas le dire ? protesta Chiun. Qu'est-ce que nous faisons ici à perdre du temps en bavardages ?

Il se leva et parut renifler l'air comme un chien de chasse, puis il partit en courant, en direction de l'explosion.

— Par ici, viens !

*

* *

Le poste de radio sur le bureau de Sorkofsky caqueta juste au moment où le colonel et Bechenbauer ouvraient la porte pour aller se renseigner sur ce bruit d'explosion.

Le rapport d'un des gardes de la sécurité du Village signalait qu'elle s'était produite dans un stand de rafraîchissements.

— Des morts ? Des blessés ? demanda Sorkofsky au micro.

— Inconnus à l'heure actuelle, mon Colonel. Sorkofsky et Bechenbauer sortirent en courant.

*

* *

Remo et Chiun éludèrent les gardes, qui essayaient de s'organiser eux-mêmes sans officier commandant, et ils eurent quatre minutes pour fouiner dans les décombres du stand avant qu'on leur ordonne de déguerpir.

Les quatre minutes suffirent.

Chiun ramassa un petit bout de tissu épais, sous les débris de bois du comptoir. Il le tendit à Remo qui le tâta et rendit son diagnostic :

— Probablement un sac de sport.

— Ce serait raisonnable. On peut laisser un sac de sport près d'un comptoir sans qu'il ait l'air déplacé. Et qu'est-ce qu'il a d'unique, ce sac ?

Remo examina de nouveau le tissu alors que les gardes les chassaient des lieux.

Quand ils furent revenus derrière le cordon de police, Remo décréta :

— Tissé à la main.

— Précisément, dit Chiun. Mais il y a plus.

Ils virent alors arriver un officier russe colossal, accompagné d'un petit moustachu à la mine de furet, qui se mit à aboyer des ordres. Instantanément, la scène de la bombe prit un semblant d'ordre. Remo se dit que ce grand Russe était bon. Il savait que faire et il savait commander. Il n'y en avait pas beaucoup comme ça, ni dans la police ni dans l'armée.

— Allons, insista Chiun. Quoi encore ?

Remo tourna les talons et suivit Chiun, sans remarquer que l'officier russe levait les yeux et le voyait. Sorkofsky reconnut Remo Black, dont il avait eu la photo sur son bureau, et il fit signe à un de ses agents en civil qui s'approcha aussitôt, écouta des instructions chuchotées et partit d'un pas distrait dans la direction prise par Remo et Chiun.

— Je ne sais pas, Chiun, dit Remo en tenant le bout de tissu à bout de bras pour avoir un angle différent. Qu'est-ce qu'il y a d'autre ?

— Sens-le.

Remo renifla l'étoffe mais ne perçut que de vagues traces d'arômes. Il le tint serré entre ses mains pour le réchauffer, afin qu'il dégage mieux son odeur, puis il porta ses mains à son nez et respira profondément.

Il y avait une odeur de fumée, de roussi, caractéristique de l'explosif, mais une autre aussi. C'était une senteur aigre douce, qui piquait les narines. Remo l'avait déjà sentie, il y avait très longtemps... mais où ?

Il secoua la tête et renifla une seconde fois. Il retrouva tout de suite l'odeur particulière parmi toutes les autres – brûlé, sueur, poudre – mais son nom lui échappait.

— Je ne sais pas, Chiun. Qu'est-ce que c'est ?

— De l'arnica. Sens encore, comme ça tu le sauras la prochaine fois.

Remo renifla derechef, gravant l'odeur dans sa mémoire.

— Qu'est-ce que c'est que ça, l'arnica ?

— Ça vient des fleurs séchées d'une plante. On en fait un baume qui est employé par les hommes qui se battent pour réduire les enflures et soigner les coupures.

Remo se souvint. Oui, c'était loin, quand il était dans l'armée, longtemps avant CURE et longtemps avant Chiun, quand il s'était laissé embarquer dans une exhibition de boxe. Il avait décoché une heureuse droite et fendu légèrement l'arcade sourcilière de son adversaire et au round suivant, pendant un corps-à-corps, il avait eu le

nez sur la coupure et il avait senti l'arnica.

— Un boxeur, dit-il. C'est un boxeur que nous cherchons.

— Sûrement, dit Chiun. Et d'un pays où les sacs sont tissés à la main.

— Oui. Probablement un petit pays trop pauvre pour avoir du vrai matériel.

— Bravo, approuva Chiun. Je suis heureux que tu comprennes. Et maintenant que j'ai fait ton travail à ta place, je crois que je vais retourner au stade et observer tes adversaires.

— Bon. Moi je vais faire un tour à la salle de boxe. Et j'emmène notre filocheur.

Il fit un léger signe du menton vers son épaule et Chiun battit des paupières pour indiquer son accord. Sans même avoir vu l'agent russe, ils savaient tous deux qu'ils étaient suivis depuis qu'ils avaient quitté le stand détruit.

Chiun retourna lentement dans le stade pendant que Remo se dirigeait d'un pas vif vers le gymnase où devaient commencer les rencontres préliminaires de boxe. Il espérait en avoir fini et aller à l'autre gymnase voir comment se débrouillait Josie Petite-Plume à la poutre.

Dans la salle de boxe, Remo suivit le long couloir des vestiaires, en s'arrêtant dans chacun pour souhaiter bonne chance aux boxeurs et jeter un coup d'œil à leurs sacs. Son suiveur traînait dans le couloir derrière lui, en fumant une cigarette et en essayant de prendre un air détaché.

Le dernier vestiaire était intitulé « République démocratique populaire de Baruba » et, dès qu'il entra, Remo aperçut un sac de sport tissé à la main dont l'étoffe était identique au lambeau qu'il avait encore à la main.

— Salut, mon vieux, dit-il au garçon allongé sur la table.

Le boxeur noir sursauta, tourna la tête et répondit par un large sourire à celui de Remo.

— J'espère que tu gagneras aujourd'hui, dit Remo. Tu t'appelles comment ?

Le Noir hésita un tout petit peu trop longtemps :

— Sammy Wanenko.

— Bon, eh bien salut et bonne chance.

Remo serra la main déjà bandée du boxeur.

Il se demanda un instant s'il ne devrait pas secouer un peu le type, le faire parler, mais alors il y aurait des questions, et patati et patata, du bla-bla et il manquerait l'exhibition de Josie. Il se rappela son suiveur dans le couloir. L'homme ferait l'affaire pour transmettre son message.

Remo sortit, l'agent russe se décolla du mur où il était appuyé et

alluma une cigarette, les yeux fixés sur l'Américain brun. Remo lui fit signe.

— Venez ici.

L'agent russe regarda derrière lui mais il n'y avait personne d'autre dans le couloir. Il s'approcha de Remo qui lui saisit la main, le tira au fond du couloir et dans une petite alcôve.

— Vous parlez anglais ? demanda-t-il.

— Oui, répondit l'autre en essayant de dégager sa main.

— Arrêtez ça. Je veux simplement vous parler. J'ai un message pour votre patron.

— Oui ?

— Dites-lui que les terroristes sont les boxeurs barubains. Vous avez compris ? L'équipe de boxe de Baruba. Tenez, donnez-lui ça.

Il remit à l'agent le lambeau d'étoffe.

— C'était sur le lieu de l'explosion. C'est comme ça qu'ils ont posé les explosifs, expliqua Remo. C'est le tissu utilisé par les Barubains pour leurs sacs de sport. Vous comprenez ?

Le Russe ne répondit pas, puis il hocha vigoureusement la tête quand il sentit quelque chose d'incroyablement dur s'enfoncer entre ses côtes à travers son costume épais : l'index de Remo.

— Oui, oui, oui, j'ai compris.

— OK. Faut que je file. Mais allez vite dire ça à votre chef.

Remo partit en courant pour aller voir Josie.

L'agent le suivit des yeux, puis il regarda le bout de tissu. Ce bon vieux colonel Sorkofsky, pensa-t-il. On pouvait faire confiance au Rhinocéros pour repérer quelqu'un ou quelque chose d'important.

Il partit très vite, les yeux baissés sur le morceau de tissu, pressé d'aller transmettre à Sorkofsky le message de l'Américain.

Il n'entendit pas s'ouvrir derrière lui la porte du vestiaire des Barubains et il était déjà trop tard quand il entendit des pas qui le suivaient. Un bras musclé était déjà autour de sa gorge et il était traîné à reculons dans le vestiaire. Il eut tout juste le temps de distinguer un couteau au-dessus de sa tête et puis il sentit une brûlure quand il fut planté dans sa poitrine jusqu'au cœur. Après quoi, il n'y eut plus rien.

CHAPITRE XIII

— Tu as été très bien, dit le capitaine Jack Mullin au boxeur barubain.

Le boxeur tenait une compresse contre son front en sang.

— Je me suis fait mettre KO au premier round, grommela-t-il.

— Je ne parle pas de ton foutu match, abruti ! s'exclama Mullin en montrant l'agent russe gisant dans un coin. Je voulais dire lui.

Les trois autres Africains passant pour des Barubains approuvèrent.

— Est-ce que quelqu'un sait qui est cet Américain qui parlait à l'agent ? demanda Mullin.

— D'après le signalement, répondit un des Africains, on dirait celui qui s'appelle Remo Black. Quand je suis au stade, les Américains ne parlent que de lui. Ils disent qu'il est très bizarre.

— CIA, probablement.

— Son entraîneur est oriental, ajouta l'Africain. Très vieux et très frêle. Il a de beaux kimonos. Tout brodés avec de jolies images et...

— Je me fous de ses foutues frusques ! hurla Mullin et le Noir se le tint pour dit. Faudra qu'on s'occupe d'eux. De tous les deux.

D'un côté, Mullin était content que la tension monte dans son effectif terroriste. Il était un homme d'action et les subterfuges, la sournoiserie l'exaspéraient. Il commençait à sentir le sang bouillir dans ses veines. Une autre idée lui vint :

— Les deux hommes de la sécurité. Ce grand Russe et l'Allemand. Si cet Américain a pu trouver quelque chose, eux aussi peut-être. Je crois que nous allons laisser notre marque sur ces Jeux, à partir de tout de suite.

— Vous pensez à quoi, mon Capitaine ?

— Nous allons tuer les hommes de la sécurité. Comme ça, le monde saura que nous ne plaisantons pas.

Mullin regarda à tour de rôle les quatre figures noires. Toutes souriaient largement.

*

* *

— Cette bombe n'est que le premier pas, dit Sorkofsky. Nous devons agir vite.

— Que suggérez-vous ? demanda Bechenbauer.

— Je crois que nous devons arrêter cet Américain, répliqua le

colonel en reprenant le rapport avec la photo de Remo. Ce Remo Black. Il était sur les lieux. Et hier, il a enfreint les consignes de sécurité du Village.

— Vous ne pensez tout de même pas qu'il a posé la bombe ? Je ne puis croire qu'un homme de la CIA pourrait faire partie de ce groupe de terroristes.

— Mais il n'est pas de la CIA ! Je viens de recevoir un rapport de notre siège. Ils ont les moyens d'enquêter sur les gens, là-bas. Il n'est pas de la CIA. Il n'est pas du FBI. Il ne fait partie d'aucun service du gouvernement américain.

— Mais quand même... Un Américain ne va pas tuer des athlètes américains ! J'ai du mal à croire ça, protesta l'Allemand.

— Écoutez. Vous savez bien que l'Amérique est bizarre. Ces gens-là prennent plaisir à attaquer leur propre pays. Qui sait quelle espèce de zigoto est celui-là ?

Bechenbauer réfléchit pendant plusieurs secondes avant de hocher lentement la tête.

— Je vais le faire arrêter, décida Sorkofsky.

Alors qu'il tendait la main vers le téléphone, il se souvint qu'il avait promis d'emmener ses filles dîner au restaurant ce soir-là, et ensuite aux ballets. Elles seraient terriblement déçues mais une fois qu'il aurait ce Remo Black il lui faudrait l'interroger, pour savoir pour qui il travaillait. Il emmènerait dîner les petites le lendemain.

Bechenbauer espéra soudain que ce Remo Black était bien le chef des terroristes. Sa femme et ses enfants lui manquaient et il serait très heureux de rentrer chez lui et de retrouver sa famille.

« Bientôt, se dit-il. Très bientôt peut-être. »

*

* *

À l'extérieur du poste de sécurité, Mullin et ses hommes avaient éliminé les deux gardes russes en faction, très proprement et rapidement, avec des couteaux. La baraque était dans un coin isolé du Village olympique alors ils ne risquaient guère d'être surpris. Mullin posta un de ses hommes pour faire le guet et entreprit de crocheter la porte.

Il sentit la serrure céder et se tourna vers les hommes pour leur chuchoter ses dernières instructions.

— Attention. Vite et en silence. Je ne veux pas de coups de feu, alors frappez-les rapidement parce que dès qu'ils nous verront ils dégaineront. Compris ?

Tous les Noirs acquiescèrent. Puis ils entendirent le déclic de la porte qui s'ouvrait.

Le cœur de Mullin battait à grands coups. C'était là sa raison de vivre, l'action, et si l'action l'obligeait à tuer, eh bien ainsi soit-il. Il fit signe au guetteur de les rejoindre. Il avait son couteau à la main et caressait la lame aiguë.

— Ça y est, les gars, murmura-t-il. On y va.

Sorkofsky venait de former un numéro au téléphone quand il vit la porte s'ouvrir brusquement. Stupéfait, il regarda quatre Noirs et un Blanc envahir le bureau et se déployer en éventail. Ils étaient tous armés de couteaux.

Bechenbauer vit l'expression de Sorkofsky et entendit la porte s'ouvrir derrière lui. Il bondit de sa chaise et se retourna pour faire front. Il n'eut pas le temps de compter les hommes qui venaient d'entrer et se ruaient sur lui. Saisissant sa chaise, il la lança contre un des assaillants qui se baissa. Mais la chaise le frappa à l'avant-bras et il poussa un cri de douleur et de rage.

Alors qu'il cherchait fébrilement à dégainer son revolver, l'Allemand sentit la lame du premier couteau s'enfoncer dans sa chair, sous la ceinture. Elle lui coupa le nombril en deux. Puis tandis que la lame était tirée de côté pour lui ouvrir le ventre, un deuxième couteau lui trancha la gorge et son cri y resta coincé. Il fut brusquement tout engourdi, tout endormi. Ses jambes refusèrent de le soutenir plus longtemps.

« Je vais tomber, pensa-t-il, mais il eut l'impression de s'envoler. Bientôt... bientôt... je... serai... chez... moi... »

Sorkofsky voyait le dos de Bechenbauer mais pas ce qui lui était arrivé. L'Allemand s'écroula alors et il reconnut ce qu'il avait si souvent vu : l'expression de la mort. Repoussant sa chaise, il leva les pieds, les appuya contre le bord de son bureau et, de toute la force de ses énormes mollets, il poussa. Le léger bureau voltigea à travers la pièce et retomba sur le cadavre de Bechenbauer, entraînant un des terroristes. Il en restait quatre à affronter.

Sans la protection du bureau, Sorkofsky se leva d'un bond en portant une main à son pistolet à sa hanche. Il fut surpris de se sentir calme, de si bien calculer ses mouvements. Il savait exactement ce qu'il voulait faire et, aussi, que s'il pouvait exécuter ce qu'il projetait, il aurait une chance de rester en vie.

Il avait son pistolet au poing et le levait quand le premier couteau trouva sa cible.

Un des Noirs le frappa au bras droit et le fendit juste au-dessous du coude. Sa main s'engourdit et le pistolet tomba par terre. En même temps, il saisit le terroriste par le cou, de l'autre main, le souleva comme un pantin et le jeta à l'autre bout de la pièce où il alla s'écraser contre un autre Africain. Tous deux s'affalèrent en tas désordonné.

Le colonel baissa les yeux pour chercher son arme mais un pied botté l'envoya valser. En redressant la tête, il vit le Blanc debout devant lui.

— T'es bien un gros fortiche, hein ? ricana Mullin.

Sorkofsky ne comprit pas les mots mais l'expression ironique de ce Blanc, le corps du pauvre Bechenbauer répandant son sang sur le plancher, touchèrent quelque chose de profond dans le cœur du Russe et il rugit, poussant un cri de douleur et d'angoisse.

De la main gauche, il attrapa le menton du petit Britannique, le souleva avec la force du désespoir et s'élança en courant pour fracasser la tête de l'homme contre le mur. « Je mourrai peut-être, se disait-il, mais ce fumier mourra avec moi ! »

Mullin hurla et avant que Sorkofsky atteigne le mur du fond, deux des Noirs le plaquèrent au sol. En tombant, il lâcha Mullin. Quand il secoua la tête pour s'éclaircir les idées, l'Anglais était de nouveau debout devant lui.

— Lève-toi, patate, gronda-t-il. Je ne me servirai même pas d'un couteau avec toi.

Un bras inutilisable, Sorkofsky se releva péniblement. Au même instant, Mullin lui décocha un grand coup de pied au plexus solaire.

Le Russe, au lieu de retomber, rugit encore et se rua sur Mullin. Alors qu'il allait le saisir, l'Anglais redressa la lame de son couteau vers le ventre de son assaillant et Dimitri Sorkofsky tomba, les yeux déjà vitreux.

Un silence de mort plana.

— Beau boulot, les gars, dit Mullin bien que ça n'ait pas été aussi facile qu'il l'avait prévu ou souhaité.

Le grand Russe était un sacré taureau et il avait rendu toute l'affaire plus difficile qu'elle n'aurait dû l'être. Malgré tout, les terroristes avaient marqué un point. Les officiers de sécurité des Jeux Olympiques étaient morts. Le monde saurait que les terroristes ne plaisantaient pas.

Le téléphone sonna sur la petite étagère, derrière l'emplacement du bureau du colonel.

— Ça va, les gars, dit vivement Mullin. Ne restons pas là... Au suivant, maintenant. L'Américain. Ce Remo Black.

CHAPITRE XIV

Dans le grand gymnase, Josie Petite-Plume s'approcha de la poutre pour sa troisième exhibition dans les préliminaires et la foule se tut.

Elle avait déjà accompli ce qu'aucune autre gymnaste américaine n'avait fait ; elle avait marqué à la perfection deux fois dix.

Remo hocha la tête avec satisfaction en la regardant monter sur la poutre avec une assurance évidente et puis, avec un bonheur physique proche de la luxure, il suivit ses exercices, ses bonds, ses sauts périlleux et sa danse, jusqu'à ce qu'elle quitte la poutre en exécutant un saut périlleux et demi en torsion qui souleva d'enthousiasme les spectateurs. Ils se levèrent tous en acclamant à grands cris cette gymnaste encore pratiquement inconnue.

Josie courut vers Remo et se jeta à son cou.

— Vous avez été formidable, dit-il.

— Grâce à vous.

Derrière elle, il vit les notes apparaître au tableau d'affichage, dans le fond de la salle. Le public se remit à crier et à applaudir.

— Encore un dix ? demanda Josie.

— Je vous prie de le croire ! Allez là-bas saluer tout le monde. Votre public vous réclame.

Josie courut au centre de la salle et leva une main à la foule, en se tournant lentement, avec un sourire éclatant, puis elle rejoignit Remo sur un banc près des sièges des spectateurs.

— Quand courez-vous ? demanda-t-elle.

Il n'y avait même pas pensé. Sa première course était aussi ce jour-là. Peut-être même le cherchait-on déjà. S'il ratait la course et décevait Chiun, il n'aurait pas fini d'en entendre parler. Au même moment, il leva les yeux et vit Chiun arriver, la mine sombre.

— Aujourd'hui, répondit-il à Josie. Mais ne venez pas regarder, ça me rendrait nerveux.

Elle l'embrassa encore et lui souhaita bonne chance.

— Même si vous n'en avez pas besoin. Il faut que j'aie parlé à quelqu'un.

Elle s'éloigna et Remo se leva pour aller à la rencontre de Chiun.

— Ça va, Chiun, ça va. Je ne manquerai pas la course.

— As-tu trouvé les poseurs de bombe ?

— Oui. C'est l'équipe de Baruba.

— Et tu l'as dit au chef de la sécurité de ces Jeux ?

— Pas précisément.

— Quoi, pas précisément ?

— Je l'ai dit au type qui nous suivait. Je lui ai dit d'aller le répéter à son patron.

— Et puis tu es venu ici pour regarder cette fille se présenter ?

— Vous étiez au courant ?

— Comment est-ce que je ne l'aurais pas été, bougonna Chiun. L'agitation dans ton cœur et ta tête fait un tel vacarme que je ne peux pas dormir depuis que tu as rencontré cette fille. Mais elle n'a pas d'importance pour le moment.

— Qu'est-ce qui en a ?

— Les chefs de la sécurité ont été tués. Je viens de l'apprendre. Je suppose que ton message sur les terroristes n'a pas été transmis.

— Zut, fit Remo.

Il s'en voulut. Il avait été responsable de la mort de bien des hommes mais cette fois c'était par négligence et non à dessein. Il regarda Chiun.

— Allons attraper ces foutus terroristes et mettons-les hors de combat une fois pour toutes.

— Chiun leva la main.

— Non. Moi, je vais aller les trouver. Tu vas faire ce que tu es venu faire ici. Va sur le terrain et gagne ta course. Chasse tout le reste de ton esprit et gagne.

— Chiun...

— Tais-toi. C'est important. Il faut que tu gagnes. Ce n'est pas encore pour la médaille d'or. Ce n'est qu'une course préliminaire. Mais tu vas la gagner. Et tu établiras un nouveau record du monde par la même occasion. Pas un grand record, juste un petit. Garde le bon pour plus tard. Mais souviens-toi. Ne passe pas à la télévision avant que je revienne. C'est important parce que tu diras probablement des bêtises. Fais ce que je te dis.

— Oui, Chiun, dit Remo et les deux hommes se séparèrent, Chiun pour partir en chasse, Remo pour aller courir.

*

* *

L'épreuve était le 800 mètres.

Remo arriva juste à temps pour ne pas être disqualifié et les trois autres Américains lui jetèrent des regards mauvais.

Remo se demanda s'il devait agiter la main au Dr Harold W. Smith, qui regardait probablement l'épreuve en Amérique, mais jugea préférable de n'en rien faire. Smith devait déjà piquer une crise d'apoplexie après avoir vu Josie Petite-Plume venir l'embrasser en courant après sa démonstration à la poutre.

Remo était toujours en mocassins et en jeans. Un des juges l'interpella :

— Où est votre uniforme ?

— C'est ça, répondit Remo. Je représente le Club Athlétique des Teinturiers-Dégraisseurs de Secaucu, dans le New Jersey.

Le juge secoua la tête d'un air interloqué et s'écarta de la ligne de départ.

Remo était dans le couloir quatre, à côté du coureur est-allemand Hans Schlichter, celui qui l'avait vu dans le gymnase quand il montrait à Josie comment maîtriser la poutre d'équilibre. Schlichter se pencha vers lui et avertit :

— Ça n'a rien de personnel, tu comprends.

— Bien sûr. C'est tout dans l'esprit de la compétition olympique.

— C'est ça, dit Schlichter.

Les coureurs prirent place aux starting-blocks, sauf Remo qui resta tranquillement debout.

Au coup de pistolet du starter, Schlichter, au lieu de bondir des cale-pieds, bifurqua sur la droite. Cela laissa la place à un autre coureur est-allemand qui revint vers la corde, de passer devant Schlichter et de se placer à côté de Remo, en le coinçant ainsi entre lui et un autre est-allemand.

Remo partit sans se presser et les deux coureurs est-allemands se mirent à faire du slalom, serpentant d'un couloir à l'autre, en le bousculant, en le coinçant entre eux. Celui de droite essaya de lui enfoncer ses crampons dans le mollet mais Remo l'évita.

Il voyait Hans Schlichter devant lui, qui prenait une longue avance et revenait vers la corde ; il se retourna un instant vers Remo avec une expression signifiant clairement : « Navré, mon vieux, mais c'est comme ça. »

Et Remo se mit en colère.

Il commença à courir en exagérant ses mouvements, en balançant les bras très haut et puis il ramena violemment son coude gauche dans l'estomac d'un des concurrents est-allemands qui eut le souffle coupé. Le poing droit de Remo retomba sur la cuisse gauche du coureur à sa droite, lequel poussa un cri, ralentit et se remit à forcer l'allure pour tenter de faire cesser la douleur. Mais il était trop tard. Remo était passé et partait à la poursuite de Schlichter et des trois Américains occupant les deuxième, troisième et quatrième place derrière l'Est-Allemand.

Tout en courant, Remo secouait la tête. « Où diable sont passés le sport et le fair-play ? », se demandait-il. Il oublia la nécessité de gagner la course et ne visa plus qu'un seul but : se débarrasser de ce fumier d'Est-Allemand.

Courant aisément, maintenant, Remo rejoignit les trois Américains

à la moitié du deuxième et dernier tour de piste.

La foule se mit à hurler quand Remo les dépassa. Schlichter crut que c'était pour lui jusqu'à ce qu'il aperçoive Remo à sa hauteur. Il ouvrit des yeux ronds et chercha un regain d'énergie pour laisser Remo derrière lui mais Remo restait à côté, sans effort.

— Tous les cocos sont pédés, dit Remo.

Schlichter continua de courir.

— Tu ressembles à Hitler. Vous êtes parents ?

Schlichter jeta un coup d'œil furieux à sa droite, toute sa figure brûlant de haine. Ils étaient maintenant dans la dernière ligne droite et les longues foulées de Schlichter devinrent saccadées. Remo sentit les trois Américains se rapprocher derrière eux.

— Ta mère fait toujours des passes au mur de Berlin ? demanda Remo en restant à côté de Schlichter, aussi détendu et nonchalant que l'autre était nerveux et essoufflé.

— Sale bâtard de Yankee, gronda l'Est-Allemand.

— Con. *Ich bin ein Berliner*. Tu n'es qu'un schmuck.

Schlichter essaya de se concentrer sur sa course mais les trois Américains les avaient rattrapés.

— Un chien courant des bouchers communistes, dit Remo. Rappelle-toi la Hongrie. Rappelle-toi la Tchécoslovaquie. Vive la Pologne libre.

Alors, incroyablement, Schlichter s'arrêta de courir et sauta vers Remo, les poings levés pour le rouer de coups. Remo les para et s'écarta en trotinant, tout en regardant les trois Américains franchir la ligne d'arrivée presque au coude à coude. Ce fut seulement lorsque les rugissements de la foule signalèrent la fin de la course qu'il se rendit compte qu'il avait tout raté et qu'il lui faudrait affronter Chiun.

Derrière lui, Schlichter ne prit même pas la peine de terminer. Il s'arrêta et quitta la piste, bientôt rejoint par les deux autres Est-Allemands, tous éliminés du premier parcours de la compétition. Ils se tournèrent vers Remo et il les salua ironiquement.

Il alla féliciter les Américains gagnants et l'un d'eux le prit par les épaules.

— Tu les as bien eus, mon vieux. Tu aurais pu gagner ce truc-là, ne te figure pas que nous ne le savons pas. Mais pourquoi ?

— Bof, vous le méritiez, marmonna Remo. Et puis vous vous faites vieux. C'est votre dernière chance. Je reviendrai dans quatre ans et je m'achèterai peut-être même des baskets et j'éliminerai tout le monde.

Les trois coureurs, qui avaient tous quinze ans de moins que Remo, éclatèrent de rire.

— Ouais, mais cette année nous avons des médailles. Et toi, qu'est-ce que tu as ?

— La satisfaction. C'était tout ce que je voulais.

Remo se retourna et vit Josie Petite-Plume dans la foule qui envahissait la piste. Il vit son regard blessé et fut triste de l'avoir déçue en perdant, mais même cela ne pouvait lui faire regretter ce qu'il avait fait.

— Josie !

Il courut vers elle mais elle tourna les talons, plongea dans la foule et se perdit rapidement.

La première pensée de Remo fut que cela lui passerait. Et puis il se dit que si ça ne lui passait pas, elle n'avait qu'à aller se faire voir.

Il se rappela enfin que pendant qu'il restait planté là à réfléchir à sa course sabotée, Chiun traquait des tueurs.

« Et qu'il aille se faire voir aussi, se dit-il, s'il n'en garde pas un pour moi. »

CHAPITRE XV

Le centre du Village olympique était bondé de touristes et d'athlètes allant d'une arène à l'autre, d'un gymnase à l'autre, mais Jack Mullin ne les voyait pas. Ce qu'il voyait, c'était des centaines de policiers et de soldats qui se mêlaient à la foule, scrutaient les visages et avaient l'air de chercher quelqu'un.

Un peu nerveux, il rassembla ses quatre hommes et leur dit :

— Je crois qu'il est temps de déposer nos petits paquets et de nous tirer, les gars. D'accord ?

Il examina les figures impassibles. Pas un muscle n'avait bougé, chez aucun.

— Trop de police. Alors nous ferons ce que nous avons à faire. Vous laissez nos petits cadeaux là où nous avons dit et je vais continuer de chercher l'Américain. Quand vous aurez fini, nous nous retrouverons dans le fond du grand gymnase où se déroulera l'épreuve d'haltérophilie. Allez, maintenant.

Les quatre hommes partirent promptement et Mullin repartit à la recherche de Remo.

On était un peu en avance sur l'horaire, mais quoi ! C'était ça qui faisait un bon commandant, Mullin le savait, la faculté de s'adapter aux circonstances. Les plans étaient bien beaux mais ne pouvaient être exécutés à la lettre que dans un monde hermétiquement clos et il ne vivait pas dans un de ceux-là.

Il se demanda où était Remo. Il l'avait manqué à l'épreuve de course. Mais il le trouverait et le tuerait, et on n'en parlerait plus. Ses hommes et lui rentreraient chez eux et si tout allait comme prévu, la révolution de Jimbobwu Mkombu aurait le pied à l'étrier pour renverser les gouvernements de Rhodésie et d'Afrique du Sud.

Et alors Jack Mullin renverserait Mkombu. « Il n'y en a plus pour bien longtemps », se dit-il. Mais d'abord l'Américain, Remo Black, et le vieil Oriental.

*

* *

Les quatre faux athlètes barubains traversaient le Village animé avec leurs sacs de sport pleins d'explosifs.

Et puis ils ne furent plus que trois.

L'Africain qui se faisait passer pour Sammy Wanenko, le boxeur

barubain, sentit une main autour de son cou. Il voulut appeler ses camarades, leur dire de s'arrêter, mais rien ne sortit de sa gorge. Quand la main relâcha son étreinte, il se retourna et vit un petit vieillard oriental.

— Où est ton chef ? demanda Chiun.

— Qui veut le savoir, vieux débris ?

Chiun expliqua qui il était en appliquant sa main droite sur la joue de l'Africain. Rien de ce que le boxeur avait senti sur le ring, alors qu'il était en route vers son premier KO rapide, n'avait fait cet effet-là. Il eut l'impression d'avoir la figure en feu, il croyait presque entendre sa peau grésiller là où ce vieux l'avait giflé.

Chiun se rapprocha, sa main gauche brûla le ventre de l'Africain et l'homme se mit à débiller un torrent de mots, sur le capitaine Mullin, son signalement, où il allait, et que sa cible était Remo Black, et que ses trois compagnons allaient déposer des bombes dans les dortoirs des athlètes américains et puis l'Africain mourut en tas sur le sol du Village.

Chiun s'éloigna du cadavre. Il se demandait s'il devait courir après les trois Africains poseurs de bombes ou chercher Jack Mullin. Il choisit Mullin. Les dortoirs des athlètes étaient déserts en ce moment et ils le seraient encore un bon bout de temps, alors il n'y avait pas de danger immédiat. Mais Mullin risquait d'être dangereux pour Remo, surtout si ce jeune imbécile continuait d'errer la tête dans les nuages en pensant à cette fille peau-rouge.

Il aperçut Mullin près de l'entrée d'un des gymnases et il se fraya un passage dans la foule jusqu'à lui mais en s'arrangeant pour lui tourner le dos, afin que l'Anglais s'imagine que c'était lui qui avait trouvé Chiun tout seul.

Mullin aperçut le kimono de brocart bleu et s'écria :

— Hé, le vieux !

Chiun se retourna et le regarda fixement. Il était impassible. Mullin tira un couteau de sa poche, le tint contre le ventre de Chiun et ordonna :

— Longe le bâtiment !

Ils s'engagèrent dans une ruelle encombrée de poubelles. Mullin continua de pousser Chiun qui obéit, l'air toujours aussi impassible. « Pas étonnant qu'on dise que les Chinois sont impénétrables », pensa Mullin.

Quand ils furent hors de vue de la foule, il demanda :

— Où est l'Américain ?

Chiun ne répondit pas.

— Allez, bon Dieu, foutu vieux Chinetoque ! Où est-il ?

Toujours pas de réponse. Mullin soupira et frappa avec son couteau pour trancher la gorge de ce petit vieux.

Il la manqua.

C'était impossible.

Il recommença.

Et manqua encore.

Une damnée impossibilité. Le vieux con était là debout, devant lui. il n'avait même pas bougé. Comment avait-il pu le manquer ?

À moins qu'il ait bougé ?

Mullin frappa encore mais en observant très attentivement. Il ne perçut qu'un vague murmure de mouvement, comme si en une fraction de seconde le vieillard s'était écarté de la trajectoire du couteau et avait aussitôt repris sa place.

Mullin remit son couteau au fourreau dans sa poche et dégaina son 45, sous sa veste de brousse. Il était temps d'en finir avec les sottises.

— Ça va, vieux. Une dernière fois. Où est l'Américain ?

Silence.

Mullin pressa la détente. La détonation claqua dans la ruelle avec un bruit d'explosion.

Et le coup rata.

— Nom de Dieu ! jura Mullin.

Comment avait-il pu manquer son coup ? Le vieux ne pouvait tout de même pas parer une balle ! Non ?

Mullin tira encore. Le vieillard resta planté là, indemne. Il regarda son pistolet, pour voir si c'était la faute de l'arme, puis de nouveau le vieillard.

Impénétrable ? Non. Plutôt inhumain.

Mullin éprouva le début d'une émotion à laquelle il n'était pas habitué : de la peur.

Il perdait le contrôle de lui-même. Il recula, lentement d'abord, puis plus vite, au point de courir presque, sans cesser de se traiter de tous les noms parce qu'il s'enfuyait devant un frêle vieillard.

Mais ce n'est pas un vieillard normal.

Chiun le suivit en souriant. Il avait réussi à persuader Mullin de renoncer à chercher Remo et de rejoindre les autres terroristes. Maintenant, Chiun pourrait les réunir tous et les garder pour Remo, qui voudrait sûrement poser des questions et faire beaucoup d'autres choses stupides, mais aujourd'hui Chiun était prêt à tout lui pardonner parce que, après tout, Remo allait lui gagner une médaille d'or.

Il espérait que Remo n'aurait pas gagné sa course en courant à toute vitesse. Il voulait que Remo grignote le record du monde petit à petit au cours des préliminaires, et puis le battre d'une manière éclatante dans la course finale pour l'or olympique.

Mullin courait à toute vitesse. Il essayait de trouver une explication rationnelle à ce qui s'était passé. Il essayait aussi de reprendre la

maîtrise de son corps, qui s'entêtait à se précipiter en avant, alors même que le cerveau qui ordonnait de ralentir. Cette sensation, cette fuite en pleine panique d'un vieux Chinois frêle, était totalement étrangère à Jack Mullin.

Progressivement, il parvint à se contrôler, à raisonner la peur. « Une fois que j'aurai rejoint mes quatre hommes, se dit-il, nous nous occuperons du Chinetoque et de l'Américain. »

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Les charges d'explosifs devaient être en place et ses hommes l'attendaient maintenant dans le fond du gymnase principal, où se déroulaient les épreuves d'haltérophilie.

Maintenant il marchait au pas, il se sentait de nouveau maître de lui... de tout sauf de son cou.

Il n'arrivait pas encore tout à fait à tourner la tête pour regarder derrière lui.

Remo se frayait un passage dans la foule du Village, espérant en grande partie trouver Chiun et aussi, en petite partie, ne plus jamais le revoir pour ne pas avoir à lui raconter la course de l'après-midi qui l'éliminait de la compétition olympique.

Du coin de l'œil, il distingua un peu de bleu disparaissant dans le grand gymnase. Il fut certain que c'était le kimono de brocart bleu de Chiun.

Il le suivit.

*

* *

Alexi Vassilev poudrait l'intérieur de ses cuisses énormes, pendant que son entraîneur lui répétait :

— Alexi, tu es le plus fort, tu es le plus grand, le plus grand qu'il y ait jamais eu.

Vassilev grogna. Son seul grognement aurait suffi à renverser certains hommes. Avec un mètre quatre-vingt-onze et cent soixante-douze kilos, il était champion du monde d'haltérophilie, super-poids-lourd, avec déjà deux médailles d'or olympiques.

Mais ce jour-là, il était soucieux. Il avait trente-huit ans et les muscles, les ligaments et les tendons hyper-étirés ne guérissaient plus aussi vite qu'autrefois et il sentait aussi sur sa nuque l'haleine brûlante de tout un monde d'haltérophiles qui se rendaient finalement compte que Vassilev était humain et pourrait, peut-être, être battu.

Autrefois, il avait dédaigné les records du monde. Il les avait tous battus mais sans jamais essayer de soulever des poids pour le record. Il n'avait soulevé que juste assez pour gagner.

Mais aujourd'hui, à trente-huit ans et nerveux, il allait s'efforcer de

battre un record. Il allait imposer un record qui intimiderait des générations d'haltérophiles et garantirait que même quand son corps vieillissant déclarerait forfait et qu'il perdrait dans une compétition, son gouvernement ne réagirait pas comme il l'avait si souvent fait pour des athlètes sur le déclin, en les privant de leur appartement, en confisquant leur voiture et en les envoyant vivre dans un coin où personne ne pouvait vivre. On continuerait de respecter son record.

Il y avait un dicton, chez les athlètes de l'équipe olympique russe : « L'entraînement est dur mais la glace de Sibérie est encore plus dure. »

Son entraîneur continuait de radoter :

— Tu es le plus grand, Alexi. Le plus grand.

Vassilev hochait la tête mais il n'écoutait pas.

Son principal adversaire, aujourd'hui, était un Américain qui avait gagné un concours à la télévision, comme « Monsieur Muscle », un titre remporté en trimbalant un réfrigérateur en haut d'une colline. Le fait que cet exploit était accompli tous les jours par des dizaines de déménageurs de San Francisco semblait avoir échappé aux juges.

Mais malgré ses titres bidons, l'Américain était un bon haltérophile, Vassilev le savait.

— Je dois gagner, marmonna-t-il tout haut.

— Bien sûr, tu vas gagner, dit l'entraîneur.

— Ce seront mes derniers jeux. Je vais écraser cet Américain, aujourd'hui. Je montrerai la gloire des Républiques socialistes soviétiques.

Il guetta attentivement son entraîneur, pour s'assurer que l'homme avait bien compris ses mots et les rapporterait à la police secrète qui surveillait de près les paroles et les actes des athlètes.

— Tu gagneras pour notre mère la Russie, dit l'entraîneur.

« Et pour moi », pensa Vassilev.

Il était temps.

Il monta sur la plate-forme sous un tonnerre d'applaudissements. Sa figure était massive, impassible, et il ne fit pas du tout attention au public, concentrant uniquement sa pensée sur le poids devant lui. La barre était chargée à trois cents kilos et la foule bourdonnait d'impatience. Vassilev allait tenter de soulever trois cents kilos, ce qui dépassait de loin tous les poids jamais soulevés. C'était l'équivalent du mile en trois minutes.

Respirant profondément, régulièrement,

Vassilev se baissa et plaça ses mains sur la barre froide, puis il la serra fortement. Expulsant d'un coup tout l'air de ses poumons, il souleva le poids à sa poitrine.

Il aspira profondément. Il avait les mains moites et savait qu'il était temps d'arracher la barre pour la hisser au-dessus de sa tête avant

qu'elle glisse. Il souffla, poussa le poids au-dessus de sa tête mais avant qu'il puisse affermir ses coudes pour le maintenir en place, la barre glissa de ses mains humides et les deux disques de cent cinquante kilos tombèrent sur la plateforme dans un fracas assourdissant.

Vassilev jura à part lui. Il avait échoué à la première de ses trois tentatives.

*

* *

Le soulagement que Mullin éprouva en apercevant le grand gymnase l'avait irrité. C'était une honte, pensait-il, qu'un soldat qui avait été décoré dans la Royal Air Force de Sa Majesté s'enfuit devant un vieil homme débile pour aller rejoindre trois soldats de plomb moricauds et qu'il éprouve du soulagement parce qu'ils n'étaient plus bien loin.

Il avait honte. C'était la faute de ce Chinois.

À la porte du gymnase, il s'arrêta et jura tout haut, en souhaitant un instant que quelque chose le ramènerait en arrière et lui ferait affronter de nouveau ce Chinois, main à main cette fois, pour le mettre en pièces. Mais aucune voix intérieure ne le lui ordonna, alors il poussa la porte et entra dans l'immense salle. Il chercha ses hommes dans le fond mais il ne les vit pas.

Sur la plate-forme, il reconnut l'homme le plus fort du monde, Alexi Vassilev. Avec son énorme ventre, le centre de gravité si précieux pour les haltérophiles, Vassilev avait soulevé des poids qu'aucun homme n'avait été capable de soulever et pourtant, pensait Mullin, « je pourrais le vaincre, main à main, sans problème ». Malgré tout... un vieux Chinois fluet...

Il alla dans le fond, derrière la foule de spectateurs. Soudain, il entendit une exclamation étouffée et le bruit des poids retombant sur la plate-forme. Levant les yeux, il vit l'expression douloureuse de Vassilev qui n'avait pu maintenir le poids.

« T'en fais pas, Alexi, pensa-t-il. Nous avons tous nos mauvais jours. Toi et moi nous sommes les meilleurs mais nous avons chacun un mauvais jour. »

Soudain, Mullin se sentit mieux. Un mauvais jour, c'était tout. Peut-être simplement un mauvais moment.

Mais oui.

Et, avec cette pensée, il parvint à tourner la tête et à regarder derrière lui.

Ce qu'il vit lui glaça le sang. Ce damné Chinois. Il était là, près de la porte, qui le regardait de ses yeux noisette glacés.

— Va-t'en au diable ! cria-Mullin mais personne ne l'entendit parce que Vassilev s'approchait du poids.

Mullin se mit à courir.

Vassilev allait essayer encore une fois. C'était sa dernière chance, sa troisième tentative. Son entraîneur voulait qu'il se repose avant, mais il l'écarta d'un geste et fit le tour de la barre lestée. Puis il regarda droit devant lui, dans le vague, au-dessus des têtes du public.

« Finis-en maintenant, se dit-il. Vas-y maintenant. Gagne ou perds tout de suite. »

Ses mains transpiraient et pour la première fois depuis de nombreuses années, il sentit un pincement de nervosité au creux de l'estomac quand il se baissa et plaça ses mains sur l'acier froid de la barre.

Mullin courait sur le côté gauche de la salle vers la scène, vers la porte de derrière. La foule était dense et Chiun ne pouvait la fendre sans blesser quelqu'un. Il courut sur la droite. Il aperçut Mullin qui se glissait par une porte de derrière.

Il n'y avait qu'un moyen de le suivre : en traversant la plate-forme des haltérophiles.

Remo entra juste au moment où Chiun bondissait sur la plate-forme. Il le vit s'arrêter devant un énorme câble de télévision qui serpentait et lui barrait le passage. Avec deux ongles, Chiun saisit le câble et sectionna les torons d'acier épais de deux centimètres.

Des étincelles jaillirent, des techniciens de la télévision vociférèrent. Chiun n'y fit pas attention et s'élança sur la plate-forme juste au moment où Alexi Vassilev soulevait l'haltère de trois cents kilos sur sa poitrine.

Vassilev éprouva un immense soulagement en aspirant profondément. Il rejeta l'air et souleva le poids au-dessus de sa tête. Il verrouilla ses coudes et le garda en l'air.

Quelle bêtise d'avoir eu peur ! Quel autre que le grand Vassilev pourrait jamais soulever un tel poids et le tenir avec tant d'aisance ?

Le public l'acclama et Vassilev répondit par un de ses rares petits sourires, mais il attendit que les juges fassent signe qu'il avait tenu le poids assez longtemps pour que l'exploit soit homologué. Puis il remarqua que les yeux du public se détournèrent de lui. Il regarda vers la droite, là où tout le monde se tournait, et vit un Oriental en kimono bleu qui courait sur la plate-forme.

Chancelant sous le poids, attendant toujours le signal des juges, Vassilev fit deux pas vacillants en avant, sur le chemin de l'Oriental.

Comment ce petit homme osait-il troubler le grand moment de Vassilev ?

Il était maintenant en plein sur le passage de l'homme en kimono.

— Comment oses-tu ? lui cria-t-il en russe.

Il fut incapable de croire à ce qui se passa et le lendemain, à l'hôpital, il serait incapable de l'expliquer.

Il entendit l'Oriental dire en un russe parfait :

— Ôte-toi de mon chemin gros mangeur de viande.

Et puis il fut soulevé – lui et le grand haltère de trois cents kilos qu'il portait – soulevés sans effort par ce frêle et vieil Oriental qui les lança tous deux dans les airs vers le fond de la plateforme et continua de courir, tandis que le public restait médusé et muet de stupeur.

Remo regarda avec amusement Chiun soulever la demi-tonne de Vassilev et d'acier et les jeter hors de son passage, comme s'ils ne pesaient pas plus qu'un chausson d'enfant.

L'haltère échappa aux mains de Vassilev alors qu'ils effectuaient leur vol plané, si bien que tous deux n'atterrirent pas ensemble. Remo eut du mal à savoir lequel des deux rebondissait le plus haut mais Vassilev resta immobile tandis que l'haltère sautait et roulait.

Remo partit en courant sur le côté gauche de la salle et retrouva Chiun à la porte de derrière.

En s'élançant dehors, Mullin avait découvert ses hommes qui l'attendaient. Trois seulement sur quatre et, comme d'habitude, les imbéciles avaient mal compris ses instructions. Il leur avait dit de le rejoindre dans le fond du gymnase. Ils avaient cru que c'était derrière. Il se promit de les écorcher vifs pour ça, un jour.

Ils accoururent vers lui dès qu'il apparut au soleil. Ils étaient tous armés de pistolets.

— L'Oriental va sortir de cette porte dans un moment, leur dit-il. Fauchez-le dès que vous le verrez. Les explosifs sont en place ?

— Oui, mon Capitaine.

Les quatre hommes braquèrent leurs automatiques sur la porte. Mullin avait les mains moites et poisseuses. La transpiration ruisselait aussi sur son front et de ses sourcils.

« Allez, marmonna-t-il à la porte fermée. Allez ! Sors de là, qu'on en finisse ! »

— Ils attendent probablement dehors, dit Chiun.

— Et alors ? demanda Remo.

— S'ils tirent, des balles risquent de toucher quelqu'un, ici. Smith n'aimerait pas ça.

Remo réfléchit un instant puis il hocha la tête.

— Très bien. Par en haut, alors.

Il saisit une corde pendant d'une fenêtre du premier étage et grimpa en courant, comme un singe dressé, rien qu'avec les mains, Chiun sur ses talons.

— Où est-il, mon Capitaine ? demanda un des hommes de Mullin.

— Il va sortir par cette porte. Il n'y a pas d'autre issue.

— Ah non ? fit Remo juste derrière lui et quand Mullin pivota il lui sourit. Surprise ! Surprise !

En voyant Chiun, à côté de Remo, le Britannique craqua complètement.

— Tuez-les ! Tuez-les ! glapit-il en trépignant..

Les quatre hommes braquèrent leurs automatiques sur Remo et Chiun mais avant qu'ils aient le temps d'appuyer sur la détente, Remo et Chiun étaient déjà parmi eux et ils ne pouvaient tirer sans risquer de blesser leurs camarades. Les quatre terroristes tirèrent alors des couteaux de leurs ceintures.

Trois sur quatre, du moins. L'autre avait le couteau dans sa main et la levait quand son poignet entra en collision avec le tranchant de la main de Chiun qui s'abattait dans le mouvement de hache classique. Le couteau s'en alla valser d'un côté, la main de l'autre, et le terroriste, en regardant son moignon sanglant tomba assis sur les fesses.

— De combien as-tu gagné ? demanda Chiun par-dessus son épaule.

— Quoi ? fit Remo.

Il était passé sous un couteau de terroriste et continuait de passer, pour ramener son coude droit dans les reins de l'homme. Avant qu'il tombe, Remo le retint sous les aisselles.

— Tu as entendu ma question. De combien as-tu gagné ? répéta Chiun.

Remo souleva le corps et s'en servit comme d'une faux contre un troisième terroriste qui recula précipitamment.

— À vrai dire, Chiun, je n'ai pas gagné, avoua Remo en s'avancant vers le troisième terroriste.

Chiun menaçait Jack Mullin. Il s'arrêta net et se retourna vers Remo, les poings sur les hanches, ses yeux noisette étincelant dans de minces fentes, dans sa figure jaune parcheminée.

— Explique-toi.

— Chiun, je suis un peu occupé, dit Remo en lançant le terroriste mort dans les bras du troisième qui s'écroula sous le poids.

— Occupé, ridicule, déclara Chiun. Cesse de t'amuser avec ses créatures et réponds-moi.

Remo se tourna vers Chiun. Le troisième Africain renversé par le cadavre se dépêtra, roula sur le ventre et braqua son automatique sur le ventre de Remo.

— Tu as perdu, accusa Chiun.

— Laissez-moi vous expliquer...

— Tu as perdu exprès.

— Pour une excellente raison, Chiun.

— Il n'y a pas d'excellente raison de perdre, pour un Maître de Sinanju, même un aussi bon à rien de maître comme toi. C'est sans honneur.

Juste au moment où le troisième terroriste appuyait sur la détente, Remo, sans tourner la tête, décocha une ruade derrière lui et enfonça son talon dans le crâne de l'homme, là où l'os est le plus mince, entre les yeux. Le cerveau ne commandant plus à l'index de presser la détente, l'homme et le pistolet retombèrent sur le sol.

Restait Jack Mullin.

— Perdre aujourd'hui était une affaire d'honneur, Chiun, dit Remo.

Il regardait Mullin qui s'éloignait à reculons, qui cherchait à s'écarter d'eux, juste assez pour être certain de les abattre tous les deux avec son 45.

— Tout cet entraînement gaspillé par un ingrat, un ingrat blanc, un ingrat blanc comme un poisson mort et un pâle morceau d'oreille de cochon.

— Enfin bon Dieu, Chiun !

— Allez ! hurla Mullin, à cinq mètres d'eux, les yeux fous, braquant son 45 tantôt sur Chiun, tantôt sur Remo. Allez ! Je vais vous avoir. Je vais vous avoir tous les deux !

— Taisez-vous, lui dit Chiun. Je ne suis pas encore prêt à m'occuper de vous. D'abord cet ingrat.

— Je sais que la médaille d'or était importante pour vous, Chiun. Vous devez me croire, je ne l'ai pas simplement perdue par caprice.

Chiun était écoeuré. Il leva les mains au ciel et les laissa retomber, tourna les talons au comble de l'exaspération et s'éloigna de Remo et de Mullin. L'Anglais visa soigneusement son dos maigre.

Cette fois, il ne raterait pas. Cette fois, le vieux serait à lui. « Voyons un peu comment il sera impénétrable quand il sera mort », se dit-il.

Il oubliait Remo et alors que son index se crispait sur la détente, il sentit l'arme échapper à sa main et la vit rebondir un peu plus loin sur le chemin goudronné.

— Aaaaaaaargh ! glapit Mullin d'une voix chevrotante de détresse.

— Où avez-vous posé les bombes ? demanda Remo.

— Trouvez-les vous-même !

Remo enfouit sa main dans le flanc gauche de l'Anglais qui hurla

de douleur.

— Les bombes, insista Remo.

— Dans le cantonnement des Américains.

— Adieu, Major Blimp, dit Remo et quand il retira lentement sa main du flanc de Mullin, le capitaine de la RAF sentit là une bouffée d'air frais et se rendit compte que son côté était ouvert, ses intestins exposés, mais avant même de se demander comment Remo avait pu faire ça sans couteau, il tomba mort.

Remo s'essuya la main sur la chemise de Mullin. À quarante mètres, Chiun continuait de marcher résolument.

— Je vous ai sauvé la vie ! lui cria Remo. C'est vrai. Il allait vous tirer dans le dos et je vous ai sauvé !

Et la voix douce de Chiun revint en planant vers Remo.

— Va souffler ça par tes oreilles, conseillait le Maître de Sinanju.

CHAPITRE XVI

C'était l'avant-dernier jour des Jeux Olympiques. Les bombes avaient été désamorçées et enlevées sans incident des locaux des athlètes américains. La police secrète russe avait annoncé qu'elle avait appréhendé les terroristes, mais refusé de donner des éclaircissements autres que : « encore une fois les forces de l'impérialisme raciste et réactionnaire ont été vaincues par l'intelligence supérieure et la valeur morale du système socialiste soviétique ».

Et Remo n'avait pas parlé à Josie Petite-Plume depuis le jour où il avait perdu sa course.

Mais il était assis près du banc, alors que la performance de Josie touchait lentement à sa fin. Elle avait continué d'éblouir la foule en ne marquant que des dix sur la poutre d'équilibre. Elle devançait toutes les autres de loin, dans cette épreuve, et ses marques à la poutre lui donnaient une assez bonne chance de remporter la médaille d'argent dans l'ensemble de la compétition de gymnastique.

Remo la regarda appliquer de la colophane sur ses mains et s'approcher de la poutre. Elle y sauta en souplesse et exécuta une prestation brillante. Remo devina, à son assurance, que la ligne rouge imaginaire au centre de la poutre de bois, large et imaginaire, était toujours imprimée dans son esprit.

Elle sauta à terre à la perfection. Son score fut parfait aussi. Rien que des dix. Plus qu'un jour pour viser l'or.

Dès qu'elle fut à terre des reporters l'entourèrent pour l'interviewer. Remo vit quelqu'un, dans la foule, repousser les journalistes et lui faire de la place. Son cœur se serra quand il le reconnut. Vincent Josephs, l'impresario sportif, qui avait voulu signer un contrat avec Remo et diriger sa carrière.

Remo vit Josephs se diriger vers la sortie et la tente de la presse. Josie Petite-Plume le suivit, sans répondre aux questions de la meute de reporters.

Remo leur emboîta le pas. Il voulait l'entendre raconter comment en gagnant la médaille d'or, elle apporterait de la fierté à sa tribu d'indiens Blackhand.

Quand Remo entra dans la tente il faillit renverser Vincent Josephs, qui s'assurait que toute la presse internationale était représentée.

— Poussez-vous dans le fond, vous, dit-il à Remo. Et taisez-vous. Cette tente est pour les gagnants.

— Elle n'a pas encore gagné, répliqua Remo.

— C'est du tout cuit, affirma Josephs. Demain ce sera du nougat.

Josie vit Remo dans le fond de la tente et quand leurs regards se croisèrent elle se détourna vivement. Avec Josephs à côté d'elle, elle commença à répondre aux questions des journalistes. Elle se rappelait toutes les réponses qu'on lui avait apprises.

Son uniforme, créé par Lady Abondance, lui allait merveilleusement et lui permettait une grande liberté de mouvement pour sa performance de championnat.

Elle devait sa forme excellente aux céréales Kirpi-Krisp, qu'elle mangeait tous les matins au petit déjeuner depuis son enfance.

Elle se protégeait contre les glissements en employant la colophane Tien-Good, la bonne colle des champions et, quand elle ne participait pas à des rencontres sportives, elle aimait se reposer dans son wigwam les pieds confortablement chaussés des pantoufles chauffantes Dou-Dou-Dou fabriquées par Benningham avec le nouveau tricot miracle en morlon.

Pas une fois elle ne mentionna Remo, ce qui ne lui fit rien du tout. Pas une fois elle ne dit qu'elle gagnait la médaille pour les Indiens Blackhand, ce qui fit beaucoup de peine à Remo.

Il attendit près de l'entrée de la tente, pour que Josie soit obligée de passer devant lui en partant. Les journalistes et les photographes de presse voulaient qu'elle sorte et exécute quelques soleils et poiriers pour les besoins de la publicité. Elle serait la première gymnaste américaine à remporter une médaille d'or, dans l'histoire des Jeux. Son seul moyen de perdre serait de tomber de la poutre le lendemain et de rester par terre.

Remo intercepta Josie alors qu'elle approchait de la porte de la tente.

— Félicitations, dit-il. Je suis sûr que tous les braves gens, là-bas dans la réserve, sont fiers de vous, même si vous avez oublié de parler d'eux.

Elle rejeta par-dessus son épaule ses longs cheveux noirs et le dévisagea comme s'il était un chasseur d'autographes venant l'importuner dans des toilettes.

— Vous aviez raison, répliqua-t-elle, en disant que si je pouvais sortir de la réserve, eux aussi. J'ai maintenant une occasion, avec Josephs, de me faire un nom.

— Et beaucoup d'argent.

— Parfaitement. Et beaucoup d'argent et aucune loi ne l'interdit. Je vous verrai peut-être un de ces jours, Remo. Excusez-moi, les photographes m'attendent.

Vincent Josephs prit les devants et quand Josie passa, Remo tendit la main et lui effleura délicatement le creux des reins. Elle se retourna.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle se sentait curieusement mal à l'aise. Elle savait qu'il l'avait à peine touchée mais pour une raison inexplicable, elle avait toujours l'impression de sentir l'attouchement et que cela s'étendait dans tout son corps.

— Vous n'oublierez jamais ce petit contact, Josie. C'est très spécial. Chaque fois que vous tenterez un exercice de gymnastique, vous vous rappellerez ce contact. Quand vous monterez sur la poutre, vous y penserez et, à ce moment, vous penserez à cette poutre et vous saurez qu'elle n'a pas soixante centimètres de large ni bande rouge au milieu. Vous vous souviendrez que ce n'est qu'un bout de bois large de dix centimètres et à chaque fois que vous voudrez monter dessus, vous tomberez. En plein sur votre joli derrière.

Elle fronça les sourcils.

— Vous êtes fou, lança-t-elle en refusant de le croire.

Vincent Josephs revint soudain.

— Voyons, mon chou, qu'est-ce que vous faites ? Venez, venez, ils veulent des photos, vous savez, des sauts périlleux, marcher sur les mains, des trucs, quoi. Allez, venez les épater... championne !

Elle hésita.

— Allez donc, Josie, dit Remo avec un sourire froid. Allez leur faire quelques sauts périlleux et allez marcher sur les mains. Pour eux et pour les braves gens à la réserve.

Josephs la prit par le bras et l'entraîna. Remo sortit à son tour mais prit une autre direction et s'éloigna.

Derrière lui, il entendit rire des photographes. Il se retourna pour voir.

Josie essaya de faire le poirier, perdit l'équilibre et bascula.

Les photographes s'esclaffèrent et Vincent Josephs rit jaune.

— C'est les nerfs, pas plus. Allons, Josie, montrez aux gars ce que vous savez faire.

Elle leva les yeux et croisa ceux de Remo. Elle avait l'air inquiet.

Elle tenta un soleil, un exercice d'enfant dans une cour d'école, et tomba lourdement.

Les photographes pouffèrent et Remo s'éloigna, pour rentrer dans la chambre que Chiun et lui quitteraient bientôt pour aller prendre l'avion de Londres.

CHAPITRE XVII

Dans une chambre du cinquième étage du Dorchester Arms, à Londres, Smith essayait de parler mais Chiun restait assis silencieusement au milieu du tapis, les bras croisés, les yeux contemplant l'éternité, et Remo regardait à la télévision les épreuves féminines de gymnastique.

— Ainsi, tout cela s'est assez raisonnablement bien terminé, dit Smith. Les explosifs ont tous été enlevés et les Russes ont décidé de ne pas protester contre le fait que, de toute évidence, nous avons introduit des agents aux Jeux sans leur autorisation.

Il avait l'impression de parler dans une caverne vide. Chiun ne bougeait pas, il ne cillait même pas. Remo restait collé au petit écran. Un commentateur, probablement choisi parce qu'il était hyperthyroïdien, hurlait :

« Et voilà la vedette surprise des jeux. Josie Petite-Plume. Cette petite bonne femme peau-rouge a été absolument parfaite depuis qu'elle a mis pour la première fois le pied sur la poutre d'équilibre, ici à Moscou. Rien que des dix ! »

Et, presque en surimpression, ce fut la voix d'une commentatrice, qui était une ancienne gymnaste mais avait tendance à l'oublier dans le flot des exclamations qui composaient son vocabulaire.

« C'est vrai ça, les gars, et mince, ouh, là, là, je vous jure, tout ce qui reste à Josie c'est de décrocher un huit et elle a cette épreuve de poutre dans la poche. »

« Ça ne devrait pas être dur de faire huit ? » dit son collègue masculin.

« Il suffit de rester sur la poutre et on a huit ! »

— Ouais ? gronda Remo au poste de télévision. Attendez voir un peu !

Smith secoua la tête. Remo et Chiun se comportaient très bizarrement depuis leur retour de Moscou, la veille au soir. Il se redressa sur le canapé pour regarder l'écran par-dessus l'épaule de Remo. Il vit une Indienne, les cheveux serrés en chignon, appliquer de la colophane sur ses mains et se hisser sur l'étroite planche de bois. Et puis ses mains parurent glisser et elle tomba sur la natte entourant la poutre.

— Vas-y, Josie ! cria Remo.

La fille sauta sur la poutre mais son pied glissa et elle tomba lourdement sur le dos. Elle tenta désespérément de se retenir à la

poutre pour ne pas tomber.

— Dégringole, chérie, dit Remo.

Smith fut choqué par tant de méchanceté et murmura sans presque remuer les lèvres :

— Ce n'est pas convenable de souhaiter l'échec d'une Américaine !

Finalement, la gymnaste se mit difficilement debout sur la poutre. Elle fit un pas en avant, posa son pied droit, essaya un croisement de jambes mais ses pieds s'emmêlèrent et elle dégringola.

« Elle loupe tout, dit la jeune commentatrice. Ah, mince, ouh là, mince, je vous jure, Josie l'avait dans la poche et elle loupe tout. »

« Elle a l'air de tout louter », dit le commentateur pour ne pas être en reste d'analyse technique.

Josie Petite-Plume se releva rapidement et fit une dernière tentative pour se hisser sur la poutre, mais au moment où ses pieds la touchaient, elle perdit encore l'équilibre et s'écroula sur le dos et de là sur la natte. Alors elle se releva et quitta la salle en courant. Elle se frottait le creux des reins.

— Yaaaaaaah ! hurla Remo en se levant pour éteindre le poste du bout du pied, et il demanda à Smith : vous disiez ?

— Pourquoi acclamez-vous la déconfiture de cette pauvre fille ?

Remo parut soudain gêné, mais s'efforça de n'en rien laisser apparaître :

— Je me rembourse d'une vieille dette, c'est tout.

Mais Smith s'entêta :

— Ce n'est pas convenable...

— Bon, bon, l'interrompt Remo horrifié. Je m'arrangerai pour qu'elle gagne toutes les compétitions dans l'avenir. *Alors vous disiez, les Russes ?*

— Ils ne vont pas se plaindre que notre pays ait introduit des agents aux Jeux sans leur autorisation.

— C'est rudement chouette de leur part. Ils ont enlevé toutes les bombes ?

— Oui. Elles étaient dans les puits d'aération de chaque aile du bâtiment. Ça aurait été une catastrophe.

— Bien. Et qui étaient les terroristes ?

Smith fouilla dans son attaché-case et y prit une photo qu'il montra à Remo.

— Je pense que c'est lui.

— Je croyais qu'on s'était débarrassé de ce brave Amin Dada, s'étonna Remo.

— Ce n'est pas Amin Dada. C'est Jimbobwu Mkombu.

— Qui c'est, celui-là ?

— Il est le chef d'une des armées terroristes qui cherchent à renverser les gouvernements d'Afrique du Sud et de Rhodésie.

Remo hocha la tête.

— Ouais. J'y suis. Faire croire que les Sud-Africains blancs essayaient de bouleverser les Jeux Olympiques et de massacrer les athlètes américains. Mettre le monde entier en rogne contre eux, et puis passer à l'action et s'emparer du pouvoir.

— C'est à peu près ça, reconnu Smith.

— Qu'est-ce qui va lui arriver ?

— Rien. D'abord, nous ne pouvons pas être certains à cent pour cent qu'il a envoyé ce capitaine Mullin et les quatre Noirs pour faire sauter les Jeux.

— Si, il les a envoyés, assura Remo.

— Je le crois aussi, parce que Mullin travaillait pour lui depuis trois ans. Mais nous ne pouvons pas le prouver.

— Et les Russes ?

— Les Russes... Eh bien ils soutiennent la révolution de Mkombu. Ils ne vont pas annoncer qu'un des leurs a cherché à saboter leurs Jeux, pensez donc. C'est pourquoi ils ne donnent pas l'identité des terroristes.

— Ainsi, Mkombu va s'en tirer.

Smith haussa les épaules.

— Apparemment. Il pourrait même en profiter. Puisqu'il n'y a pas de contradiction, une grande partie du monde va croire que c'était bien des Blancs d'Afrique du Sud qui ont tenté de faire sauter les athlètes olympiques. Ça pourrait renforcer la main de Mkombu.

— Ce n'est pas juste, protesta Remo.

— Ha ! fit Chiun. Une bonne fin pour ces Jeux, par conséquent. Rien n'est juste.

Il continua de regarder droit devant lui et Smith se tourna vers Remo pour avoir une explication.

— Il râle parce que je n'ai pas gagné de médaille.

— Rien n'a bien marché, à ces Jeux Olympiques, grogna Chiun. Rien ne s'est passé comme je l'avais prévu.

La voix geignarde de Chiun aurait attendri des pierres et Remo se demanda s'il devait raconter à Smith ce qui était arrivé. La veille, en revenant de Moscou, Chiun avait fini par prendre philosophiquement la défaite de Remo et, en l'interrogeant avec insistance, Remo avait découvert que Chiun venait d'imaginer un nouveau moyen de retirer des Jeux la gloire et la fortune. Chiun se disait que le monde entier l'avait vu soulever Vassilev et les trois cents kilos d'haltère et que cet exploit devait lui rapporter un flot de contrats publicitaires et d'avances rondelettes. Malheureusement, en arrivant à Londres, Chiun avait appris que l'émission de télévision avait été interrompue juste à ce moment-là et que personne ne l'avait vu jeter Vassilev comme une poupée de chiffons. Remo n'eut pas le courage de lui dire qu'il était

seul responsable, que lorsqu'il avait tranché le câble de transmission, la télé avait cessé d'émettre.

— Je suis bien navré, Chiun, dit Smith.

Chiun contempla le plafond d'un air dégoûté et Remo eut pitié de lui. Chiun n'avait pas eu sa médaille d'or, il avait raté les contrats publicitaires et n'avait connu que des déceptions, par la faute de Jimbobwu Mkombu. Et Mkombu risquait de transformer tout ça en grand succès personnel.

— Ainsi, Mkombu va s'en tirer ? demanda-t-il à Smith.

— Probablement.

À ce moment, Remo jugea que sa mission n'était pas terminée.

CHAPITRE XVIII

Annoncée par les tam-tams, transmise par chuchotements d'un soldat à l'autre, la nouvelle se répandit, dans toutes les jungles au nord de l'Afrique du Sud et de la Rhodésie, qu'un mince vengeur blanc rôdait dans les forêts tropicales, cherchant à assouvir une vengeance.

On racontait qu'il était capable de se déplacer à une vitesse incroyable, qu'il était là un instant et disparu à l'instant suivant. Que les balles de fusil ne pouvaient le blesser. Qu'il souriait quand il tuait, il souriait et parlait de vengeance au nom de l'honneur.

Et les soldats de Jimbobwu Mkombu s'inquiétaient parce que la piste de cadavres traversait la jungle dans leur direction. Et les soldats se demandaient entre eux :

— Pourquoi devrions-nous mourir comme ça pour lui ? Sur un champ de bataille, oui, nous sommes des soldats, mais de la main d'un esprit vengeur blanc qui sourit quand il tue ? Ce n'est pas une mort de soldat.

— Il veut le général, dit un autre. Pourquoi irions-nous mourir à sa place ?

L'autre soldat entendit du bruit et tira dans la brousse. Les deux hommes écoutèrent mais n'entendirent rien.

— Ne laisse pas le général t'entendre parler comme ça, conseilla le second soldat. Il te ferait fusiller ou couper la tête. Il est très nerveux, ces temps-ci.

— Bien sûr. Il sait que ce vengeur blanc vient pour lui.

— Silence, abrutis ! rugit Mkombu au-dessus de leur tête. Comment est-ce que je peux entendre ce qui se passe dans la jungle si vous continuez de chuchoter et de marmonner. Taisez-vous, chiens !

Le premier soldat se pencha vers le second.

— Il est encore soûl comme une vache.

Son camarade approuva et tous deux levèrent les yeux vers la fenêtre de Mkombu. Ils étaient sa garde personnelle. Ils étaient également ses fils.

Dans la grande case, Mkombu achevait sa deuxième bouteille de vin. Quand il l'eut vidée, il la cassa contre le mur, comme la première, et en déboucha une troisième.

« Ces abrutis », pensa-t-il. Comment pourrait-il entendre quelqu'un venir s'ils n'arrêtaient pas de jacasser ? Il se dit qu'il les ferait peut-être fusiller dans la matinée. En portant le goulot à ses lèvres, il se demanda comment les choses avaient pu mal tourner. Tout allait bien.

Même si ses hommes avaient été tués avant d'éliminer l'équipe olympique américaine, l'affaire avait servi Mkombu. Le monde, pas un instant informé de l'identité des assassins, était furieux contre la Rhodésie et l'Afrique du Sud et réclamait une force multinationale pour pénétrer dans ces deux pays et renverser leurs gouvernements. Mkombu serait bientôt dirigeant suprême.

Et maintenant, ça... ce vengeur blanc qui surgissait et le monde de Mkombu se retournait sens dessus dessous : des patrouilles disparaissaient ; des équipes de recherche ne revenaient jamais ; un campement était rasé ; trente hommes tués. Pas de survivants. Et puis un autre camp, etc.

L'histoire du vengeur blanc se répandait dans la jungle comme un feu de brousse. Il cherchait Mkombu et Mkombu avait peur. Que voulait cet esprit ?

On disait qu'il parlait de vengeance, mais il se vengeait de quoi ?

Mkombu but encore un bon coup. Il entendit des voix dans sa tête, qui se disputaient.

« Quand il arrivera enfin, offre-lui de l'argent », disait une voix.

Un esprit n'a pas besoin d'argent, dit une autre. *Offre-lui le pouvoir.*

« Un esprit a tous les pouvoirs. La fortune et la puissance peuvent acheter n'importe qui. »

Pas un esprit, pas un esprit vengeur, pas un esprit vengeur blanc.

— Merde, rugit Mkombu et il lança la bouteille contre le mur où elle se brisa.

Il regarda le vin rouge ruisseler et s'étaler comme le sang d'une blessure.

— Vous autres, en bas ! hurla-t-il par la fenêtre.

— Oui, mon Général ?

— Je veux plus d'hommes que ça autour de ma maison. Beaucoup d'hommes. Des hommes tout autour de ma maison.

— Il en faudra beaucoup, mon Général.

— C'est ce que je dis, imbécile. Quarante, cinquante, non, soixante hommes, tout autour. Et dépêche-toi, bougre d'emplâtre.

Mkombu alla ouvrir son placard, prit son ceinturon et le boucla. Il s'assura que le .45 était chargé. Il prit aussi une mitraillette automatique et vérifia qu'elle était chargée aussi. Il accrocha des grenades à son uniforme, à portée de sa main.

Quand on frappa, il faillit dégoupiller la grenade qu'il tenait.

— Qui est là ? glapit-il.

— La maison est entourée d'hommes comme tu l'as commandé.

— Crétin ! Sors dehors là où est ta place ! tempêta Mkombu. Et assure-toi que personne n'entre. Personne, tu entends ?

Il s'assit sur une chaise, face à la porte, la mitraillette en travers de ses genoux.

« Qu'il vienne, pensait-il. Qu'il vienne, cet esprit vengeur blanc. Nous sommes prêts à le recevoir. »

Pendant la nuit, il entendit des coups de feu isolés, quand ses hommes tiraient sur des ombres, et à chaque fois il bondissait. Il avait chaud et transpirait sous le poids de tout son équipement mais il n'enleva rien. Mieux valait être mouillé que mort. Il regrettait d'avoir cassé sa dernière bouteille de vin.

Il pensa à aller en chercher.

Non. Il devait rester là jusqu'au matin. Assis là, bien éveillé.

Cinq minutes plus tard, il ronflait.

Dehors, soixante hommes entouraient la case.

L'officier commandant le détachement parlait à son commandant en second.

— C'est notre seul moyen de rester en vie, dit-il.

— Sans doute, reconnut le subalterne. Je vais en parler aux autres.

Dix minutes plus tard, il revint annoncer :

— Tout le monde est d'accord.

— C'est le seul moyen, répéta le commandant du détachement.

Les deux fils de Jimbobwu Mkombu se regardèrent et approuvèrent. Le seul moyen de ne pas mourir était de tuer Mkombu. Ainsi, quand le vengeur blanc arriverait, il trouverait Mkombu mort et n'aurait aucune raison de les tuer tous.

— Le seul moyen, reconnut le commandant en second.

Mkombu se réveilla plusieurs fois en sursaut, regarda de tous côtés avec terreur et prit sa mitraillette pour tirer sur des ombres.

Les murs de la chambre étaient criblés de balles. Des éclats de bois avaient sauté de sa commode et son matelas était plein de trous. Mais il était toujours en vie.

Pendant un moment, il se demanda s'il avait vraiment des raisons de s'inquiéter. Ces histoires devaient être exagérées. Comment un seul homme, un Blanc, pourrait-il représenter une force aussi redoutable ?

« Impossible », se dit-il en allant regarder dans son placard.

« Ridicule », pensa-t-il en se mettant à genoux pour regarder sous le lit.

Il s'assura que ses verrous étaient poussés, sa fenêtre bien fermée, et il se rassit, en caressant une grenade comme si c'était un sein de femme. Peut-être avait-il besoin d'une femme pour se détendre. Et alors toutes ces terreurs folles disparaîtraient.

Dehors, le commandant annonça :

— Il est temps. Autant en finir.

— Qui va y aller ? demanda son lieutenant.

— Nous tous.

— Nous ne tiendrons pas à soixante dans la case.

Le commandant réfléchit à ce problème.

— Bon, alors nous entrerons à six, mais les autres attendront à la porte. Eux aussi sont dans le coup.

— Naturellement. J'attendrai à la porte.

— Tu viendras avec moi ! ordonna le commandant à son frère. Choisis quatre hommes.

Quelques instants plus tard, tous les six montèrent sans bruit à la chambre de Mkombu.

Jimbobwu Mkombu entendit du bruit. Il se réveilla mais ne put bouger la tête. Il comprit que la peur le paralysait. Il avait toutes ces armes pour le protéger mais il était quand même paralysé par la terreur.

« J'ai dû rêver, pensa-t-il. J'ai fait un affreux cauchemar. Je rêve que je ne peux pas bouger. Je n'ai qu'à me réveiller. Et tout ira bien. Ce n'est qu'un rêve. »

Quand les gens rêvent, est-ce qu'ils savent qu'ils rêvent ? Il n'en savait rien.

Il se souvint soudain que, depuis son enfance, il n'avait jamais rêvé.

Il ne rêvait pas en ce moment.

Au prix d'un effort de volonté monumental, il surmonta sa peur et tourna la tête.

Et là derrière lui, dans l'ombre, il vit une figure. Une figure blanche.

Il ouvrit la bouche pour hurler de terreur mais aucun son n'en sortit.

Derrière la porte de Mkombu, les six soldats étaient en conférence. La porte était verrouillée et ils débattaient, trois d'un côté, trois de l'autre, pour savoir s'ils l'enfonceraient ou frapperaient pour essayer de faire sortir Mkombu par un subterfuge.

— Si je frappe, il ne tirera probablement pas tout de suite, dit le commandant.

Ce brin de logique fut approuvé à l'unanimité et le coup à la porte l'emporta, voté six à zéro.

Le commandant frappa.

Silence.

Il frappa encore.

Re-Silence.

Il frappa et appela :

— Général !... Papa !

Rien.

— Il sait pourquoi nous sommes là, chuchota un soldat.

L'officier hocha la tête. Une dernière fois.

— Général ! cria-t-il et, ne recevant toujours pas de réponse, les six hommes pesèrent de tout leur poids contre la porte qui céda et s'ouvrit à la volée.

Jimbobwu Mkombu était assis dans un fauteuil, face à eux. Il avait les yeux grands ouverts.

— Je regrette, père, mais nous ne voulons pas mourir, dit l'officier.

— Je regrette aussi, père, ajouta le second

Mkombu ne répondit pas et ne bougea pas.

— Général ? reprit le premier.

Les soldats entrèrent et, dans la pénombre, ils virent un bout de papier épinglé sur la poitrine de Mkombu.

— Le vengeur, souffla quelqu'un.

— Mais comment... ?

Le commandant s'approcha de Mkombu et quand il tendit la main pour prendre le papier, il heurta légèrement le corps. La tête de Mkombu roula de ses épaules, tomba, rebondit et roula encore sur le plancher où elle s'arrêta contre une pile de magazines *Playboy*.

Les soldats hurlèrent.

— Il est mort ! déclara le commandant et il arracha le billet de la poitrine de Mkombu. Tu sais lire l'anglais ? demanda-t-il à son frère.

— C'est toi le commandant. Je ne suis que sergent.

— Je suis un commandant africain. Je n'ai pas besoin de lire l'anglais.

— Moi, je lis l'anglais, annonça un des soldats.

— Tiens, lis ça ! ordonna le commandant.

Le soldat regarda le papier pendant un long moment, en le retournant dans sa main pour être sûr que les mots étaient dans le bon sens.

— Eh bien ? Qu'est-ce que ça dit ? demanda le commandant.

— Ça dit : *La vengeance est à moi*. Et c'est signé... euh... C'est signé, *Toulemonde*.

CHAPITRE XIX

Chiun était encore déprimé mais semblait heureux de retourner aux États-Unis, à bord d'un avion des British Airways.

— La Russie est une terre de barbares, dit-il. Les États-Unis aussi, mais au moins les États-Unis n'ont pas les Jeux Olympiques.

— Ils les auront dans quatre ans, lui dit Remo.

Chiun le regarda.

— Les Jeux Olympiques de 1984 auront lieu à Los Angeles.

Chiun soupira.

— La prochaine fois, nous ne laisserons pas ce fou de Smith nous persuader de ne tenter qu'une seule épreuve.

— La prochaine fois ?

— Parfaitement, déclara Chiun. Et la prochaine fois, je n'accepterai plus une seule de tes excuses.

— Petit père...

— Oui ?

— Au fond de mon cœur, vous aurez toujours une médaille d'or.

— Vraiment ?

— Vraiment, affirma Remo en se sentant très chaleureux et bienveillant.

— Je suis sûr que ça me réconfortera dans mes vieux jours, quand je mourrai de faim, répliqua Chiun. La prochaine fois, tu remporteras une vraie médaille d'or.

— Comme vous voudrez, Chiun.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été
achevé d'imprimer en juin 1984
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'édit. 11198. – N° d'imp. 1144. –
Dépôt légal : juin 1984

Imprimé en France